LA VÉRITÉ DÉLIVRE [1]

(CHRONIQUE DE 1916)

PERSONNAGES

PIERRE VAUCROIX.
RICHARD LABRUNIE.
BERNARDINE VAUCROIX.
JULIE D'HESPELLES.

UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris. en février 1916

Le cabinet de travail de Vaucroix. Livres. Objets d'art. Tableaux. Impression d'un luxe sobre. Dix heures et demie du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE VAUCROIX, RICHARD LABRUNIE

Tous deux sont en uniforme d'officiers. Labrunie, amputé du bras gauche, entre en tendant la droite à Vaucroix.

LABRUNIE.

Bonjour, Vaucroix. Comment as-tu dormi, pour ta première nuit de Paris ? On est tout de même mieux avenue Marceau que dans une forteresse d'Allemagne. Pas vrai ?

VAUCROIX.

Je n'y crois pas encore. Pense donc. L'autre samedi, — ça fait neuf jours, — je ne savais pas que j'allais être échangé... Je ferme mes yeux. Je suis là-bas, dans mon cachot. Je les

rouvre. Je vois mes livres, mes tableaux, toi, mon vieux Labrunie... Je rêve. Un sous-officier boche va entrer et me dire : « *Gomment allez-fous, lieutenant? Foulez-fous un chournal bour safoir la férité?...* » Et il me tendait la *Gazette des Ardennes*, et je lisais, malgré moi. (Il se passe les mains sur les yeux.) Ah ! ces derniers mois, ceux de l'internement, quel cauchemar ! Les autres, — toute une année à l'hôpital pourtant, — ça n'était rien. Souffrir dans sa chair occupe. Mais ces cinquante-cinq jours à Spandau, à fiévreusement attendre l'évacuation ! Se rendre compte qu'à douze heures de chemin de fer, l'existence même de votre pays est en train de se jouer ! On va tour à tour de l'extrémité de la crainte à l'extrémité de l'espérance. Mais c'est l'espérance qui domine. Quel coup, quand j'ai appris à la frontière suisse que la guerre avait à peine bougé depuis la Marne !

LABRUNIE.

Évidemment, nous attendions mieux dans nos tranchées devant Ypres. Tout de même, les Allemands ne sont pas à Paris. Ils n'y viendront pas. Nous tenons le bon bout. Le vrai chagrin, vois-tu, c'est de ne pas être du coup de chien. Si mon bras était tout à fait guéri seulement ! Puisque c'est le gauche... (Il esquisse avec son bras droit le geste de lever l'épée.) J'ai encore eu plus de chance que toi : je n'ai pas été prisonnier, et le bras, ce n'est pas la poitrine. Hier, je n'ai rien osé te demander devant ta femme. Entre nous, où en es-tu ?

VAUCROIX. Il va vers la cheminée et prend un objet dans une coupe.

Voici ma balle de shrapnell. Regarde.

LABRUNIE.

Tu as eu ce bijou-là dans le poumon ?

VAUCROIX.

Oui, et toute la séquelle. Vous ne vous trompiez pas beaucoup quand vous m'avez cru mort : hémorragie, cœur dévié, pleurésie, opération sur opération...

LABRUNIE.

Et maintenant ?

VAUCROIX.

Maintenant, avec des précautions... Dame ! il ne me faudrait pas sortir par cette neige. (Il montre la fenêtre.) Quand même, je ne désespère pas de me remettre assez pour en être, moi aussi, du coup de chien... Mais, dis-moi, puisque tu m'as cru mort, tu as envoyé ma lettre ?

LABRUNIE.

Non. (Il tire une enveloppe de sa poche.) Et justement, si je reviens ce matin, c'est pour te la rapporter. Elle ne m'a pas quitté depuis le jour où tu me l'as remise avant de partir pour cette reconnaissance d'où tu n'es rentré que d'hier. Elle est salie et froissée. Mais, tu vois, la double enveloppe est intacte. C'est même à cause de cette double enveloppe que je ne l'ai pas envoyée.

VAUCROIX, prenant la lettre.

Pourquoi ?

LABRUNIE.

Je me suis dit : « Si Vaucroix m'a remis une lettre à faire tenir, en cas de malheur, c'est que le ou la destinataire joue un grand rôle dans sa vie. Il a pris soin de mettre l'enveloppe sur laquelle il y a l'adresse, sous une autre enveloppe qui n'a pas d'adresse. Donc il désire que, lui vivant, je ne connaisse pas un certain nom. Je ne suis pas absolument sûr qu'il soit mort. J'obéis à sa volonté en ne déchirant pas l'enveloppe blanche et en n'apprenant pas le certain nom. »

VAUCROIX, lui serrant la main.

Il n'y a que le soudard, comme nous t'appelions au collège, pour avoir de ces délicatesses. (Il jette la lettre dans le feu, tout en parlant.)

LABRUNIE.

Tu brûles cette lettre ? Ça me fait bien plaisir, Pierre. C'est donc fini ?

VAUCROIX.

Que veux-tu dire ? Qu'est-ce qui est fini ?

LABRUNIE.

C'est juste. Ton secret t'appartient, et je n'ai pas le droit de t'en parler.

VAUCROIX.

Si, au contraire. Parle-m'en. Je te l'ai donné ce droit, le jour où je t'ai demandé ce service. Et puis tu me feras du bien. Tu m'aideras peut-être à y voir clair en moi. Qu'est-ce que tu penses?

LABRUNIE.

Tu le veux?... Je pense que cette lettre était pour une femme, que cette femme n'est pas ta femme, que cette femme a une situation à ménager. La double enveloppe le prouve. Je conclus que tu as, ou que tu avais, une liaison, très probablement dans le monde, et, du moment que tu as brûlé ce papier, je conclus encore qu'elle est rompue. Sinon, tu aurais gardé ta lettre, pour la montrer et te faire dire : « Cet adieu, à moi, avant d'aller à la mort! Comme tu m'aimes! »

VAUCROIX.

C'est logique. Telle a été ma première idée, en effet, quand tu m'as rendu l'enveloppe tout à l'heure. Et puis je l'ai brûlée. Ces deux mouvemens, le premier vers une reprise du passé, le second vers une rupture, c'est tout moi à cette heure-ci. Oui, Richard, quand je suis parti pour la guerre, au mois d'août 1914, j'étais engagé depuis un an dans une passion pour laquelle j'ai marché sur tous mes devoirs. La personne qui en était l'objet n'a pas cessé, durant ma captivité, de me prouver, comme elle a pu, qu'elle m'aimait toujours. C'est moi qui ne sais plus si je l'aime.

LABRUNIE.

J'avais donc raison. Va. Quand on ne sait plus si l'on aime, on n'aime plus.

VAUCROIX.

Ce n'est pas si simple. Voyons, Labrunie, pense à toi-même. Rappelle-toi ce que tu étais au commencement de ce mois d'août 1914, tes goûts, tes plaisirs, j'irai plus loin, tes senti-

mens, tes idées. La guerre a passé là-dessus. Elle ne t'a pas changé?

LABRUNIE.

Ça dépend du sens que tu attaches au mot. Enfant, vous me plaisantiez sur ma passion de l'armée. C'est que d'instinct d'abord, puis par réflexion, j'ai trouvé que le meilleur emploi de la vie était de *servir*. Je pensais cela, avant la guerre, je dirai presque : légèrement, joyeusement. Je le pense aujourd'hui plus gravement, tragiquement. Mais c'est bien la même pensée, la même foi.

VAUCROIX.

Que je t'envie! Moi, avant la guerre, *servir* était le dernier de mes soucis. Nous nous sommes trop peu vus entre le lycée et la tranchée pour que nous ayons jamais causé à fond, comme maintenant. Tu n'as connu de ma vie que ses dehors. Ils sont très bourgeois. Un père grand industriel qui meurt en laissant une grosse affaire. Un fils qui liquide cette affaire à sa majorité, pour vivre tranquillement avec ses cent mille livres de rente. Une mère qui veut que ce fils soit occupé, mais dans une carrière décorative et sans surcharge. Elle le dirige vers la diplomatie. Ce fils se laisse faire. Il se laisse marier, toujours sous l'influence de la mère. Cette mère meurt à son tour, emportant avec elle tous les motifs que ce fils avait eus d'arranger sa vie de cette façon. Il n'aime pas son métier. Il démissionne. Il n'aime pas sa femme, mais, comme il a deux enfans, il patiente et il s'ennuie!...

LABRUNIE.

Connu. C'est le cafard des civils. Alors, pour se désennuyer, on prend une bonne amie. On trouve ça très agréable pendant quelque temps. Puis, quand on veut la mener perdre, elle se rebiffe, et l'on est sorti de l'ennui pour tomber dans les embêtemens. C'est le vrai fond de ton histoire, hein?

VAUCROIX.

Pas précisément. Le jour où je dirai à ma maîtresse : « Je ne vous aime plus, » je suis persuadé, entends-tu, qu'elle n'aura pas une plainte, pas un reproche, et moi, pas le plus petit incident désagréable dans mon existence.

LABRUNIE.

Mes complimens.

VAUCROIX.

Ne plaisante pas. C'est un drame que je traverse. Oh! un très petit drame, à côté de celui de la France. Mais c'est mon drame, et qui fait un peu partie de l'autre. Réponds-moi d'homme à homme, Richard : tu ne m'estimes pas d'avoir cette liaison.

LABRUNIE. Il hésite.

Avec mes idées... Pas trop.

VAUCROIX.

Moi non plus. Hé bien! Quand je suis parti, au mois d'août 1914, je m'en estimais, je m'en admirais. Pour moi, à cette époque, la vie n'avait qu'un but, qu'une réalité : *sentir*. J'aimais cet amour, dont je ne peux pas te raconter les épisodes, pour ses émotions poignantes et ravissantes, pour son ardeur, pour son mystère, pour ses remords. Cette double vie m'en donnait bien un peu. Ce n'était qu'un aiguillon de plus à ma passion. Je l'aimais, cette vie, parce qu'elle était double, comme si, de disputer mon bonheur à mon devoir, en avivait, en approfondissait l'ivresse...

LABRUNIE.

Et c'est ça que tu emportais sur ton cœur dans la tranchée? C'est avec ça que tu aurais paru devant Dieu, si tu avais été tué? Pauvre petit!

VAUCROIX.

Mais si j'avais cru à l'au-delà, j'aurais trouvé une joie de plus à me damner pour ma maîtresse! Et, tout bonnement, je n'y pensais pas, à cet au-delà. C'est plus tard que j'y ai pensé, dans mon hôpital, et à tant d'autres choses! Tu as connu ça, toi aussi, ces longues heures d'immobilité brûlante, quand on a devant soi, au pied de son lit, cette pancarte suspendue, la photographie de votre fièvre, avec ces petites hachures qui se maintiennent dans la région des 40... Alors, des demi-hallucinations vous viennent : on revoit la boue du champ de bataille, le sang épais qui se caille, la face blême des morts. On voudrait être tué comme les autres, reposer dans la terre fraîche, ne plus

entendre le tumulte du combat, toujours, toujours, qui remplit ce dortoir où l'on est prisonnier. Ne plus souffrir, que ce serait doux! Ne plus penser! Dormir avec ses hommes dans la bonne terre de France! Tu as connu ça?

LABRUNIE.

Certes. Mais cette lassitude d'endurer, ce morbide attrait de la mort, c'est de la lâcheté. J'ai toujours réagi là contre, en évoquant le souvenir de mon vieux père et de ma vieille mère, qui ont besoin de moi, tout simplement.

VAUCROIX.

Moi, j'essayais, pour exorciser le cauchemar, d'évoquer ma maîtresse, comme si souvent, auprès de toi, dans la tranchée. Ah! dans la tranchée, son image venait toujours. Elle m'apparaissait, avec ses yeux où il y avait de l'esprit et de l'ardeur, sa longue bouche aux coins si aigus, ses tempes blanches, son oreille menue, ses cheveux noirs, sa taille mince, irritante de maigreur et de souplesse, ses fines mains nerveuses, aux ongles étroits et brillans, et, autour d'elle, c'était le décor de son petit salon, où nous avons passé tant d'heures, les murs tendus d'un bleu cendré de crépuscule, l'abat-jour orangé de la lampe éclairant des violettes de Parme, ses fleurs préférées, et elle était là, toujours à la même place, habillée pour moi dans celle de ses robes que je préférais, rayonnante, les prunelles rieuses, ses deux mains tendues pour m'accueillir, si chaudes, si délicates, si vivantes, que je croyais, en les serrant dans les miennes, étreindre un oiseau... Tiens, en ce moment, pendant que je te parle, elle est là, de nouveau. Le croirais-tu? Au chevet de mon lit d'hôpital, elle n'y était jamais.

LABRUNIE.

Je connais ça encore : ce noir soudain sur l'œil intérieur. On peut bien se souvenir de quelqu'un. On ne peut pas le voir. C'est le grand signe des déclins d'amour ou de haine. Tu commençais à guérir d'elle.

VAUCROIX.

Non. Mais il y avait un contraste trop fort entre ce que représentait cet hôpital, et sa façon de comprendre l'existence.

— qui avait été la mienne. Mes voisins râlaient ou gémissaient, des officiers comme moi, blessés comme moi, prisonniers comme moi, comme moi ayant, un jour, une heure, tout sacrifié, tout donné. Je les regardais, ces compagnons de souffrance et de captivité, leurs prunelles de fièvre, leurs joues creusées, leurs lèvres séchées. Ces visages de martyrs me disaient, me criaient que l'homme n'est pas fait pour lui-même, mais pour quelque chose de plus grand que lui. Ils me disaient que l'on n'entre dans la vraie vie qu'autant que l'on se renonce. Des émotions de mon récent passé, une seule renaissait en moi comme valant la peine d'être regrettée, et pas celle de mon coupable bonheur, celle des veilles d'assaut, avec cette plénitude, cette forte paix, ce silence où chacun se recueille avant que l'effrayant travail ne commence. L'étrange exaltation de ces heures-là me révélait un ordre de sentimens si nouveaux, si différens, si supérieurs ! Je me rendais compte que la guerre avait créé en moi un autre être dont je ne pourrais pas communiquer l'intimité à cette femme. Se renoncer? Se sacrifier? Elle qui est toute volupté, toute ardeur, toute passion ! Elle ne comprendrait pas.

LABRUNIE.

J'ai quelque idée que ta femme, elle, comprendrait?

VAUCROIX.

Peut-être, et c'est tout mon drame. Dans ces jours d'hôpital, que de fois une vision, qui n'était pas celle que je voulais, me montrait la salle d'études de mes enfans, et leur mère auprès d'eux, telle que je l'ai trouvée si souvent, au retour de mes rendez-vous cachés, avec son beau regard calme, ce visage clair d'une âme qui n'a jamais vécu que pour le devoir. Ce fantôme hantait ma fièvre. J'évoquais l'autre, cette maîtresse à laquelle j'étais lié par tant de souvenirs, tant de promesses d'amour, et c'était toujours Bernardine qui venait.

LABRUNIE.

Et tu ne comprends pas que celle que tu aimes, c'est ta femme?

VAUCROIX.

Est-ce que je sais ce que je sens? Tiens. Je ne suis à Paris

que depuis hier. Je ne l'ai pas encore revue, cette maîtresse à qui j'écrivais cette lettre que j'ai brûlée. A de certains momens, je me dis que, si elle entrait, je la prendrais dans mes bras avec la passion d'autrefois, encore accrue de ce que j'ai souffert. A d'autres, il me semble que je lui dirais brutalement : « Que venez-vous faire ici? Allez-vous-en. » Où en suis-je vis-à-vis d'elle? Je l'ignore. C'est comme pour ma femme. J'étais si troublé de rentrer, hier au soir! Une fois en face l'un de l'autre, je me suis trouvé paralysé, par elle d'abord, par cette tranquillité presque déconcertante qui donne l'impression qu'elle est en dehors, au-dessus de la vie, par cette espèce d'automatisme qui fait qu'elle agit toujours comme elle doit agir, sans spontanéité, sans trouble, sans chaleur. Tout ici était admirablement préparé pour me recevoir, le confortable le plus exquis, les enfans merveilleusement tenus, comme la maison. Rien ne manquait à cet accueil, rien, que la fusion de nos deux cœurs, le sien parce qu'il ne connaît pas l'élan, le mien... Voilà le second motif pour lequel je ne peux pas refaire ma vie sentimentale dans mon mariage, Richard. Même quand j'étais fidèle à Bernardine, nous ne vivions pas cœur à cœur. C'est de ce cœur à cœur cependant que j'aurais besoin pour trouver en moi l'énergie de rompre avec l'autre. Si je romps, je serai bien malheureux. Si je ne romps pas, — c'est en cela que j'ai changé, — j'ai peur de tant me mépriser! Pourquoi m'en cacher? — Toi, tu ne me trouveras pas stupide. — Toutes ces idées qui n'étaient pour moi que des abstractions : le foyer, la famille, l'action sociale, sont devenues des réalités vivantes. Je l'ai compris, je l'ai senti : la Patrie est faite de cela, et tous ces gens que j'ai vus souffrir pour elle, mourir pour elle, dans la tranchée, dans le bled, à l'hôpital, me demandent, m'ordonnent de vivre mieux.

LABRUNIE.

Écoute-les, mon ami.... Mais que cherches-tu?

VAUCROIX, qui est allé à la cheminée.

Je regarde la pendule. Il va être dix heures et demie. Il faut que je te demande de me quitter, et tout de suite.

LABRUNIE.

Tu l'attends?

VAUCROIX.

Oui, et veux-tu savoir les gentillesses de la double vie? C'est à ma femme qu'elle a téléphoné, dès hier soir. Elle est censée se trouver à Paris, par hasard, — elle passe l'hiver dans le Midi, — avoir appris mon retour, par hasard. Quelle misère !... Mentir ! Toujours mentir ! Et c'est si bon d'être vrai ! Je viens encore de le sentir en causant avec toi. Il faut que je te revoie et vite. Où déjeunes-tu ce matin ?

LABRUNIE.

Où je serai. J'ai des courses à faire.

VAUCROIX.

Fais tes courses et reviens déjeuner. (Ironiquement.) Je te promets que la cuisine sera bonne. Il y a une parfaite ménagère ici. Tu n'as pas à craindre un coup de fusil.

LABRUNIE, mettant son doigt sur sa bouche.

Chut !... J'entends ta femme.

SCÈNE DEUXIÈME

BERNARDINE, VAUCROIX, LABRUNIE.

BERNARDINE, derrière la porte et parlant aux enfans.

Allons, mes trésors, remontez à votre travail. Ce n'est pas une raison parce que votre papa est revenu pour que vous vous appliquiez moins. Au contraire. Vous l'avez vu ce matin, vous le verrez à déjeuner. Jean, tu aideras Robert à commencer sa page de calcul. Mais remontez, c'est l'heure. Je vous rejoins dans cinq minutes.

VAUCROIX, à Labrunie.

Tu vois. La vie au métronome ! (A Bernardine qui entre, et pendant que Labrunie la salue.) Chère amie, accourez à mon secours. Richard est venu si gentiment savoir comment j'allais ce matin. Je lui demande de déjeuner avec nous...

BERNARDINE.

Et il hésite ?...

LABRUNIE.

C'est que Vaucroix est arrivé d'hier, et...

BERNARDINE.

Justement. Il a tant besoin d'avoir des nouvelles de France, de l'armée, de vos camarades, de tout et de tous! Moi, je suis une sauvage, et je ne peux guère lui en donner. Acceptez, capitaine. Vous lui ferez du bien.

LABRUNIE.

Alors, j'accepte.

VAUCROIX.

Finis vite les courses dont tu m'as parlé, et rapplique vers midi. N'aie pas peur d'être en retard. Nous t'attendrons.

LABRUNIE, saluant Bernardine.

Madame... A tout à l'heure, Pierre.

SCÈNE TROISIÈME

BERNARDINE, PIERRE VAUCROIX.

VAUCROIX.

Cela ne vous contrarie pas que j'aie prié Labrunie pour notre premier déjeuner en famille?

BERNARDINE.

Non. Ce que je lui ai dit, je le pense. Après ces quatorze mois d'exil, c'est si naturel que vous ayez besoin de reprendre contact avec le monde! Et puis, j'ai vu combien il vous aimait, dans ses visites pour demander de vos nouvelles.

VAUCROIX.

Ah! c'est la fidélité même. J'avais bien des torts envers lui. Dix ans passés sans lui écrire, quand au collège nous étions intimes, deux frères! Mais voilà : il était dans sa garnison, moi à l'étranger, puis dans ce Paris où l'on n'a le temps de rien... Ça vous prend le cœur, un ami que l'on retrouve après ces négligences, exactement le même, qui n'a pas un mot de reproche, par une arrière-pensée.

BERNARDINE.

Quelle pitié qu'un homme tel que celui-là ait été blessé de la sorte, qu'il soit un infirme!

VAUCROIX.

Tout manchot qu'il est, vous savez qu'il compte reprendre du service.

BERNARDINE.

Je songeais à sa vie intime.

VAUCROIX.

Il vous a fait des confidences?

BERNARDINE.

Oh! non. Mais j'ai su qu'avant la guerre ses parens avaient pour lui un projet de mariage.

VAUCROIX.

Et ce projet ne tient plus?

BERNARDINE.

C'est lui qui ne veut pas en entendre parler. Il considère qu'étant un mutilé, sa vie sentimentale est finie.

VAUCROIX,

Ce scrupule lui ressemble. Mais si la jeune fille en question l'aime, elle saura bien l'en faire revenir.

BERNARDINE.

Je le souhaite pour lui, et pour elle. (Profondément.) Une âme de cette noblesse, de cette sûreté, quel appui! (Silence.) J'ai reçu la réponse du docteur Louvet. Je vous l'apportais. Il propose deux rendez-vous à votre choix : cet après-midi, à trois heures chez lui, ou demain ici, à onze heures. Que décidez-vous?

VAUCROIX.

Vous tenez donc beaucoup à cette consultation?

BERNARDINE.

Beaucoup.

VAUCROIX.

Je sais d'avance sa prescription. Il m'enverra quelque part au soleil, sur la Côte d'Azur.

BERNARDINE.

Mais si le Midi doit achever de vous guérir?

VAUCROIX.

Louvet ne m'empêchera tout de même pas de respirer un peu l'air de Paris. (On entend un timbre.) On sonne. (Il regarde la pendule.) Dix heures et demie tapantes. (Il rit!) Ah! Mme d'Hespelles n'aura pas perdu une minute pour voir la bête curieuse. Un grand blessé rentré d'Allemagne, voilà de quoi bavarder dans des thés.

BERNARDINE.

Vous n'êtes guère indulgent ni juste. Entre la Julie que vous avez connue et la Julie que vous allez revoir, il y a eu pourtant la guerre.

VAUCROIX.

En êtes-vous très sûre?

SCÈNE QUATRIÈME

BERNARDINE, JULIE, VAUCROIX.

JULIE, embrassant Bernardine.

Ah! ma chérie, que tu dois être heureuse! Et vous, Pierre! (A Bernardine :) Tu permets? (Elle embrasse Pierre.) En ai-je une chance d'avoir dû rentrer de Biarritz, précisément hier, pour ma vente. (A Pierre :) Nous n'oublions pas ceux qui se battent, vous savez. (A Bernardine :) Si elle réussit comme la dernière... Tu te rappelles? Nous avons fait trois mille francs pour l'hôpital... Mais je vous parle de moi. (Montrant Pierre.) C'est de lui qu'il faut parler. Il a belle mine.

BERNARDINE.

Il est encore bien pâle.

JULIE.

Mais non. Mais non. Seulement maigri.

VAUCROIX.

Remontez-la donc un peu, chère amie. Je suis guéri, et très guéri.

BERNARDINE.

Ça ne vous rendra pas plus malade d'avoir l'avis de Louvet, et moi, ça me rassurera. (A Julie :) Imagine-toi qu'il ne voulait même pas consulter.

JULIE.

Ça, par exemple ! Quand je pense à son insistance pour que je le fisse venir, son Louvet, lorsque j'avais ce pauvre petit rhume, l'hiver avant la guerre. Est-ce loin ! On était si heureux, si tranquille !

BERNARDINE, un peu nerveuse.

Enfin, que faut-il que je réponde au docteur ?

VAUCROIX.

Que je serai chez lui cet après-midi, à trois heures.

BERNARDINE.

Alors je lui téléphone. Tu m'excuseras, Julie. Cette réponse est pressée. Je te dis adieu. Les enfans m'attendent là-haut pour répéter leurs leçons.

JULIE.

Je te reverrai avant mon départ ?

BERNARDINE.

Quand retournes-tu à Biarritz ?

JULIE.

Oh ! pas tout de suite. Mon mari se tire très bien d'affaire tout seul dans notre hôpital. Moi, je trouve les séances de pansement un peu longues. Si nous avions imaginé que la guerre durerait, durerait... Enfin !... Veux-tu que nous prenions rendez-vous ?

BERNARDINE.

Ce n'est pas la peine. Tu connais mes journées. Demain,

après-demain, tu me trouveras toujours chez moi aux mêmes heures. Tu sais, je ne suis pas la femme de l'imprévu. (A Vaucroix :) C'est bien entendu pour Louvet, trois heures? (Geste de Vaucroix.) Je vous laisse. Encore toutes mes excuses, Julie.

SCÈNE CINQUIÈME

JULIE, VAUCROIX.

JULIE. Elle marche vers Pierre, dès que la porte est refermée et le prend dans ses bras.

Ah! je t'ai retrouvé, mon Pierre! Dis-moi que tu m'aimes toujours. Dis-le-moi.

VAUCROIX, montrant la porte.

Prenez garde... Julie... Bernardine...

JULIE.

Elle pense au téléphonage et aux leçons. Ah! Pierre, ne sois pas raisonnable. Ne me gâte pas cette minute. Ça m'a déjà tant coûté de n'être pas là, hier au soir. Dis-moi que tu m'aimes.

VAUCROIX.

Mais oui, je t'aime toujours. Seulement, laisse-moi le temps de me reconnaître. Pense à ce que j'ai traversé, à ma vie de ces quatorze mois.

JULIE.

Et la mienne donc!... D'abord, pendant les premières batailles, quand j'attendais de tes nouvelles, de courrier en courrier, et une carte arrivait, datée de quand? De plusieurs jours auparavant, d'une semaine quelquefois. Ensuite, quand je t'ai su disparu, quand je t'ai cru mort! Enfin, quand j'ai appris que tu étais blessé et prisonnier! J'espère bien que tu n'es pas tout à fait guéri, que Louvet va te trouver encore un petit point, oh! tout petit, tout petit...

VAUCROIX.

Quel souhait, pour une amie!

JULIE.

C'est que je ne veux pas que tu retournes jamais là-bas. Tu as payé ta dette. Pour toi, pour nous, la guerre est finie.

VAUCROIX.

Elle ne l'est pas pour la France. Pourquoi te calomnies-tu, Julie, tout à l'heure, à propos de ton hôpital, maintenant à propos du pays ?

JULIE.

Je ne me calomnie pas, mon ami. Je ne suis qu'une pauvre femme, pour qui la grande affaire, c'est son amour, c'est toi. Ah ! que je la maudis, que je la hais, cette guerre qui nous a pris plus d'une année ! Elles sont comptées, pour une femme de mon âge, les années d'amour. Pense que je vais avoir trente-deux ans. Mais je te tiens, et, cette fois, je ne te rendrai pas. (Elle le serre dans ses bras.)

VAUCROIX, dans un geste de recul et de souffrance.

Laisse !

JULIE.

Je t'ai fait mal ?

VAUCROIX.

Un peu.

JULIE.

A ta blessure ? Oh ! Pardon !... D'ailleurs, de quoi vais-je t'ennuyer, au lieu de te faire parler, toi, et de toi ? Je ne sais rien de ta vie depuis si longtemps, que ces pauvres bribes dans tes cartes et dans tes lettres. Je pourrais même t'en vouloir, si je n'étais pas bonne enfant. Tu écrivais à Bernardine bien plus long qu'à moi. Ça me faisait un peu de peine, quand je venais ici aux nouvelles.

VAUCROIX.

Toutes les lettres étaient lues. Je ne pouvais pas. Et toi-même...

JULIE.

C'est vrai. N'empêche que tu aurais dû m'en mettre davan-

tage. Ainsi, tu ne m'as jamais dit en détail comment tu as été blessé.

VAUCROIX.

Ça n'a pas beaucoup d'intérêt. On m'envoie en reconnaissance. Il pleuvait. On nous a quand même repérés. J'avais avec moi six hommes. Un obus bien placé. — Nous en avons tous pris pour notre grade. — Quatre tués du coup. Un renversé, qui a pu se sauver. Un autre et moi frappés, lui à la jambe, moi à la poitrine. Le lendemain matin, les Boches nous ramassaient, à moitié morts. Et voilà.

JULIE.

Quelles heures tu as dû passer, mon cher chéri, abandonné dans la boue, dans la nuit, dans le froid!

VAUCROIX.

J'avais la fièvre, et, comme on dit, dans le sang chaud on ne se connaît pas.

JULIE.

Et ensuite, ils t'ont maltraité?

VAUCROIX.

Pour eux, pas trop.

JULIE.

Je suis sûre que tu n'as jamais mangé à ta faim. Ce qu'ils ont dû te donner!...

VAUCROIX.

Leur cuisine, et je te jure que je n'y ai guère pris garde.

JULIE.

Tu vas me juger très sotte. Devine ce que je cherchais dans les journaux, avant le Communiqué? Ça. Des détails sur la nourriture des prisonniers. Et puis, je me rappelais nos petits dîners fins, au restaurant, quand nous arrivions à voler une soirée, toi à ta vie, moi à la mienne. Et je pleurais. Je pleurais... Ce n'est pas sublime, je sais. Que veux-tu? Je ne suis pas sublime. Non. Mais que je serai contente quand nous nous retrouverons dans un de ces petits coins perdus que tu décou-

vrais, avec le mystère de notre intimité, de notre bonheur, et tout ce grand Paris autour!

VAUCROIX.

Tu serais peut-être bien déçue.

JULIE.

Pourquoi?

VAUCROIX.

Parce que nous avions l'âme légère, alors, et maintenant, nous y porterions un poids sur notre cœur... ce poids de tant de misères. Nous n'aurions qu'à nous rappeler, moi, mon hôpital d'Allemagne, toi, le tien à Biarritz.

JULIE.

Du moment que tu serais là, je ne me le rappellerais pas. Je n'y ai jamais vu que toi.

VAUCROIX.

Que moi?

JULIE.

Mais oui. Je ne me suis faite infirmière qu'à cause de toi, pour tromper un peu mon anxiété. Si je n'avais pas eu à m'occuper, je serais devenue folle. Et puis j'éprouvais une espèce de douceur navrée à soigner qui je pouvais, ne pouvant pas te soigner, toi. Dans toutes les plaies, je ne voyais que ta blessure. Des gens m'ont parlé de mon dévouement. Mais c'était mon immense pitié pour toi, la tendresse de ma passion, et je pensais que je te le dirais un jour.

VAUCROIX.

Tes blessés pourtant, tu en avais aussi pitié.

JULIE.

Je ne sais pas. Je crois bien que, sans ta pensée, le dégoût l'aurait emporté. Ces dents sales, ces cheveux sales, cette odeur de sueur, toute cette basse vie animale aussi étalée que si l'on était parmi des marmots dans une pouponnière, quelle horreur! Tu sais bien que j'ai toujours détesté le pouponnage. Sans doute parce que je n'ai pas eu d'enfans... Oh! je conti-

nuais mon travail tout de même. La preuve que je ne le faisais que pour toi : aussitôt qu'on a parlé de ton retour possible, il y a deux semaines, j'ai tout quitté. Pourtant je dois dire que ces pauvres gens m'adoraient. Ils m'appelaient la Fée aux mouches, à cause de ces deux petits signes sur ma joue, que tu aimais tant. C'était gentil, pas? Cela me faisait un peu rire. Mais sois tranquille, je n'ai pas flirté. Et toi? Il y avait des infirmières dans cet hôpital boche. Est-ce qu'elles te plaisaient?

VAUCROIX.

Ma pauvre enfant, je ne les ai jamais regardées.

JULIE, avec câlinerie.

Parce que tu pensais à moi?

VAUCROIX.

Pas seulement à toi.

JULIE.

A qui, alors?

VAUCROIX.

Mais à mes camarades, à mes soldats, à de pauvres diables dont je ne connais pas les noms, et dont je revoyais les visages convulsés de douleur dans la mort ou exaltés d'enthousiasme dans l'action, ceux surtout de la dernière attaque où je me suis trouvé avant d'être pris.

JULIE.

Celle où tu as été sous leurs terribles marmites, de sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi? Tu m'as écrit un mot le soir. Je l'ai relu souvent. Si tu avais été tué, — je le croyais, — ç'aurait été le dernier. C'est le combat dont il est parlé dans ta citation. Elle est si belle!

VAUCROIX.

Ce sont mes hommes qui ont été beaux. Pense donc. Nous n'étions qu'un débris de compagnie après ces neuf heures d'enfer. Pas d'abris. Couché en plein champ sous les obus. Presque pas mangé la veille, pas du tout le jour même, et voici que les tirailleurs de l'avant nous reviennent en pagaye, poussés la baïonnette aux reins par les Boches. Je donne l'ordre, et à vingt pas, feu de salve. Les Boches arrêtés sur les jarrets. Je com-

mande la charge. Ah! si tu les avais vus partir, mes pauvres petits, la baïonnette haute, bien en ligne. Avant le choc, les Boches avaient tourné, au cri. Nous avons enlevé la tranchée, le boyau, l'autre tranchée, poussant les affreuses bêtes vertes devant nous. Combien survivent de ces héros, après plus d'un an de batailles pareilles, tous les jours?... C'est à eux que je pensais dans mon hôpital... (Julie lui prend la main et l'embrasse.) Mais qu'as-tu?

JULIE.

J'ai que je tremble à l'idée de toutes ces horreurs et, en même temps, je t'admire. Comme tu es brave, et que je suis fière de toi!

VAUCROIX.

Tu ne seras donc jamais qu'une amoureuse.

JULIE.

Tu t'en plains?

VAUCROIX.

Non, mais je voudrais...

JULIE. Elle lui met la main sur la bouche.

Tu voudrais... Tu voudrais... Tais-toi. Laisse-moi être ce que je suis, obéir à ma nature, vivre ma vie. Tu le pensais aussi autrefois, que chacun a le droit de vivre sa vie.

VAUCROIX.

Plus quand il y a tant de gens qui donnent la leur.

JULIE.

Ils ne la donnent pas. On la leur prend. S'ils l'avaient pu, crois-tu que ces soldats qui marchaient à l'assaut avec toi n'auraient pas préféré de beaucoup être dans leur maison avec leur femme, leur fiancée, leur maîtresse?... Ah! s'il n'y avait pas les conseils de guerre!

VAUCROIX, vivement.

Non, Julie. C'est bien d'eux-mêmes qu'ils vont au feu, et pour qui? Pour nous, pour toi, mais pas seulement pour que tu

aies ton hôtel à Paris, ta villa à Biarritz, ta vie, comme tu dis. Cette vie, tu la leur dois.

JULIE.

Mais je leur en suis très reconnaissante.

VAUCROIX.

Et tu ne leur sacrifierais pas un de tes plaisirs.

JULIE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

VAUCROIX.

Rien. J'ai tort de te parler de certaines pensées. J'ai traversé l'enfer. Toi, non. Nous ne sommes plus à l'unisson. C'est trop naturel. (Un silence.)

JULIE, très nerveuse.

Écoute, Pierre. Si tu as changé, si tu rentres de là-bas ne voulant plus de notre amour, aie le courage de me le dire. J'aurai celui de l'entendre. Moi aussi, j'ai appris quelque chose à l'hôpital, qu'il y a des momens où le couteau est une charité.

VAUCROIX.

Quelle idée, ma pauvre Julie!

JULIE, plus nerveuse encore.

Ne me plains pas, surtout, je ne veux pas être plainte. Je veux être aimée, ou rien. Les femmes qui disputent un cœur qui s'en va d'elles, je ne les comprends pas plus que celles qui font des scènes ou qui se vengent. De même que je n'admets pas que l'on résiste à ses sentimens, je n'admets ni qu'on les feigne, ni qu'on les force. Si je ne voulais plus être ta maîtresse, je te le dirais. Si tu ne veux plus être mon amant, dis-le-moi.

VAUCROIX, se rapprochant d'elle.

Comme tu es émue! Comme tu es vibrante! Comme tu es belle!

JULIE.

Alors, si tu me trouves belle, qu'est-ce que tu vas chercher pour te gâter ton bonheur? Pourquoi ces inquiétudes, ces

complications, ces rappels d'atrocités que je te ferai oublier? Car tu les oublieras sur mon cœur. Tu la retrouveras, ton âme légère, sous mes baisers. Je t'aimerai tant, si follement, si tendrement, que tu ne sentiras plus que moi, que tu ne penseras plus qu'à moi. Mais il faut que je te revoie, pour chasser ces affreux fantômes, et seul, et bien vite. Cet après-midi, veux-tu, chez moi? Ta consultation est à trois heures. Après, tu n'as pas d'autre rendez-vous?

VAUCROIX.

Je n'en ai pas.

JULIE.

Alors, je t'attendrai à quatre heures. Je saurai tout de suite ce que Louvet aura dit. Tu sais, le petit point, c'était pour rire. A quatre heures, chez moi, tu promets?

VAUCROIX.

Oui.

JULIE, l'embrassant.

Ah! merci. Que je suis heureuse! Je t'aime, vois-tu! Ah! que je t'aime!... Mais je veux de toi une autre promesse.

VAUCROIX.

Que vas-tu encore me demander?

JULIE.

Rien que de très simple. Que tu viennes chez nous, à Biarritz. Bernardine et les enfans aussi, bien entendu. C'est arrangé avec mon mari. Nous serons si libres! Ludovic ne sort pas de l'hôpital. C'est un remords pour lui d'être réformé. Il ne se pardonne qu'en s'écrasant de besogne. Moi, je prolongerai mon congé. Nous passerons le printemps dans ce divin pays, comme il y a trois ans, quand nous avons commencé à nous aimer. Toutes nos anciennes heures se lèveront sur nos anciens chemins. Et tu guériras, de tout, de ta poitrine (Elle lui touche la poitrine) et de ta tête. (Elle lui touche le front. Il veut parler.) Ne discute pas. Je te le défends. Dis que tu promets aussi.

VAUCROIX.

Et Bernardine?

JULIE.

Bernardine? Je monte chez les enfans le lui demander. Elle l'embrasse encore.) Avant que je ne m'en aille, répète que tu m'aimes.

VAUCROIX.

Si je t'aime!

JULIE.

Et que tu viendras à Biarritz?

VAUCROIX.

J'y viendrai. (Elle sort.)

SCÈNE SIXIÈME

VAUCROIX, seul. Il va et vient à travers la chambre, en se parlant à lui-même.

Elle m'a repris. C'est fait. Je vais recommencer à mentir. — Mensonge à ma femme, — mensonge au mari, — mensonge à elle. Ce que j'ai pour elle maintenant, je l'ai trop éprouvé tout à l'heure, ce n'est plus que le dur et méchant désir. Ces anciennes heures, dont elle parle, sont mortes. Nous ne les retrouverons pas. Elle me forcera de dire avec elle que c'est toujours le même bonheur, et ce ne peut plus être le même bonheur... Comment le lui faire comprendre? On dirait que, vraiment, pour elle, il n'y a pas eu, qu'il n'y a pas de guerre... Comme c'est pauvre, pourtant, ces passions qui ne sont que de l'égoïsme émotif! Ah! que je devrais rompre!... Et puis, quand elle est là, un sortilège émane d'elle, de sa voix, de son regard, de ses mouvemens... Rompre, et pour retomber dans quel néant! Ma femme ne m'aime pas. Elle n'a jamais aimé que le devoir, et, moi, je ne pourrai jamais résoudre ma vie par le seul devoir. Mon besoin de sentir est encore trop aigu, trop fort... Hé bien! il faut s'accepter soi-même. C'est étrange. J'ai tant désiré guérir de ma blessure! Tant désiré rentrer à Paris! Et que ne donnerais-je pas maintenant pour être là-bas, à Spandau, prisonnier, ou bien en train de souffrir sur mon lit d'hôpital? Alors, je m'estimais. Au lieu qu'aujourd'hui... Dieu, quelle faiblesse! Quelle veulerie! Mais où trouver de la force,

quand on n'est pas dans la vérité, quand on ne vit pas comme on pense, quand on ne parle pas comme on vit, ni comme on sent? A ne découvrir jamais qu'un morceau d'elle-même, l'âme s'use. Son énergie est comme brisée, comme morcelée. Tout à l'heure, en causant avec Richard, je me montrais tel que je suis. Je ne mentais pas, et de la force me venait. Bernardine est arrivée. J'ai dû me replier, dissimuler. Du coup, la force est partie. Mais c'est avec elle surtout que je n'ai pas le droit d'être vrai, et à cause d'elle et à cause de l'autre... Soit. Mentons, mentons... Et méprisons-nous.

SCÈNE SEPTIÈME

BERNARDINE, JULIE, VAUCROIX.

JULIE. Elle entre la première et gaiement.

Pierre, ça y est. Comme je suis heureuse! Bernardine n'a pas d'objections. Vous viendrez tous à Biarritz.

BERNARDINE.

Sous la réserve de l'approbation de Louvet.

JULIE.

Entendu. Mais j'ai fait assez de Croix-Rouge depuis un an pour savoir que le soleil et l'Océan sont les deux grands remèdes.

VAUCROIX, avec une cordialité jouée.

Et aussi l'amitié. C'est si bon de retrouver les affections que l'on a quittées aussi chaudes au retour qu'au moment du départ! Sous ce rapport-là, je suis très gâté.

JULIE.

Mais c'est nous que vous gâterez en venant, Bernardine, vous, et les chers enfans. En ont-ils poussé de gentils cris de joie! N'est-ce pas, Bernardine? Et puis, mon pauvre Pierre, préparez-vous à rester longtemps, longtemps. Nous ne vous laisserons repartir que retapé, là, tout à fait. Je rentre écrire la bonne nouvelle à mon mari.

BERNARDINE.

Pas encore, Julie. Attends que le docteur...

JULIE.

Alors, promets-moi que tu m'enverras une dépêche aussitôt après sa consultation, quoique je n'aie pas de doute sur son arrêt. J'écris toujours la lettre et je l'envoie après ta dépêche. Je ne te demande pas de téléphoner. Je ne passerai chez moi cet après-midi que pour ta dépêche, et en courant. J'ai tant à faire. Je ne suis ici que depuis hier et j'ai déjà un déjeuner au Ritz, ce matin, un dîner chez Mme de Mendez Nuñez, une Argentine que j'ai connue à Biarritz, cet automne. Vous verrez, elle est charmante. Oh! un déjeuner et un dîner de guerre, c'est juré. Pas plus de huit ou dix personnes. (Elle embrasse Bernardine.) A demain, ma chérie. Je reviendrai savoir comment notre rescapé continue à se comporter. (Geste de la main à Pierre. Elle sort.)

SCÈNE HUITIÈME

BERNARDINE, VAUCROIX.

BERNARDINE. Elle sonne pour un domestique et en attendant qu'il vienne.

Si cela continue, jamais les enfans n'apprendront leur leçon. (Le domestique entre.) Je n'y suis absolument pour personne. (A son mari, quand le domestique est sorti :) Vous savez que je n'ai pas la moindre intention d'aller chez les d'Hespelles à Biarritz.

VAUCROIX.

Comment? Nous venons d'accepter!...

BERNARDINE.

Je n'ai pas voulu de discussion là-haut devant les enfans. C'est à eux que Julie a eu l'idée de demander si ce voyage les amuserait. Elle vous a raconté comment ils ont accueilli ce projet. Pour ne pas trop les désappointer tout de suite, je n'ai pas dit non. J'ai voulu d'abord causer avec vous, puisque vous me l'aviez envoyée.

VAUCROIX.

Je ne vous l'ai pas envoyée. Elle est montée d'elle-même.

BERNARDINE.

Ce n'est pas ce qu'elle m'a dit. J'ai cru comprendre que vous aviez accepté déjà et que sa démarche auprès de moi était une simple formalité de politesse.

VAUCROIX.

Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ?

BERNARDINE.

Lui écrire, dès cet après-midi, que j'ai réfléchi et que les études des garçons ne me permettent, ni de les emmener, ni de m'absenter.

VAUCROIX.

Alors moi, j'irai seul?

BERNARDINE.

Naturellement. Vous me donneriez raison aussitôt, si vous aviez un peu l'expérience de l'éducation des enfans. J'ai beaucoup réfléchi depuis ces quatorze mois que je n'ai vécu littéralement qu'avec eux. Pour bien les élever, la première condition, c'est l'absolue régularité, la totale absence de caprice, une monotonie de couvent dans les habitudes. J'ai des principes de gouvernante anglaise là-dessus. Tenez. Rien que leur excitation de ce matin à la perspective d'un voyage fera qu'ils ne travailleront pas bien de la journée. Que serait-ce à la villa d'Hespelles? Sans compter que je ne pourrais pas emmener leur professeur, n'est-ce pas?

VAUCROIX.

Vous avez votre mère à qui les laisser.

BERNARDINE.

Pour qu'elle les pourrisse de gâteries?... Et puis, ils me manqueraient trop. Je vous le répète, depuis ces quatorze mois, je n'ai vécu qu'avec eux. Ne me demandez pas de m'en séparer. Ça me coûterait trop.

VAUCROIX.

C'est bien. J'irai seul. Du moment que vous vous chargez de vous en expliquer avec Julie... Elle insistera, vous savez.

BERNARDINE.

Je ne crois pas.

VAUCROIX, la regardant, étonné.

Vous pensez qu'elle n'était pas de bonne foi dans son invitation?

BERNARDINE.

Mais si. Seulement, elle est très intelligente, avec ses airs évaporés. Elle comprendra mes raisons.

VAUCROIX, la regardant de plus en plus fixement.

Et si je vous priais, moi, de passer outre à ces raisons? S'il m'était pénible d'être privé de nouveau de mes enfans, après une si longue séparation?

BERNARDINE.

Hé bien! ne les quittez pas.

VAUCROIX, la regardant toujours.

Mais si j'ai envie d'aller là-bas? Si j'ai besoin de ce repos au soleil et dans des conditions particulièrement agréables? Si Louvet lui-même me conseille ce séjour? Car je lui soumettrai ce projet. Vous ne vous opposez pas à cela?

BERNARDINE.

Pourquoi m'y opposerais-je?

VAUCROIX, même attitude.

Vous ne vous opposez pas non plus à ce que je me mêle un peu de l'éducation des garçons?

BERNARDINE.

Je le désire, au contraire.

VAUCROIX, même attitude.

Alors, si je vous demande de leur donner ces quelques semaines de vacances pour le retour de leur père et que nous partions tous ensemble pour Biarritz?

BERNARDINE, très nerveuse.

Vous les emmènerez si vous voulez. Vous êtes leur père. Moi, je n'irai pas.

VAUCROIX, éclatant.

Allons donc ! Les enfans n'étaient qu'un prétexte. Je voulais vous le faire dire. Quelle est votre vraie raison ?

BERNARDINE, plus nerveuse encore.

Ne continuez pas, Pierre, je vous en supplie. Cette inquisition m'est par trop pénible.

VAUCROIX.

Je m'arrête. Je serais au désespoir de vous froisser. Permettez-moi pourtant une seule question.

BERNARDINE, toujours plus nerveuse.

Laquelle ? Mais prenez garde. Ne me faites pas trop mal.

VAUCROIX.

Bernardine, vous êtes jalouse de Julie ?

BERNARDINE.

Je ne suis pas jalouse de Julie. (Elle va pour sortir. Vaucroix se met devant la porte et lui prend les mains.)

VAUCROIX.

Non, non, non... Nous ne pouvons pas en rester sur cette équivoque. Bernardine, qu'avez-vous ? Je veux le savoir.

BERNARDINE, se dégageant.

Laissez-moi. Je n'ai rien.

VAUCROIX, qui lui a repris les mains.

Pourquoi vos mains tremblent-elles, alors ? Pourquoi la voix vous manque-t-elle ? Encore une fois, qu'avez-vous ?

BERNARDINE, cessant de se débattre.

Vous l'exigez. Hé bien ! j'ai que je ne peux pas supporter que vous, un héros, et que j'ai tant admiré, me mentiez ainsi.

VAUCROIX, saisi. Il a lâché les mains de sa femme.

Je vous mens? En quoi?

BERNARDINE, avec désespoir.

Et vous continuez!... Pierre, allez à Biarritz, chez votre maîtresse. Car Julie est votre maîtresse. Je le sais. Restez-y le temps que vous voudrez. Je ne dirai rien. Je ne ferai rien. Vous reviendrez, et je vous recevrai comme je vous ai reçu hier. Elle reviendra, et je la recevrai comme je l'ai reçue ce matin. Mais la force d'une femme a ses limites, et vivre là-bas sous son toit, avec mes enfans, sachant ce qu'elle vous est, jamais! Je ne peux pas. Je ne peux pas. (Elle prend sa tête dans ses mains.) Ah! je m'étais tant promis de ne pas parler! Seulement, vous auriez dû me comprendre à demi-mot, m'épargner.

VAUCROIX.

Voyons, Bernardine. Quand on accuse un homme et une femme comme vous nous accusez, Julie et moi, on s'appuie sur des présomptions ou sur des faits. Les présomptions peuvent tromper, les faits être faux.

BERNARDINE.

Et vous mentez toujours! Que vous la défendiez, votre honneur d'amant le veut. Vous devriez pourtant bien voir que c'est inutile et que je sais.

VAUCROIX.

Que savez-vous? Qui vous a parlé?

BERNARDINE.

Personne... Ah! C'est bien simple. Pendant ces affreuses semaines où je vous ai cru mort, je venais vous pleurer ici, dans cette chambre où vous avez tant vécu. Je touchais vos livres. Je rangeais vos affaires. Je vous jure sur la tête des enfans que je ne cherchais rien, que je ne soupçonnais rien. Un jour, notre notaire vient me demander si vous n'aviez pas laissé un testament, une lettre, des instructions quelconques. Vous m'aviez confié vos clefs. J'ouvre vos tiroirs, ceux-ci (Elle montre le bureau) l'un après l'autre. Dans le dernier, à droite, celui qui a une

clef séparée, il y avait une lettre. Sauf cela, le tiroir était vide. Je me rappelais qu'avant votre départ vous aviez brûlé beaucoup de papiers dans cette cheminée. Vous me l'aviez dit vous-même. C'était évidemment le tiroir où vous les gardiez. Dans la hâte du départ, vous n'aviez pas pris garde à cette enveloppe, restée droite et collée contre la planchette. Elle est encore à la même place. Je l'y ai remise et laissée, parce que je voulais me taire, je vous le répète. C'est une lettre de Julie. Je vous ai rendu vos clefs hier. Relisez-la. Vous ne me demanderez plus ce que je sais.

VAUCROIX, après un silence.

Je n'essaierai pas de me justifier, Bernardine. C'est vrai : j'ai été très coupable envers vous. Soyez seulement bien sûre que je n'ai pas attendu ce moment pour le sentir. Vous savez ma faute. Ce que vous ne savez pas, c'est la tristesse des heures que j'ai passées sur mon lit d'hôpital et dans ma prison, à regarder ma vie en face et à souhaiter, douloureusement, passionnément, qu'elle eût été autre. Vous ne me croirez pas. Vous en avez le droit. (Il a marché dans la chambre en parlant. Il s'arrête devant Bernardine.) Mais tout cela, c'est le passé, l'irréparable. Il y a le présent et qu'il faut régler... Vous vouliez vous taire. Peut-être aviez-vous raison. Peut-être aviez-vous tort. Vous avez parlé. En parlant, vous avez créé entre nous une situation absolument nouvelle. Comment concevez-vous la vie de notre ménage maintenant?

BERNARDINE.

Mais je vous l'ai dit.

VAUCROIX.

Vous ne pouvez pas penser sérieusement ce que vous m'avez dit. A dater d'aujourd'hui, après que vous avez lu cette lettre et que je le sais, vous infliger une certaine présence serait, de ma part, un procédé dont vous devez tout de même comprendre que je suis incapable.

BERNARDINE, s'exaltant, et des sanglots dans la voix.

Vous êtes comme tous les hommes. Vous voulez bien percer un cœur. Vous ne voulez pas le voir saigner. Il a bien eu, ce cœur déchiré, la force de saigner si longtemps sans une plainte.

Celle-ci est la première. Je vous promets que ce sera la dernière. Nous ne pouvons pas nous séparer à cause des enfans. Nous leur devons de vivre côte à côte, *comme s'il n'y avait rien eu.* (Elle insiste sur ces mots.) J'accepte cela. Acceptez-le. C'est bien le moins que le bourreau ait autant de courage que la victime. (Elle pleure.)

VAUCROIX.

Vous pleurez!... Mais vous m'aimez donc?

BERNARDINE, s'exaltant davantage.

Qu'est-ce que cela peut vous faire que je vous aime ou non, puisque je n'existe pas pour vous?

VAUCROIX.

Mais ce n'est pas vrai, Bernardine.

BERNARDINE.

Si, c'est vrai, puisque vous avez supporté, des jours et des jours, que je sois outragée dans ma maison, par mon amie d'enfance; puisque vous avez pu devenir l'amant de cette amie... Ce matin encore, ce baiser de Judas qu'elle m'a donné devant vous, il m'a brûlé la joue, brûlé le cœur, et vous l'avez vu, et vous n'avez pas crié!... Ah! le pire chagrin, ce ne sont pas vos actions, c'est l'évidence que je ne suis rien, rien pour vous, rien.

VAUCROIX.

Vous ne savez pas ce que vous pouvez m'être, ce que vous m'êtes, si vous m'aimez.

BERNARDINE.

Oui, je vous aime, et c'est ma douleur, c'est ma honte. Je voudrais tant ne pas vous aimer. Vous n'avez pas respecté le reste, respectez ça. Laissez-moi étouffer en silence d'un sentiment si lamentable. Comprenez donc que c'est un comble d'outrage pour une femme trahie que de lui faire montrer son amour.

VAUCROIX.

Montrez-le pourtant, Bernardine, par pitié pour un homme si égaré, mais si puni. C'est trop terrible, le silence, trop meur-

trier. Je le vois si clairement, à cette minute : tout notre malheur vient de là, vous vous êtes tue avec moi, toujours, vous avez toujours senti en dedans. Il y a dix ans que nous sommes mariés, et jusqu'à votre cri de révolte, tout à l'heure, je ne vous connaissais pas. Ah! pourquoi ne l'avez-vous pas poussé plus tôt ? Quand vous avez trouvé cette lettre, pourquoi ne l'ai-je pas su ? Je ne serais pas rentré ici dans le mensonge.

BERNARDINE.

Vous n'y seriez peut-être pas rentré du tout. Mais ce n'est pas la crainte que vous me préfériez votre maîtresse qui m'a fait me taire. Je vous savais là-bas, blessé, prisonnier, misérable. Je n'ai pas pu supporter que vous eussiez une peine de plus, et par moi. Julie vous écrivait. Je n'ai pas voulu qu'elle vous écrivît cela. Je me suis tue aussi avec elle. Dans quelle agonie!

VAUCROIX.

Mais hier, quand vous m'avez vu libre, guéri, et qu'elle a brutalement annoncé sa visite pour ce matin, vous pouviez me parler!...

BERNARDINE.

J'étais trop émue de vous revoir. Où aurais-je pris l'énergie de provoquer une explication, dont vous voyez qu'elle me supplicie, qu'elle me brise?... Et puis, je vous retrouvais si sérieux, si grave, si pareil à l'idée que vos lettres et les récits de votre ami Richard m'avaient donnée de votre bravoure. Je me disais : « Il a tant changé! La guerre, la souffrance, le sacrifice ont tellement exalté le meilleur de lui! Peut-être ne voudra-t-il plus de sa vie d'autrefois? Car enfin, ce n'est pas courageux, ce n'est pas héroïque de tromper une pauvre femme qui croit en vous, et c'est un héros! Notre propre noblesse nous oblige à nos propres yeux. Il tiendra pourtant à cœur d'être digne de lui-même. S'il en finit spontanément, à quoi bon avoir prononcé de ces mots qui rendent si difficile l'existence commune?... » Oui, j'ai raisonné ainsi, et c'est le vrai motif qui m'a fait vous laisser en tête à tête avec Julie tout à l'heure. C'était l'épreuve... Ah! quelle angoisse, pendant que j'étais là-haut avec les petits! Je pensais : « Ils se parlent, je vais savoir... » Pour me per-

suader à moi-même ce que je désirais tant, au lieu de faire répéter leur leçon aux enfans, je causais avec eux. Je leur disais pour la centième fois votre bravoure au feu, votre endurance là-bas. Ils vous admirent tant! eux aussi! Ils savent par cœur votre citation. Ils me la récitaient quand Julie est entrée...

VAUCROIX.

Et moi qui ne l'ai pas empêchée de monter! J'étais fou. Je ne comprenais pas... Je comprends maintenant, et j'agirai... Bernardine, cet instant est solennel. Écoutez-moi. Croiriez-vous à mon repentir, si je rompais avec Julie?

BERNARDINE.

Je ne vous demande pas de sacrifices.

VAUCROIX.

Mais enfin, si je faisais cela pour vous, d'en finir, comme vous disiez, spontanément.

BERNARDINE.

Pour moi?... C'est trop tard.

VAUCROIX.

Pourquoi trop tard?

BERNARDINE.

Parce que vous l'aimez et que je l'ai trop vu.

VAUCROIX.

Vous avez vu que j'étais faible. Vous avez vu que je me débattais mal contre un passé qui me faisait honte et qui maintenant me fait horreur. Mais comprenez donc, à votre tour, que cet homme de droiture sentimentale, de probité intime, d'âme simplifiée, éveillé en moi par la guerre, ne s'est pas encore dégagé de l'autre. Il avait, il a besoin de votre aide pour briser sa chaîne. Cette aide, jusqu'à cet instant, je ne pouvais pas vous la demander. Il aurait fallu venir vous dire : « Je vous ai trahie. » Je ne le pouvais pas à cause de vous et à cause d'elle. Maintenant qu'il n'y a plus de secret entre nous et que vous connaissez toute ma faute, ne m'y rejetez pas, en étant trop

dure. Et c'est être trop dure, voyez-vous, que de me dire dans la même haleine : « Je vous aime et je ne vous demande rien. » D'ailleurs, que vous me le demandiez ou non, ce sera fait. (Il va à sa table, et il écrit : « Bernardine sait tout. Adieu. » Tendant le billet à Bernardine :) Quand j'aurai envoyé ce billet, croirez-vous encore que je l'aime ?

BERNARDINE, lui rendant le billet, dans un cri.

Pas cela, Pierre ! Pas cela ! Cette plaie que j'ai si longtemps cachée, ne la dévoilez pas à cette femme. Souvenez-vous qu'il y a une pudeur de la souffrance. Que je ne sois pas nommée entre elle et vous ! (On entend un timbre. Elle s'arrête. A un domestique qui entre :) Qui est là ? J'ai condamné ma porte.

LE DOMESTIQUE.

C'est Mme d'Hespelles qui voudrait dire un mot à Madame. Elle insiste.

VAUCROIX.

Faites-la entrer. (A Bernardine :) Restez. Je vous demande seulement de ne pas me démentir.

SCÈNE NEUVIÈME

BERNARDINE, JULIE, VAUCROIX.

JULIE, à Bernardine.

Oui, c'est encore moi. Je passais avenue Marceau, en allant au Ritz. Je suis si contente de la robe trouvée chez moi que j'ai voulu te la montrer. (Elle ôte son manteau.) Regarde. Est-ce joli ? Je veux que tu te fasses faire la pareille pour aller à Biarritz. Et tu sais, des prix de guerre ! Elle vient de la petite couturière dont je t'ai parlé. Il faut absolument que tu la prennes et que tu t'habilles un peu, maintenant que ton mari t'est rendu. (A Vaucroix :) N'est-ce pas, Pierre ?

BERNARDINE, pouvant à peine parler.

La robe est charmante, en effet.

VAUCROIX.

Il n'y a qu'un malheur, ma chère amie, c'est que nous n'allons plus à Biarritz. Bernardine allait vous l'écrire.

JULIE.

Vous n'allez plus à Biarritz? Mais comment? Mais pourquoi?

VAUCROIX.

C'est très simple. Le docteur Louvet est arrivé juste comme vous sortiez tout à l'heure. Il avait une visite à faire dans le quartier. Il est monté chez nous, à tout hasard. L'heure qu'il avait fixée lui-même pour cet après-midi se trouvait le gêner. Il m'a examiné. Je n'ai besoin, en effet, que de soleil et d'air marin. Mais il prétend que la côte basque serait trop âpre pour mon état actuel, la brise de l'Atlantique trop éprouvante. Bref, il m'expédie à Cannes, tout tranquillement.

JULIE.

Ah!... Et vous partez, quand?

VAUCROIX.

Le plus tôt possible, conseille-t-il, à cause de ce temps de neige ici. Nous avons décidé de prendre bravement le rapide de huit heures avec les enfans. Je n'ai pas beaucoup de temps pour mes préparatifs. Mais, après quatorze mois d'Allemagne, on n'est pas difficile.

JULIE.

Alors, vous allez m'en vouloir de vous avoir volé ces quelques minutes. Je vous quitte. Bon voyage. Adieu, ma chérie. (Elle va pour embrasser Bernardine qui se laisse embrasser avec un frémissement.)

BERNARDINE.

Au revoir.

JULIE.

Vaucroix, voulez-vous m'aider à mettre mon manteau?

VAUCROIX.

Excusez-moi. (Il va prendre le manteau que Julie a posé sur un fauteuil près de la porte, et commence à l'aider. Bernardine a marché jusqu'à la cheminée que surmonte une glace. Elle leur tourne le dos et chauffe ses mains à la flamme, en les épiant anxieusement dans cette glace.)

JULIE, bas à Vaucroix.

Qu'est-ce que cela signifie? Il faut me l'expliquer. Vous venez toujours à cinq heures?

VAUCROIX, même ton.

Non.

JULIE, même ton.

J'avais donc deviné juste. Pierre, vous savez que, si vous ne venez pas aujourd'hui, c'est fini.

VAUCROIX, toujours à mi-voix, durement.

Mais c'est fini.

JULIE, ne se possédant plus et presque à voix haute.

Hé bien! je veux savoir ce qui se passe. J'en ai le droit.

BERNARDINE. Elle a entendu et marche tout d'un coup vers le groupe.

Pierre, donnez-moi les clefs de votre bureau.

VAUCROIX. Il prend les clefs dans sa poche machinalement, puis il hésite.

Qu'allez-vous faire?

BERNARDINE, prenant les clefs.

En finir avec ces mensonges. (Elle va au bureau, ouvre le tiroir où est la lettre et revient la tendre à Julie.) Prends cette lettre, Julie. Tu reconnais ton écriture?

JULIE. Elle regarde la lettre et la froisse dans sa main.

Alors, c'est lui qui t'a donné cette lettre?

BERNARDINE.

Non, c'est moi qui l'ai trouvée.

JULIE.

Depuis tout à l'heure?

BERNARDINE.

Il y a plus d'un an.

JULIE, éclatant d'un rire nerveux.

Tu ne me reprocheras plus, à présent, de savoir mentir.

VAUCROIX.

Julie, vous osez !...

BERNARDINE.

Laissez, Pierre. (A Julie, fermement et tristement :) Va-t'en ! (Julie la regarde d'un air de défi. Elle hausse les épaules, a de nouveau un rire mauvais, et s'en va.)

SCÈNE DIXIÈME

BERNARDINE, VAUCROIX, puis LABRUNIE.

VAUCROIX, s'agenouillant devant sa femme.

Bernardine, me pardonneras-tu jamais?

BERNARDINE.

Quand on aime, on a tout pardonné d'avance.

VAUCROIX, lui baisant les mains.

Ah ! mon amie, où avais-je le cœur ? (Il voit Labrunie qui entre pendant qu'il disait ces derniers mots, et se relevant :) Il faut que tu sois toi, Richard, pour que je ne t'en veuille pas de me surprendre en train de faire une déclaration à ma femme, après dix ans de ménage !... (Tout bas en lui serrant les mains :) Tu as compris. (Haut :) Je suis trop heureux.

LABRUNIE, tout bas aussi.

Moi aussi, je suis bien heureux !

BERNARDINE, à part.

Et moi !... (Joignant les mains.) Ah ! comme la vérité délivre !

PAUL BOURGET.

UNE OFFENSIVE ÉCONOMIQUE

LA FOIRE D'ÉCHANTILLONS

DE LYON

La première Foire d'Échantillons française s'est tenue à Lyon, du 1er au 20 mars, dans le temps même que se livrait la bataille de Verdun. On n'oublie pas de telles coïncidences. Tout en travaillant à notre œuvre, nous frémissions; dans les instans de répit qui nous étaient laissés, nous nous penchions anxieusement sur la carte d'État-major. Douaumont, Vaux, Béthincourt, noms sacrés, de quel élan nos pensées bondissaient vers vous! Cependant, entre le drame héroïque de là-bas et notre bataille commerciale un lien nous apparaissait. Il nous semblait qu'avec moins de mérite nous poursuivions le même but: libérer et protéger le génie de la France, ses produits, son travail.

Jadis, nous avons chéri la paix. L'Allemagne nous ayant déclaré la guerre, nous voulons, par une idée simple mais forte, la combattre sur tous les terrains. La Foire d'Échantillons de Lyon naît de cette volonté. L'entreprise a réussi au delà de toutes nos espérances. Nous ne savions pas que, pour tant d'hommes, désormais, la haine du Germain était devenue un facteur de la vie.

Nous tentons de décrire cette entreprise.

Il s'agit d'un acte. Nous ne le commenterons que par des faits.

I. — LES RAISONS

L'Allemagne est bien loin d'avoir eu, au cours des âges, le monopole des foires. En Russie, par exemple, cette institution (1) semble remonter aux temps les plus reculés. L'absence de bonnes voies de communication, la longue congélation des rivières, la pauvre densité de la population, le manque de capitaux et de crédit, ont longtemps favorisé ce mode d'échange qui, en Russie comme ailleurs, fut atteint et réduit par l'extension des voies ferrées, des postes, de la banque et de la commission. En 1894, les Foires russes, au nombre de 16 604, transportent et vendent pour 1 061 000 000 de roubles de marchandises ; assemblées agricoles, en général nombreuses, mais rarement importantes.

Plus célèbre que les autres, trait d'union traditionnel entre l'Europe et l'Asie, la foire de Nijni-Novgorod intéresse le monde entier ; elle a lieu du 15 juillet au 10 septembre. Les transactions, qui ont diminué, y atteignent encore 172 000 000 de roubles en marchandises apportées et 161 900 000 de roubles en marchandises vendues (chiffres de 1899). On y trouve les articles de coton, la laine, les peaux, les fourrures, les cuirs tannés, le fer, le cuivre et les autres métaux, la droguerie, l'épicerie, le tabac, les confections. Aux confins de la Russie, la foire d'Irbit, dans le gouvernement de Perm, se tient du 1er février au 1er mars ; elle existe depuis les premières années du XVIIe siècle. Ici, la Sibérie s'approvisionne de fils et de tissus, d'articles de toilette, de mercerie et d'épicerie ; elle apporte ses produits, fourrures, soies de porcs, crins, miel, cire, beurre. Irbit reçoit les marchandises de Chine et d'Asie centrale : thé, laine de chameaux, etc. Depuis 1885, c'est-à-dire depuis l'exploitation du chemin de fer de l'Oural, qui fait communiquer la Sibérie et la Russie d'Europe, de Tumen à Perm, Irbit, suivant une loi que nous allons voir constamment s'appliquer, a perdu de l'importance (2).

(1) Voyez *La Russie à la fin du XIXe siècle*, sous la direction de M. de Kovalevsky, Paris, Guillaumin, 1900, pp. 646 et suiv. — Voyez aussi *Le Dictionnaire du Commerce* de MM. Yves Guyot et Raffalovich, Paris, Guillaumin, t. II, article *Nijni-Novgorod ; — The Russian year-book for 1911*, compiled by Howard P. Kennard, London, Eyre and Spottiswoode ; — *The Russian year-book for 1912*, ibid. ; — *Bulletin de la Chambre de commerce russe de Paris.*

(2) En 1914, les transactions représentent 18 918 000 roubles. A la suite de la

La région petite-russienne compte, à elle seule, 2205 réunions dont les plus fréquentées sont celles de Kharkoff (industries textiles et laines). La foire de la Purification ou foire des Contrats de Kief (du 5 au 25 février) traite des affaires à terme sur les céréales, les sucres, les grains, les alcools, les métaux, les houilles, les machines; il s'y fait des ventes, achats et amodiations de terres. Là se règlent aussi les comptes de l'industrie sucrière pour l'année écoulée. L'importance de la situation naturelle de Kief, métropole du Sud-Ouest, intermédiaire historique entre le monde méditerranéen et la Russie, explique la puissance de cette place commerciale.

Dans une étude complète, il faudrait citer la foire Sbornaïa, à Simbirsk, où s'établissent les prix du fret sur la Volga; les foires de Pologne, dont celle du houblon; la foire de Marguerite, qui se tient à Arkhangel du 1er au 30 septembre (poisson, peaux d'animaux marins, huile de morue, graines, plumes, duvet); les cinq cents foires de Sibérie, qui jouent dans le commerce de ce pays un rôle considérable et indispensable. Ischim, dans le gouvernement de Tobolsk, approvisionne de graisse la Russie et l'Angleterre. Les marchés de l'Asie centrale ont une valeur relative beaucoup plus grande encore (foire de Constantin, à Akmolinsk; foire de Pierre et Paul, au bourg d'Atbasar; foire de Taïntchikoul, dans la ville de Petropavlosk). Cette énumération a son intérêt; elle nous montre, dès maintenant, que la foire se multiplie et se développe là où les conditions du commerce sont encore précaires; dès que le négoce s'ordonne et se modernise, ces marchés se réduisent ou disparaissent. La relation entre l'organe et la fonction s'établit dans ce domaine comme dans tous les domaines de la vie.

L'Allemagne a concentré son attention sur la Foire de Leipzig. On a, maintes fois, décrit cette institution célèbre. Tout récemment, dans son livre si utile sur les *Méthodes allemandes d'expansion économique* (1), M. Henri Hauser en a défini l'importance et le rôle. D'après le *Lokalanzeiger*, elle aurait reçu, en septembre 1915, 20000 acheteurs ou exposans. Le syndicat des maisons de commerce en foire, le *Verband der*

loi du 9 juin 1912 interdisant la chasse aux zibelines, il est importé 5000 peaux contre 11000 l'année précédente. (*Bull. Ch. Comm. russe*, juillet 1914.)

(1) Paris, Armand Colin, 1915.

Messkaufhäuser, demanderait même qu'elle fût transformée en affaire d'Empire.

Sur cette *Foire de Leipzig à l'époque actuelle*, nous possédons un document de première valeur, le rapport publié par M. Léon Arqué (1), véritable chef-d'œuvre pour les idées et pour la forme, d'une méthode à la fois riche et rigoureuse, étude modèle de physiologie commerciale. Nul n'a mieux que lui connu et analysé la Foire de Leipzig. Tout d'abord, il a examiné ses hinterlands ; la Franconie aux coteaux sablonneux, aux bois de pins, où la majorité de la population, contrainte à l'industrie par l'infécondité du sol, fabrique les objets de métal, les jouets mécaniques et optiques, les ustensiles de ménage en tôle; la Thuringe, de caractère forestier, d'une agriculture encore plus indigente, qui se spécialise dans les industries du bois taillé (Sonneberg passe pour être le paradis des jouets), la vannerie, le carton moulé, le verre soufflé, la porcelaine; le royaume de Saxe, également boisé, qui vit de la broderie à la main et de la confection des ustensiles. L'Erzgebirge fabrique aussi les petits instrumens de musique. Chemnitz construit les machines textiles, qui ont rénové l'industrie saxonne.

Ces divers produits se rassemblent à Leipzig, dans la ville « énorme et multiple, » où, près d'une population ouvrière demeurée pauvre, se développent les fortunes commerciales. « Impression, nous dit M. Arqué, d'une puissance aride et cruelle. La ville fait l'effet d'une sorte de pétrification grandiose. Leipzig n'a point, comme Francfort, la large nappe mouvante du Mein pour adoucir d'un peu de grâce molle son énergie tendue et son orgueil affirmé en dure et agressive splendeur... De même que Leipzig produit l'effet d'être tout en pierre, les Lipsiens ont souvent l'air d'être tout en os. » Cité d'étudians buveurs, place forte de la librairie allemande et de l'édition musicale, Leipzig reçoit le commerce des fourrures. Ce négoce qui, jadis, s'incorporait à la foire, s'en est pratiquement détaché; il est devenu « permanent et stable. » Les marchands ont leurs magasins et bureaux dans le quartier de Brühl, véritable Bourse des fourrures.

Il y a non pas une Foire de Leipzig, mais deux Foires : celle

(1) Dans *La Science sociale*, n° de juin 1910, Paris, 56, rue Jacob. — Les quatre chapitres de M. Jules Huret sur Leipzig dans *La Bavière et la Saxe* (Paris, Charpentier, 1911) ne sont guère qu'un résumé du rapport Arqué.

d'avant Pâques et celle de la Saint-Michel. Avant tout, que l'on entende bien ceci : il ne se fait pas de vente sur place, de vente avec livraison immédiate. *Il ne se prend que des ordres sur échantillons.* On exclut les vivres et les tissus, les matières premières de l'industrie et les denrées coloniales. La réunion se tient au centre même de la ville, sur un espace de 54 000 mètres carrés; les comptoirs, en majorité, s'installent dans les immeubles de la *Peterstrasse* et de la *Grimmaische Strasse*. Une publicité surabondante et, d'ailleurs, du plus mauvais goût, enveloppe cette manifestation : enseignes, banderoles, bannières, hommes-sandwichs, toute une mise en scène, d'un caractère spécialement *boche*, réclame, au profit du plus inventif, l'attention de l'acheteur.

M. Léon Arqué, dont le travail méritait d'être mieux connu, ne s'est pas borné à nous décrire les aspects extérieurs des célèbres réunions. Il nous en démontre le mécanisme interne; il nous fait comprendre comment la nouvelle Foire, *sur échantillons*, est sortie de la Foire ancienne. Nous le verrons plus loin : nos vieilles Foires françaises se sont laissé mourir. Qu'est devenue la Foire de Beaucaire, si brillamment célébrée par Mistral au chant dixième du *Poème du Rhône ?* « Et il y avait tant à voir! Les endroits où étaient les marchands de gimblettes enlacées par un fil et qui viennent d'Albi; les Turcs en turban qui vendaient des pipes; les larges braies des Grecs coiffés de rouge qui tiennent les tapis brodés de Smyrne, et le gingembre, et l'essence de rose bien cachetée dans les fioles de verre, dont une seule goutte parfume une maison! Puis le corail, les fils de perles fines; puis les jouets, les tambours de Beaucaire dont nous avons crevé si beau nombre étant jeunes, et les éventails ornés de paillettes et les poupées vêtues ou toutes nues! »

Les Foires de Leipzig ont su se transformer à temps. Le développement des moyens de communication, la sécurité des routes, la simplification des douanes, la création des chemins de fer, ont tué ailleurs cet intermédiaire suranné. Le commis voyageur est venu. Vous rappelez-vous le début de *l'Illustre Gaudissart?* « Le commis voyageur, personnage inconnu dans l'antiquité, n'est-il pas une des plus curieuses figures créées par les mœurs de l'époque actuelle? N'est-il pas destiné, dans un certain ordre de choses, à marquer la grande transition qui, pour

les observateurs, soude le temps des exploitations intellectuelles? Notre siècle reliera le règne de la force isolée, abondante en créations originales, au règne de la force uniforme, mais niveleuse, égalisant les produits, les jetant par masses et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés... Le commis voyageur n'est-il pas aux idées ce que nos diligences sont aux choses et aux hommes? Il les voiture, il les met en mouvement, les fait se choquer les unes aux autres; il prend, dans le centre lumineux, sa charge de rayons, et les sème à travers les populations endormies. » Balzac a vu juste, s'il ne s'exprime pas très simplement. Le commerçant saxon a vu clair aussi. Leipzig s'est résolue à n'être plus que le lieu d'une synthèse industrielle et commerciale. Le grand commerce s'y installe à demeure, voisin des Foires, mais n'ayant plus d'intérêt à s'y mêler. L'industrie de l'édition y établit en permanence ses commissionnaires. Les Foires elles-mêmes conservent, dans leur propre rayon d'action, toute une série d'industries fort importantes, articles de céramique, verre, métal, bois, papier, etc.

Au reste, pendant que les Foires de Leipzig se spécialisaient, quant à la nature des marchandises anciennement exposées, elles appelaient à elles des produits nouveaux comme la coutellerie de Solingen et la bijouterie commune de Pforzheim. Ainsi la Foire évolue sans cesse, d'une vie propre; mais, à travers toutes ses variations qui modifient chaque année son aspect aux yeux de l'observateur attentif, elle demeure un centre prodigieux d'activité commerciale et d'enrichissement industriel. Bien souvent, nos consuls nous ont avertis de son importance, mais il a fallu la guerre formidable de 1914 pour nous ouvrir les yeux et nous contraindre à l'action.

On peut penser qu'au cours de cette crise, l'Allemagne a défendu de toutes ses forces sa Foire de Leipzig. En tout temps, sa publicité était fort bien faite. Nous avons sous les yeux la série des documens que le *Mess-Auschuss der Handelskammer* envoyait aux acheteurs et vendeurs possibles; tous les renseignemens utiles sont donnés, tous les détails sont prévus. En 1915 et 1916, la propagande n'a fait que s'accentuer. L'Allemand ne peut pas admettre que sa férocité méthodique lui ait attiré la haine de tous les peuples libres, de tous les hommes libres. Il argumente, il disserte. Veut-on nous per-

mettre de citer, parmi beaucoup d'autres documens, une lettre écrite à un commerçant de Suisse, en avril 1915, par la maison Wilhelm Lambertz, de Münich : « Je regrette énormément, déclare le cynique personnage, que vous voulez annuler les connections avec nos pays... Permettez-moi de faire une demande? Où avez-vous vu les sauvageries et atrocités? Étiez-vous présent, lorsque les Allemands les ont commis? Pourquoi n'avez-vous pas pénétré dans le fond de cette affaire? La vérité se serait révélée. Nous, Allemands, ne la craignons pas. Il est autre chose avec les pays ennemis. La France et l'Angleterre ne pourriont *(sic)* plus exciter sans mensonges... La guerre est cruelle et, plus elle manque d'égards, plutôt elle sera terminée... Vous nous rendrez justice et reprendrez les bonnes connections d'autrefois... »

A la veille de l'ouverture de la Foire, les étrangers ont été prévenus par lettre circulaire que les visiteurs auraient, cette année, des facilités spéciales pour le contrôle à la frontière; qu'ils recevraient leurs billets de retour gratuitement en 2e et 3e classes; que les prix des hôtels seraient non augmentés, mais diminués. On ajoutait même : « Vu la baisse du mark, vous mangerez à meilleur marché que chez vous. » *Durch die niedrige Mark-Valuta leben Ausländer in Deutschland sogar billiger als zu Hause.* Voilà qui s'appelle tirer parti de tout.

Les Allemands ont connu, dès le début de nos travaux, nos projets de Foire. Ils ont raillé (1) notre « rangée d'échoppes, » — on pense avec quelle légèreté! Malgré leurs spirituelles plaisanteries, malgré leurs menaces, malgré leurs efforts en Suisse, en Hollande, en Espagne, la Foire de Lyon, qui devait n'être qu'un « marché annuel manqué, » a réussi, — on va le voir, — au delà des plus optimistes espérances.

II. — LES PRINCIPES

La ville de Lyon eut, jadis, ses Foires (2). Son histoire est constamment unie à l'histoire du commerce. « Le lien, écrit M. Brésard, apparaît avec une évidence saisissante au XVe siècle, à partir du règne de Louis XI, et dans la première moitié du

(1) *Frankfurter Zeitung* du 14 décembre 1915.

(2) Voyez *les Foires de Lyon aux XVe et XVIe siècles*, par Marc Brésard; Paris, Aug. Picard, 1914.

xvie siècle. Quatre fois par an, de grandes foires se tiennent dans la ville où se rendent les marchands et les banquiers d'Italie et d'Allemagne, des Flandres, d'Espagne et du Levant. Par elles se fait la distribution périodique et réciproque des marchandises, s'effectue le commerce international des pays du monde connu. Pour elles, le droit commun a des barrières trop étroites qui cèdent de toutes parts. Les marchandises voyagent en franchise; toutes les monnaies circulent librement; l'intérêt de l'argent apparaît licite. Le cadre s'élargit. Une juridiction spéciale fonctionne d'où sortira la juridiction commerciale. Les marchands ont des privilèges; étrangers, ils ne sont plus des otages; leurs biens ne sont plus des aubaines; le droit des gens existe pour eux effectivement. Lyon est une grande ville cosmopolite; toutes ses forces sont tendues au trafic des marchandises et de l'argent. Les foires font sa richesse et son universelle renommée. »

Cette forte page résume à merveille l'histoire des réunions commerciales qui se créent, — combien cette analogie avec le temps présent est frappante! — en 1420, c'est-à-dire environ le temps où, Paris occupé par les Anglais et les Bourguignons, la Normandie conquise, une portion du pays asservie au roi d'Angleterre, la France, éprise du besoin de défendre son génie propre et sa vie, se groupe autour du Dauphin, qui semble représenter son âme. Les échevins lyonnais réclament au Régent des foires franches; ils les obtiennent par les *Lettres de Vienne* du 9 février 1420. Deux foires étaient accordées; chacune d'elles devait durer six jours; elles devaient commencer, l'une le lundi, lendemain du troisième dimanche après Pâques; l'autre, le 15 novembre.

Les foires lyonnaises eurent de pénibles débuts. Elles durent lutter d'abord contre les foires de Genève, qui attiraient une grande partie du commerce européen, puis se défendre contre les projets de Troyes et de Bourges, de Tours et de Paris. La ténacité lyonnaise triompha vers la fin du siècle. Le sénéchal, un certain jour de novembre 1490, vint lui-même annoncer la bonne nouvelle; les trompettes « jouèrent et aussi plusieurs menestriez en grande joye et mélodie. »

Pendant toute la première moitié du xvie siècle, nos Foires triomphent. Elles fournissent alors une partie de l'Europe en draperie, en épicerie et droguerie, en denrées alimentaires et,

surtout, en soieries. On y achète les pelleteries, les cuirs, les métaux. Les Allemands, en particulier, y apportent soit les martres « zubelines, » hermines, « loups cerviers et bellettes noires, » soit le fer blanc et le fer noir en feuilles, l'acier, le cuivre, l'airain, le fil de laiton, « les coppes d'acier. » Il se vend aussi des bois, des plumes d'autruche, des éponges, des laines et du coton, de l'ambre gris, du bois pour la teinture, des armes, des instrumens de musique, de la mercerie, de la poterie, de l'orfèvrerie ; toutes les marchandises connues figurent là, chaque année. On célébrait surtout la librairie et la soierie de Lyon. Ces marchés eurent une action profonde sur la vie même de la cité, sur l'organisation du commerce français. La Foire actuelle se tient le long du Rhône; les Foires anciennes occupaient les rives de la Saône. Le marchand s'installait sur le sol ou dans de petites boutiques, ou même dans les hôtelleries. Nous avons conservé le nom de quelques enseignes : « Aux trois croissans. — A la coupe. — A la cage. — Cheuz la papesse. — Au château de Milan. » Le développement de la banque suivit le développement des Foires; les paiemens se faisaient à la Loge des Changes. De toute façon, la vie surabondait à la faveur de ces marchés. La fin du XVI[e] siècle vit décroître cette institution si longtemps florissante à laquelle notre cité doit tant.

Ainsi, lorsque, en l'année 1915, au plus fort de la guerre contre l'Allemagne, quelques Lyonnais, auxquels un citoyen suisse s'était joint, s'avisèrent de créer une Foire d'Échantillons, ils ne faisaient que reprendre, après un intervalle de trois siècles, une institution essentielle de leur ville. Ils comprirent, par bonheur, que des temps nouveaux voulaient une nouvelle institution.

C'est le 7 juillet 1915 que la Ville et la Chambre de commerce de Lyon lançaient leur premier appel aux participans. Quelques mois après se fondait, en vue de la direction financière de l'entreprise, *la Société lyonnaise pour le développement du commerce et de l'industrie en France, au capital de trois cent mille francs* (1). Les appuis et les concours ne nous ont pas

(1) Parallèlement au Conseil d'administration de la Société, un Comité fonctionne qui a préparé et qui administre l'entreprise. On nous permettra de citer le nom des hommes de toute origine, de toute opinion, qui ont donné sans compter leur temps et leurs forces pour assurer le succès de la première Foire

manqué. M. le Président de la République a bien voulu nous accorder son haut patronage. Sous la date du 14 octobre 1915, M. René Viviani, chargé par intérim du ministère des Affaires étrangères, adressait à tous nos postes diplomatiques et consulaires, ainsi qu'à nos attachés commerciaux, une circulaire par laquelle il réclamait en faveur de notre œuvre le concours le plus large de ces agens. Les Chambres de commerce françaises, — celle de Lyon surtout, — l'Office National du Commerce Extérieur nous ont largement aidés. Grâce à ces appuis, après un labeur acharné, la première Foire d'Échantillons française, à laquelle nous avions décidé de convier les vendeurs et acheteurs de France, des pays alliés et neutres, pouvait s'ouvrir à la date prévue, le 1er mars 1916, en présence de M. Clémentel, ministre du Commerce et de l'Industrie.

III. — LES RÉSULTATS

La première foire d'échantillons de Lyon a recruté 1 342 adhérens, répartis en 912 stands : 1 199 Français, 1 Alsacien, 14 Anglais, 4 Canadiens, 43 Italiens, 77 Suisses, 2 Espagnols, 1 Hollandais, 1 Russe. Nous les avions classés en quinze catégories.

L'EFFORT DES ALLIÉS ET AMIS

C'est un devoir pour nous de remercier tout d'abord nos adhérens étrangers.

L'Angleterre organise, de son côté, la lutte contre Leipzig. Elle a décidé de faire, chaque année, sa Foire de Londres. Nous voulons agir d'accord avec nos loyaux alliés. Notre plus vive préoccupation est d'assurer, entre eux et nous, des échanges réguliers, une réciprocité de bons procédés. Les acheteurs nous

française : M. Arlaud, citoyen suisse, MM. Biron, Faurax, Fougère, Mermillon, conseillers généraux; MM. Victor, Gourju, Peillod, Rambaud, Robin, Tribolet, Thévenon, Vial, conseillers municipaux; MM. Lignon, Rivoire, Barret, Perrin, Richard, Robatel, Brunier, Coquard, Péronnet, membres de la Chambre de commerce; M. Cabaud, consul impérial de Russie; M. Bovagnet, président du Comité républicain du commerce; M. Bonnier, président de la Chambre de commerce de Vienne; M. Tavernier, président de la Chambre de commerce de Saint-Étienne; MM. Guichard, Payen, Pétrier, Thivet, président et membres de la Ligue de défense des intérêts français ; M. Chalumeau, ingénieur en chef de la ville; M. Meysson, architecte en chef; M. de Watteville, banquier.

sont venus nombreux d'outre-Manche; ils se sont fait remarquer par l'ampleur et la décision de leurs ordres. La Foire de Londres qui s'est tenue au Musée Victoria et Albert, du 21 février au 3 mars, sous la direction de M. Worthington, a réuni 350 exposans; elle s'était spécialisée dans la présentation des produits fabriqués en Allemagne : jouets, faïences, verrerie, objets de fantaisie, imprimerie, papeterie. Les industries de Birmingham et de Sheffield, retenues par le travail des munitions, n'avaient pu figurer. Le succès de Londres n'a pas empêché les acheteurs anglais de venir à Lyon. Nous nous en réjouissons. Les Chambres de commerce anglaises viennent de se réunir en congrès le 29 février, les 1er et 2 mars, pour discuter le futur statut économique de la Grande-Bretagne. Il semble que l'idée essentielle de l'assemblée ait été d'assurer désormais l'indépendance économique de l'Empire britannique, par la création de certaines industries nouvelles qui seraient, au besoin, protégées. Ce programme a été soutenu avec force par les Dominions. Nous comprenons la pensée de nos amis; ils prétendent rompre tout lien commercial avec l'Austro-Allemagne. Une entente économique avec les Alliés sera la conséquence nécessaire de cette politique. Nous souhaitons que l'accord des Foires de Londres et de Lyon serve les intérêts de ce rapprochement, indispensable pour qui veut voir de haut et de loin.

Du premier coup, le Canada a compris l'intérêt que présentait pour lui notre Foire. Il y a été représenté par quatre importantes sociétés : *Canadian Pacific Railway; Export Association; Dominion Bridge; Dominion Rubber*. Le Canada peut fournir les denrées alimentaires, le fer et l'acier, le bois, le papier, les produits textiles, les articles en cuir, la sellerie. Il possède, en quantité presque illimitée, le charbon et la force hydraulique. Il achète volontiers des produits français. Par l'intermédiaire de l'*Export Association*, d'importantes affaires se sont nouées à Lyon. Le Canada a traité avec des Marocains, Algériens et Tunisiens, avec des Espagnols, Danois, Italiens, Suisses et Russes. Lorsque les fabriques canadiennes viendront elles-mêmes sur le marché avec leurs prix, le chiffre s'élèvera très vite.

L'Italie nous a envoyé un groupe important de vendeurs. C'est ainsi que, dans notre groupement des tissus et filés, nous avons eu la bonne fortune de recevoir la puissante *Association cotonnière italienne*. Ce groupement, fondé il y a environ

vingt-cinq ans, a son siège à Milan; il rassemble environ deux cents maisons et comprend toutes les industries relatives au coton (filature, tissage, teinture, impression, finissage). Il représente une exportation annuelle d'environ 200 millions de francs et une consommation intérieure d'environ 400 millions. Il a trouvé, à la Foire de Lyon, un champ d'affaires très vaste et très intéressant. L'année prochaine, il fera directement figurer les maisons que, cette première fois, il s'est borné à représenter collectivement. — Où l'Italie apparaît, l'art s'installe. La subtilité charmante du goût italien nous a été, une fois de plus, révélée par les adorables dentelles et broderies au point ancien de la société *Aemilia Ars* que patronnent les comtesses Lina Cavazza et Carmelita Zucchini. La maison Ricordi de Milan apporte ses éditions musicales destinées à supplanter les publications de Leipzig. L'*Association pour le travail* de Venise nous soumet toute la gamme de ses perles et de ses verres. Deux grandes unions italiennes, la *Societa promotrice dell' Industria Nazionale*, l'*Association générale des industriels et commerçans*, qui travaillent à libérer leur pays de la tutelle austro-allemande, sont venues, de Turin, nous offrir le témoignage de leur vigilante sympathie.

Très nombreux aussi a été le groupe suisse. Ce n'est pas que les relations commerciales entre la France et la Suisse soient exemptes présentement de difficultés. La France se trouve contrainte d'empêcher la contrebande et le commerce avec l'ennemi par les pays neutres. La Suisse se plaint de voir considérer parfois comme marchandises allemandes des produits qu'elle fabrique elle-même depuis la guerre. Il a été constitué pour procéder à la répartition des marchandises françaises une société de surveillance suisse, dite S. S. S., qui donne lieu à des polémiques passionnées. Les importations de Suisse en France qui étaient, en 1912, de 140 millions, atteignent, en 1915, 168 millions; mais les exportations de France en Suisse, qui montaient à 406 millions en 1912, tombent en 1915 à 254 millions. C'est la conséquence inévitable de la guerre. Nos amis de Suisse l'ont bien compris. Ils ont été, on peut le dire sans aucune sorte d'exagération, les propagandistes les plus ardens de notre Foire. Les Chambres de commerce de la Suisse romande se sont mises à notre disposition avec l'empressement le plus cordial. Ce dévouement a eu sa récompense. De l'aveu de leurs

délégués, tous les commerçans suisses qui sont venus avec nous ont fait d'excellentes affaires et pris des ordres très importans.

La Russie ne pouvait, cette année, nous offrir qu'une participation limitée, mais qui entrait à merveille dans le cadre de notre Foire. On sait que le ministère russe de l'Agriculture encourage de son mieux les travaux manuels des *Koustaris*, c'est-à-dire des paysans produisant, pendant la longue accalmie de l'hiver, les menus objets dont le revenu accroîtra quelque peu leurs ressources. Plus spécialement, les gouvernemens de Moscou, Poltawa, Nijni-Novgorod, Kief, ont régularisé cette production en fournissant aux *Koustaris* des matières premières, en leur assurant de bons modèles et un paiement facile. Il y a, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, tel village de Wyksa où les petites filles fabriquent des jouets charmans : scènes paysannes, décors de villes, etc.

Cet art ingénu, bien dirigé, bien surveillé, fait naître en quantités immenses les broderies de fil tiré, les dentelles au fuseau et à l'aiguille, les brocarts, les toiles imprimées, les tapis de laine, les bois sculptés en frêne et en sapin, les articles de fumeurs en loupe de bouleau et en platane, les boîtes en papier bouilli. Il faut avoir vu et manié ces petits objets d'une vive grâce paysanne. Formes et couleurs surprennent par une originalité tout imprévue. Sur des dessins copiés au Kremlin, d'obscurs paysans ont reproduit des souvenirs d'histoire, parmi lesquels se retrouve souvent le portrait du tsar Michel Feodorovitch. D'autres ont œuvré ces légers colliers de perles nuancés qui se portent en sautoirs sur les corsages. D'autres ont recouvert des fantaisies en bois du beau rouge *tchervonny*, nuancé d'or. Les provinces russes, j'espère, seront contentes; nous leur avons fait parvenir de larges commandes de Suisse, d'Espagne, d'Italie, de France surtout. Petites filles de France, qui, sans le savoir, avez reçu bien souvent le jouet classique de Franconie ou de Thuringe, demandez à vos mamans la naïve poupée russe, les charmantes *matriochka* de sapin qui, sous leurs vêtemens bariolés, fleuris de marguerites, enferment en une seule vingt poupées par un mystère que vous découvrirez! Et, dans le cadre de la salle à manger familière, où brilla souvent quelque cuivrerie boche, demandez, pour les emplir soit de fruits ou de fleurs, les belles coupes archaïques, d'un style si

pur, semblables à celles où les compagnons d'Ivan le Terrible buvaient la bière, la *braga* et la boisson tirée du miel doré...

LES INDUSTRIES FRANÇAISES

En ce qui concerne l'effort industriel français, on nous saura gré de ne pas dresser un catalogue. Si nous voulions tout embrasser, nous risquerions de tomber dans la plus sèche nomenclature.

Dans l'intérêt de tous, pour montrer la vitalité et la puissance de notre génie industriel, il nous semble préférable de ne choisir que certains faits, empruntés à des catégories très différentes de production.

Le premier de ces exemples, nous le demanderons, parce qu'il nous a paru plein de sens, à notre métallurgie qui, elle aussi, travaille de tous ses moyens pour la Défense nationale.

On pouvait craindre que notre Creusot (établissemens Schneider et Cie), dont nous sommes si justement fiers, n'invoquât ses lourds devoirs de guerre pour se dérober à notre invitation. Mais il nous a compris ; il est venu et, si certains documens présentés par lui nous rappellent ses conquêtes dans l'ordre militaire, par exemple, ses efforts heureux, à l'usine de la batterie des Maures, pour lutter contre la spécialité autrichienne des torpilles automobiles, s'il mentionne avec orgueil qu'il a fait construire par les chantiers de la Gironde le plus grand voilier du monde, *la France*, cinq mâts de 10 000 tonneaux, muni de moteurs à pétrole de 1 800 chevaux ; — à Lyon, il a voulu présenter surtout ses travaux et ceux de ses filiales dans l'ordre civil. Là aussi, l'Allemagne est directement attaquée. La *Société d'outillage mécanique* de Saint-Ouen (usines Bouhey et Farcot) oppose son outillage, grand et petit, raboteuses, tours, fraiseuses, aux productions allemandes de Schiess. Et voici que la *Société d'optique et de mécanique de haute précision*, dont les usines parisiennes ont été terminées en pleine guerre, s'insurge contre le trop fameux monopole des Goerz et des Zeiss. Ai-je tort ? Devant ces deux vitrines, où voisinent le plus petit et le plus gros objectifs qui aient été fabriqués jusqu'à ce jour, près de ces objets dont l'apparition nous libère enfin, j'éprouve une émotion profonde ; et, puisque les spécialistes m'affirment que la supériorité nous est désormais acquise,

je goûte, dans toute sa vivacité, l'impression que donne une victoire.

Il faut laisser à des techniciens le soin de décrire ce qu'il y a d'original et de fécond dans les découvertes des aciéries d'Imphy sur les aciers et alliages spéciaux. La conclusion, toutefois, nous sera intelligible. L'Allemagne n'est pas seule à perfectionner les procédés d'analyse, à établir l'industrie sur des bases scientifiques, à déduire ses réalisations des recherches du laboratoire ! Voici une société qui, par l'étude minutieuse des aciers à haute teneur en nickel, a obtenu, dans l'ordre industriel, des progrès considérables ; d'où un métal, comme l'*Invar*, qui, réduit au coefficient de dilatation du quartz fondu, va servir désormais à l'établissement des tubes de télescopes, des règles de précision, des tiges de pendules, des fils pour signaux de chemins de fer. Il n'est pas besoin d'une grande éducation scientifique pour apprécier la portée de cette découverte et de celles qui l'accompagnent, pour comprendre les services rendus par des industries ainsi dirigées à l'automobilisme, à l'aéronautique, à la mécanique des grandes vitesses.

Les autres stands de la métallurgie nous réserveraient, si nous avions le temps de les parcourir en détail, bien des enseignemens, bien des révélations. — La *Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et Homécourt*, qui représente le plus fort tonnage de production métallurgique en France, nous offre ses aciers spéciaux, ses ressorts, ses remarquables pièces en acier moulé, son matériel de guerre et, en particulier, sa pièce de montagne de 70 pour le Mexique. — La *Société anonyme des Hauts Fourneaux et Fonderies de Pont-à-Mousson*, le plus puissant producteur français pour la fonte moulée, supérieure par son tonnage à n'importe quel producteur allemand (200 000 tonnes de moulages par an), a voulu exposer, fidèle au devoir patriotique, bien que son usine soit actuellement sous le feu de l'ennemi, bien que sa mine d'Auboué (Meurthe-et-Moselle) soit occupée par les Allemands, qui l'exploitent avec la main-d'œuvre des prisonniers russes. Le grand comptoir Descours et Cabaud (260 000 tonnes de produits bruts vendus annuellement, dont 100 000 pour l'étranger) affirme, par l'exposition de ses graphiques, la puissance de l'exportation française, spécialement en Angleterre et dans nos colonies.

Ici, nous rencontrons des maîtres de forges dont les mines

de Dieulouard et de Hombourg-Haut se trouvent soit en pays annexé, soit sous les canons allemands ; le directeur, M. Gouvy, bien que grièvement blessé, a répondu présent, sur ce champ de bataille comme sur l'autre. Plus loin, des fers à dessins viennent lutter contre les produits similaires de Manstaed. — Les *Forges de Douai* (établissemens Arbel) présentent leurs wagons à déchargement automatique, leurs aciers moulés ou tréfilés. — Le *Consortium des mines du bassin de Briey* rassemble toutes les mines du bassin de Meurthe-et-Moselle, rappelant avec fierté qu'il est parvenu à produire, en 1913, 22 millions de tonnes dont 6 pour l'exportation en Allemagne et en Belgique. C'est devant ses tableaux que l'on comprend le mieux l'ardent désir qu'ont les Allemands de s'annexer ce bassin, si utile à l'approvisionnement de leurs industries de transformation, en Westphalie et ailleurs. Tout près du consortium des mines, le *Comptoir métallurgique* centralise la vente des fontes brutes disponibles sur la production des Hauts Fourneaux de Meurthe-et-Moselle. Et, parallèlement à ces deux institutions, fonctionne le *Comptoir des Poutrelles*, spécialisé dans la vente des profilés T et U de toutes les usines françaises. Nous sommes ici au centre même de la lutte industrielle. Ce comptoir agit en concurrence directe avec le *Stahl-Verband* de Dusseldorf ; sur les 400 000 tonnes de la production nationale en poutrelles, il en exporte 70 000. De toute évidence, en des années plus calmes, notre Foire d'échantillons va lui servir à développer sa puissance d'expansion. La progression de notre effort se marque déjà dans les graphiques du *Comité des Forges de France*, attestant que notre production nationale en acier passe de 2 millions de tonnes en 1904 à 4 635 000 tonnes en 1913.

L'électro-métallurgie marque aussi ses progrès ; elle expose ses fontes synthétiques (produits Keller-Leleux), les objets en aluminium de Froges et de la *Société française*, les aciers Girod. Les constructeurs de navires, le groupe français pour la fourniture du matériel de chemins de fer ont tenu à s'associer à notre entreprise. Il convient qu'à l'avenir l'État et nos compagnies de transports renoncent à enrichir l'ennemi de leurs commandes. Dès maintenant, ce groupement de toutes nos forces métallurgiques procure une impression d'activité et de puissance dont il est impossible de ne pas se réjouir. Peut-être dans l'avenir l'adaptation aux besoins de notre Foire se fera-

t-elle plus précise ; mais il est remarquable qu'en pleine guerre ces usines qui travaillent toutes pour la Défense nationale aient pu faire preuve de cette énergie. Tous ces échantillons et bien d'autres, des nouveautés comme les tubes en fer électrolytique de Bouchayer, attestent la vitalité de notre industrie et sa volonté résolue de supplanter la concurrence allemande, au lendemain de la victoire, dans les œuvres de la paix.

Une des grandes leçons de la première Foire d'Échantillons française, c'est la ressource immense qu'offre notre métallurgie au commerce d'exportation. On l'ignore trop. Les faits sont là cependant. En janvier 1914, un concours international a lieu pour une fourniture de câbles souterrains destinés à l'électrification des chemins de fer de Londres à Brighton ; les câbles prévus doivent fonctionner sous une tension alternative efficace de 60 000 volts, tension qui, jusqu'à ce jour, n'a pas eu d'autre application. La *Société française des câbles électriques* se trouve en concurrence avec les deux principales firmes allemandes; c'est elle qui est retenue. — Voici une maison française (Bonvillain et Ronceray) qui fabrique du matériel de fonderie. Avant la guerre, elle fournissait à l'Allemagne des machines à mouler ; elle avait même pu installer une succursale à Düsseldorf ; son marché d'exportation est considérable. Ne doit-on pas l'encourager à créer de nouveaux comptoirs ? — La plus ancienne des maisons françaises de construction électrique, la *Thomson-Houston*, affirme et prouve que la technique allemande n'est pas supérieure à la nôtre ; elle a résolument abordé la construction d'appareils dont l'Allemagne croyait avoir le monopole : lampes électriques de toutes intensités, instrumens de téléphonie automatique, machines à grosse puissance, petit outillage à commande électrique, moteurs à faible puissance pour les métiers à tisser. Beaucoup de ces appareils, qui ont été exposés à Lyon, n'avaient été construits jusqu'à ce jour que par des firmes étrangères. Ils serviront à la France de demain, qui aura besoin de se reconstituer, mais ils iront aussi, sur les marchés du dehors, démontrer la valeur de la technique métallurgique française.

Pour l'appareillage électrique, l'industrie allemande arrivait à d'importans résultats. Elle fournissait surtout la lustrerie légère, dite *art nouveau ;* aucune maison française ne fabriquait ces suspensions à bon marché, ces lampes portatives

en feuilles de cuivre découpé, estampé ou repoussé. Cette production réclamait un outillage considérable. Des maisons suisses (Turgi, le Phare) ont présenté à notre Foire des articles qui luttent avec avantage contre les similaires allemands. Les armatures ou lanternes étanches pour lampes demi-watt étaient aussi, avant la guerre, exclusivement allemandes ; elles sont fournies aujourd'hui par deux maisons françaises (Société Pétrier, Tissot et Raybaud, de Lyon, et Grimmeisen, de Paris). Il en était de même pour la lampe de poche que nos soldats du front ont si souvent réclamée ; plusieurs de nos industriels la fabriquent désormais. Enfin, l'Allemagne se faisait une spécialité des appareils de chauffage électrique : fers à repasser, bouilloires, radiateurs, réchauds, etc. On les trouvera maintenant en France, ainsi que les isolateurs à haute et basse tension, les interrupteurs, coupe-circuits. Les spécialistes nous affirment qu'après la guerre, la France aura cessé d'être tributaire pour tout l'appareillage électrique, à haute ou à basse tension ; le développement de firmes comme la firme Maljournal et Bourron prouve que le pays produira lui-même tous ses alternateurs, transformateurs, moteurs et les appareils s'y rapportant. Nous croyons même savoir que les verriers français se sont déclarés en état de remplacer, à bref délai, la verrerie austro-allemande. Et ce ne sera pas, pour notre industrie, l'une des libérations les moins sensibles.

C'est peut-être le lieu de dire aussi les efforts de notre bijouterie française pour organiser la lutte contre l'industrie allemande de Pforzheim. A Lyon, dans le Palais de la mutualité, spécialement aménagé à son usage, elle a présenté la petite joaillerie avec calibrage en pierres fines de couleurs ; les étuis à cigarettes en argent ; les fermoirs de sacs, spécialité allemande ; les extensibles pour bracelets-montres ; d'une façon générale, la bijouterie à bon marché. On sait que notre bijouterie nationale rencontre, pour lutter, à l'extérieur, contre l'invasion allemande, certaines graves difficultés qui résultent du régime de la garantie. Le gouvernement a le devoir de saisir au plus tôt le Parlement d'un projet de loi qui mette fin, par des solutions précises, aux entraves qui enserrent notre commerce d'exportation.

*
* *

On ne saurait demander à une Foire des tissus ou du vêtement ce que l'on attend d'une Exposition. Dans l'Exposition, manifestation du luxe, spectacle avant tout, il s'agit d'éblouir. Peut-être veut-on bien se souvenir de l'éclat splendide dont notre soierie lyonnaise avait revêtu l'entreprise, si traversée, de 1914. Dans une Foire, tout est sacrifié aux affaires elles-mêmes; tout décor doit être proscrit. Mais, en dépit de cette simplicité ou peut-être par cette simplicité même, les résultats obtenus ne sont que plus émouvans. En ces sections comme en toutes les autres, nos adhérens ont multiplié les preuves de leur courage et de leur initiative.

Le groupe des drapiers de Vienne, la collectivité des fabricans de drap d'Elbeuf et de Louviers, bien que leurs usines soient complètement réquisitionnées, figurent avec éclat dans notre organisation. La *Manufacture parisienne de cotons*, qui avait sa retorderie à Lille et à qui les Allemands ont volé ses matières premières, est présente à son poste de combat commercial. La retorderie de Saint-Dié, exposée sans cesse au bombardement, occupe, elle aussi, la place que nous lui avions réservée. J'aperçois un brave homme de commerçant anglais, marchand de draperies, de serges, de cotons imprimés. Sur la table où il prend ses ordres, il a placé les photographies de trois de ses fils, soldats, tous les trois, sur le front. Quelle meilleure recommandation? Un peu plus loin, les filatures de Wesserling, si durement éprouvées par le canon allemand (je me rappelle avoir vu, au siège même de l'usine, l'état-major d'une division française), ont installé un stand où se succèdent les acheteurs. Le représentant, qui porte sur la poitrine le petit ruban tricolore, se félicite d'avoir reçu tant de commandes qu'il ne peut y donner satisfaction; des Roumains lui ont offert des ordres; il me cite même le nom d'un gros acheteur siamois qui est venu demander une collection d'échantillons pour l'Orient.

Partout on travaille, partout on s'ingénie et partout on se félicite du résultat obtenu. Il suffit, parfois, de la plus modeste découverte pour créer une industrie. On nous montre de petits rubans collés, en soie et coton, exécutés sans trame par la simple juxtaposition des fils, ce qui donne un lien, assez fragile dans

sa largeur, mais très solide en sa longueur. La ville de Barmen s'en était fait, paraît-il, une spécialité fort rémunératrice; la ville de Villefranche-sur-Saône la combattra désormais. — De même, l'Allemagne s'était acquis le monopole du gant de tissu, du gant dit « Suédé » qui se faisait spécialement à Chemnitz sur les fameux métiers saxons. Dès maintenant, cette fabrication s'organise en France, à Paris, à Lyon, à Grenoble. Pour qui sait voir, c'est, dans tous les stands, notre affranchissement qui se prépare, c'est toute une vie nouvelle qui s'institue.

Le groupement de la pelleterie et de la fourrure a réuni dix-sept participans. Il présentait des pelleteries à l'état naturel, brutes, apprêtées et teintes, plus des fourrures confectionnées. Toutes les peaux à fourrures de notre pays, dites *sauvagines*, étaient offertes. L'Amérique du Nord avait fourni les loutres, les skunks, les rats, les renards, les pékans du Canada, les gloutons au long poil soyeux; la Russie d'Europe, les ours, le petit-gris à la queue annelée de brun, les loups, les martres; la Russie d'Asie les astrakans, les hermines et les zibelines; la Chine, toute la série de ses peaux de chèvres, chèvres de Mongolie, chèvres du Thibet; l'Australie ses opossums, ses kangu-roos, ses wallabys; l'Amérique du Sud, ses chinchillas et ses ragondins. J'ai même vu là quelques belles peaux de panthères d'Abyssinie, d'un cuir très souple, d'un dessin merveilleusement régulier. Nous ne prétendons pas avoir, pour une première année, obtenu le mouvement d'affaires qui signalait, avant la guerre, le Brühl de Leipzig. Mais les acheteurs nous sont venus nombreux de toute la France, d'Italie, d'Angleterre, de Portugal, de Suisse et d'Espagne. Si la banque française veut bien seconder nos efforts, si nos apprêteurs et teinturiers développent leurs moyens d'action, nous affirmons que nous pourrons, sans plus de retard, nous affranchir de la tutelle allemande que notre commerce de fourrures avait si lourdement subie.

***

Certes, s'il est une industrie qui doive échapper au servage allemand, c'est bien l'industrie du jouet où l'art, la façon, le goût tiennent une si large place. On a vu cependant à quel point nous étions tributaires. La Foire de Lyon a marqué notre volonté d'affranchissement. Telle *Société industrielle de celluloïd*, pure-

ment parisienne, s'offre déjà à remplacer les produits de Mannheim; des acheteurs suisses, italiens, espagnols, hollandais, argentins, brésiliens lui ont pris de très grosses commandes; elle a dû les inviter à réduire les ordres. « Si je pouvais livrer, me déclare le chef de maison, je prendrais, en poupées, pour deux millions de commandes. La plus forte maison de Buenos-Aires (Hartmanshenn et Cie), qui se fournissait d'ordinaire à Leipzig, est venue s'approvisionner à Lyon. Des *Sociétés Oyonnaxiennes* se félicitent avant tout des affaires qu'elles ont engagées, leur production étant limitée cette année par suite de la réquisition de leurs usines pour la nitration du coton. La fabrique *Neuchâteloise* d'objets en bois, les tourneries du Jura, les magasins d'articles en corne de Niort, les maisons de jouets en tissus qui travaillent sur de charmans modèles de Benjamin Rabier ne cessent de remplir leurs carnets. Plusieurs stands offrent avec succès des voitures d'enfans. La *Fédération du jouet français*, qui s'est fondée en 1915, escompte, par cet afflux de commandes, le rapide développement de son industrie. L'ancienne maison Jumeau, qui déclare lutter contre l'Allemagne depuis dix-sept ans, estime que, si les tarifs douaniers sont bien établis, au moment de la paix, le « bébé allemand, » fabriqué à Sonneberg, ne pourra plus rentrer en France. Les Américains ont leur part de l'aubaine; sous mes yeux, une de leurs maisons vend à un client anglais quinze cents grosses de poupées en métal.

On sait que nos glorieux mutilés sont dirigés, en divers ateliers, vers cette fabrication pleine d'avenir. Notre École Joffre, de Lyon, a eu sa part de succès. L'*Atelier du blessé*, que patronnent Mmes Viviani et Paul Poiret, triomphe. Il expose les travaux exécutés au Grand Palais, dans les hôpitaux Buffon et des Arts et Métiers : vannerie fine, étains repoussés, sacs de cuir, boîtes à parfums, petits objets de toute façon précieux, d'un art charmant et complètement français; chacun d'entre eux porte le nom du soldat qui l'a exécuté. D'adorables compositions, groupant de spirituelles silhouettes de bois, reproduisent, avec les corrections de la fantaisie la plus gracieuse, des scènes du Vieux-Biskra ou du pays Basque, un marché en Bretagne, un village d'Alsace. Art savant et ingénu tout ensemble, où les grands enfans que nous sommes prennent encore plus de plaisir que les petits; la couleur a de l'esprit autant que la ligne;

il n'est aucun de ces bibelots que ne dore un joli rayon de grâce française.

C'est un art plus savant encore, mais toujours bien français, qui fait naître les animaux en porcelaine de Sandoz, présentés par Théodore Haviland, ou les délicieuses poupées en étoffe de Bricon. *Le Nain Jaune, le Petit Chaperon Rouge, la Belle aux Cheveux d'Or, Barbe-Bleue, Cendrillon, le Petit Poucet,* revivent ici, animés par le plus pittoresque et le plus ingénieux des créateurs de fantaisie, petits chefs-d'œuvre presque trop spirituels pour des yeux d'enfans qui ne pourront y découvrir tout ce qu'ils recèlent de malice, d'observation, d'habileté dans l'association des petites loques précieuses. Ailleurs, des Ligues destinées à protéger nos industries rurales (Œuvres de Mme la duchesse d'Uzès, de Mme la comtesse de Las Cases, de Mlle Valentine Thomson, de Mme B. Larrivé) assemblent leurs travaux variés. La fabrication du jouet n'est pas leur seul but; désireuses d'assurer à nos paysans et paysannes un supplément de ressources, résolues aussi à protéger nos mœurs régionales, elles encouragent toutes les industries à la main, broderies, dentelles, lingerie, vannerie fine, tissus. Il faut que la femme de Bresse n'oublie pas l'art charmant du bonnet et que la Bretonne continue à confectionner ces costumes si délicieusement variés selon les villages et les bourgs. On s'en souvient, c'est le programme des *Koustaris.* Puisse cet heureux mouvement se propager et nous pourrons dire adieu aux importations de goût contestable qui ne servaient qu'à enrichir les paysans, — ou les exploiteurs, — de Thuringe et de Franconie!

PAYS DE PROTECTORAT ET COLONIES FRANÇAISES

L'Afrique du Nord a occupé, dans notre Foire d'Échantillons, la place la plus honorable. En dehors des spécimens qu'elles présentent dans chaque réunion commerciale, l'Algérie et la Tunisie ont produit d'intéressantes nouveautés; par exemple, pour l'Algérie, ce *Kieselghur* oranais ou terre d'infusoires, dont l'exportation (8 000 tonnes en 1913) progresse sans cesse, et qui sert soit au filtrage des liquides, soit au polissage, soit à la céramique, soit, en raison de son pouvoir absorbant, à la fabrication des explosifs. La Tunisie, outre ses richesses déjà cataloguées, nous a fait connaître cette *typha* ou paille des

marais que l'Italie recherche, dans son industrie chapelière, pour mélanger au feutre la soie légère de sa massette.

Le Maroc, surtout, s'est distingué. On sait que, depuis le début de la guerre, M. le général Lyautey, hardi et prudent tout ensemble, a choisi, pour la défense du protectorat, la politique habile qui consiste à en faire un chantier actif et fécond. Non seulement il n'a pas ramené nos troupes et nos colons sur la côte, comme on le lui a peut-être demandé, mais il a consolidé notre occupation, affermi et étendu le prestige de la France. L'Exposition franco-marocaine de Casablanca fut l'acte essentiel de cette politique, acte plein de sens, malgré ses apparences paradoxales. La France, qui n'est venue officiellement au Maroc qu'en 1907, et qui, depuis cette date, y avait travaillé en collaboration avec trois ou quatre autres peuples, dont l'Allemagne, s'affranchissait d'un seul coup. Les produits austro-allemands, comme nous l'a raconté M. Jean Wilms, rédacteur de *la Vigie Marocaine*, étaient, sans répit, contre-attaqués. Les marchands musulmans s'habituaient à fréquenter nos bureaux de renseignemens économiques. Les commerçans français envoyaient de si nombreux échantillons qu'il fallait les rassembler : d'où l'Exposition. M. Terrier, directeur de l'Office du gouvernement chérifien; M. Victor Berti, sous-directeur du contrôle de la Dette, multipliaient les efforts; des missionnaires, MM. Luret et Toulzat, parcouraient la France, à la recherche de concours. La manifestation de Casablanca a été l'une des plus évidentes démonstrations de la vigueur de notre génie national, lorsqu'il se sent menacé. Elle a fait apparaître du même coup l'importance économique d'une contrée qui importe déjà pour 231 millions de francs, qui a besoin d'un outillage considérable et qui exporte, en produits d'agriculture et d'élevage, pour 46 millions (orge, blé, maïs, amandes, graines de lin, bœufs, peaux, laines, œufs, etc.). L'Allemagne était le troisième fournisseur et le troisième client du Maroc, après la France et l'Angleterre.

A Lyon, l'acheteur marocain et le vendeur français se sont rencontrés. Une importante délégation de commerçans indigènes a parcouru les stands avec avidité : l'industriel français a pu étudier les produits allemands, échantillonnés sur des cartes où se lisait la marque de la Compagnie Mannesmann. Nous pensons avoir servi, de cette façon, la politique de M. le

général Lyautey, dont la bienveillance affectueuse nous a, du reste, constamment soutenus.

Pour cette première manifestation, nous ne pouvions pas demander aux colonies françaises la participation importante qu'elles nous ont promise et qu'elles nous donneront pour la deuxième Foire. Cependant, groupées en deux stands, par les soins de notre Office colonial, elles ont tenu à démontrer qu'elles entendaient jouer leur rôle dans la lutte commerciale engagée par la métropole.

Il est nécessaire que, désormais, nos colonies n'exportent plus leurs marchandises qu'au profit de la France, de ses alliés et de ses amis; pour arriver à ce résultat, n'est-il pas évident qu'un large entrepôt d'échantillons doit être ouvert aux marchands indigènes ou aux commerçans? Le marché d'échantillons met en présence le vendeur ou son intermédiaire et l'acheteur venu des pays les plus variés. Des contacts nouveaux s'établissent, des courans nouveaux se créent, des besoins nouveaux se révèlent. La vie opère librement. Dès cette année, dans les deux stands modestes où elle était enfermée, notre organisation coloniale a su entrevoir son avenir. Nos commerçans ont pu se rendre compte de l'ingéniosité allemande, qui fabrique indifféremment, pour les indigènes, des porte-monnaie ou des outils, des réveils à 4 fr. 50 ou des pommades mal odorantes, des Bouddhas en verre, des urnes funéraires ou des serrures à sonnettes. Ils n'auront pas de peine à faire mieux; j'espère qu'ils parviendront à vendre aux mêmes prix, et les marchands de nattes d'Annam ou de chapeaux malgaches retourneront, après avoir eux-mêmes pris des commandes, munis de marchandises françaises, ou, tout au moins, de produits originaires de pays alliés.

IV. — LES ESPÉRANCES

A l'avenir, nous travaillerons à multiplier les contacts entre les divers intérêts français. Nous insistons sur cette idée qu'une Foire d'Échantillons est non seulement un comptoir de produits, mais un laboratoire de recherches. On doit y échanger non seulement des marchandises, mais des services.

Avant tout, nous poursuivrons le produit allemand là où il tentera de revenir. Nous le remplacerons avec avantage. Notre

Côte d'Azur, par exemple, était spécialement contaminée par les Austro-Allemands, fournisseurs des grands hôtels dont ils étaient actionnaires. L'orfèvrerie était livrée par la maison Krupp de Bensdorf; venaient aussi d'Allemagne l'ameublement, le chauffage central, la lingerie, les articles de cuisine, etc. Aussi a-t-on institué à Nice, sous l'impulsion de M. Exibard, et avec le concours de toutes les Associations commerciales, un musée d'échantillons qui sera constitué sur le type des musées de Hambourg. De telles initiatives ne peuvent que renforcer la nôtre; nous les soutiendrons de notre mieux en remplaçant sur l'une des régions les plus riches de la terre française les indiscrètes importations de nos ennemis.

Nous avons déjà dit l'intérêt que nous attachions au développement des relations commerciales entre la France, ses colonies et les pays placés sous son protectorat.

La Tunisie, — qu'on nous permette encore cet exemple, — devra profiter beaucoup de nos futures réunions pour la vente de ses produits variés : céréales, laines, huiles, vins, peaux, alfas, plombs, sels, dentelles arabes, tapis, etc. Notre protectorat était très menacé dans ses intérêts par l'exploitation germanique. C'est ainsi que ses minerais de zinc, de plomb, étaient achetés par des firmes allemandes qui les travaillaient et les retournaient ensuite en France. De même, les Autrichiens s'étaient emparés de deux salines, l'une dans les environs de Zarzis, l'autre près de Nabeul; le président de la Chambre de commerce de Tunis a dû faire installer, lui aussi, un musée austro-allemand, exposé à l'Office Tunisien du Palais Royal (galerie d'Orléans). Il comprend 2175 échantillons et environ 215 albums, avec le prix des marchandises calculé franco Tunis, et les conditions de paiement. Il conviendra, après la guerre, d'étudier certaines difficultés qui limitent l'exportation tunisienne. Comment expliquer, par exemple, que le plomb tunisien paie, pour entrer en France, plus cher que le plomb espagnol? Par la Foire d'Échantillons, la Tunisie, qui expédie déjà ses huiles et céréales à Marseille, ses orges de brasserie à Rouen, à Dunkerque, en Angleterre, saura, d'une part, faire connaître ses besoins, et, d'autre part, étendre ses marchés.

Ces réunions annuelles nous serviront à faire l'inventaire de nos ressources nationales. Quel parti magnifique la librairie

française n'en pourrait-elle pas tirer? Qui de nous, en voyageant, ne s'est pas indigné de voir par quelles productions immondes notre réputation se trouvait compromise à l'étranger? Des livres de cette sorte, nous ne les admettrons jamais. Il n'y a pas une littérature française pour l'intérieur et une littérature pour l'exportation. Il n'y a qu'une littérature française, faite du génie de notre passé et de notre présent. Avec quelle joie nous la verrions s'offrir à ces étrangers avides de lecture qui demandent à nous connaître et, pour nous connaître, à nous étudier! Et, puisque le tourisme, lui aussi, s'est modernisé, puisque les initiatives les plus intelligentes en ont fait une véritable industrie, au sens noble du mot, quel champ d'action ne trouverait-il pas sur un marché où se croisent tant d'acheteurs riches, prompts à discerner ce qui offre un intérêt véritable. Il nous suffit de livrer cette idée à notre Touring-Club pour qu'il l'applique avec ses méthodes; nous serions audacieux de vouloir lui donner des conseils; nous nous contentons d'une suggestion.

Au dehors de la France, en dehors de nos possessions, le champ qui s'offre à nous n'a plus de limites et nous ne pouvons songer qu'à donner quelques indications.

Demain, la Belgique se relèvera de ses ruines. Deux ministres belges sont venus étudier nos efforts; ils les ont appréciés avec une bienveillance que leur pays, nous en sommes sûrs, ratifiera quand la Belgique et la France, à tout jamais isolées de l'Allemagne, devront s'unir plus étroitement que jamais pour la réparation du passé et la préparation de l'avenir.

L'Allemagne aura dressé contre elle, en ennemies irréconciliables, toutes les nations riches. Après l'étroite entente militaire d'aujourd'hui, l'Angleterre établira, sans doute aucun, avec la France une entente commerciale où chacune des deux nations devra trouver son profit. On y travaille, on s'y prépare. Le Comité franco-britannique, présidé par M. E. Boutroux, n'a pas d'autre but. « Il faut, déclare l'un des secrétaires de cette organisation, M. Alfassa, que s'établissent de nouveaux courans où les deux pays alliés puissent trouver l'équivalent des productions qu'ils prenaient en Allemagne, car, seuls, les liens d'intérêt entre les peuples présentent quelque caractère de permanence. » On ne saurait mieux dire. Pour se rendre compte de l'importance de l'œuvre à réaliser, il suffit de parcourir la

très instructive brochure publiée récemment par notre Office national du commerce extérieur *(le Commerce français et l'Angleterre)*, œuvre de M. Corbes, consul, chargé du vice-consulat de France à Douvres et à Folkestone. Nous lui empruntons quelques documens. Avant la guerre, l'Angleterre était un des principaux marchés pour l'écoulement des produits allemands et austro-hongrois. En 1913, les exportations anglaises en Allemagne et en Autriche-Hongrie représentent 1 milliard 125 millions de francs; les importations allemandes se chiffrent à liv. sterl. 80 412 000, les importations françaises à liv. sterl. 46 533 000. Certes, le progrès de nos ventes s'accentuait, mais de façon insuffisante. L'Angleterre demeurait le plus gros client de l'Allemagne; l'Allemagne vendait à bon marché des articles en série; ses voyageurs acceptaient toutes les commandes; le crédit se conformait aux convenances de l'acheteur. Les prix s'établissaient au port le plus proche ou même au magasin du client. S'il est vrai, comme l'affirme M. Jean Périer, que la production française soit complémentaire de la production britannique, quelle perspective pour nous! La Grande-Bretagne elle-même produira davantage et nous nous en réjouissons; elle ne voudra plus acheter à l'ennemi les jouets de l'enfant, la traditionnelle arche de Noé, la poupée, le soldat de plomb, l'aéroplane, le sous-marin. On ne voudra plus imprimer le livre anglais sur une machine allemande. Nous-mêmes, nous serons heureux de demander à nos amis anglais leurs nombreuses spécialités. Un accord précis devra intervenir entre eux et nous; bien des habitudes seront à modifier. Nous irons à la Foire de Londres; nos alliés viendront à la Foire de Lyon et, par leurs rapports directs, par leurs échanges de vues, les commerçans des deux pays féconderont l'œuvre accomplie en commun par les deux armées.

Ainsi de la Russie. — Dès cette année, la Chambre de commerce russo-française de Petrograd a commencé son action en notre faveur. « Le bon grain semé, nous écrivait-elle, devra donner une abondante récolte pour la Foire de 1917. » Ce n'est pas, certes, le terrain qui manque. L'essor économique de la Russie, au cours des vingt dernières années, apparaît prodigieux (1). Le chiffre des exportations passe de 1 milliard de

(1) Voyez le *Rapport de M. Louis Pradel à la Chambre de commerce de Lyon*, séance du 20 janvier 1916.

roubles en 1903 à 1 milliard 520 millions en 1913; les importations s'élèvent, dans le même temps, de 681 millions à 1 milliard 374 millions de roubles. L'agriculture se développe rapidement depuis l'oukase de 1906 qui a permis au paysan de posséder sa terre. La misère diminue chaque jour; les mesures prises contre l'alcoolisme la réduiront encore. Le marché russe tend à absorber de plus en plus les valeurs émises par l'État. Nul pays n'a de pareilles garanties d'avenir.

Or, sur les 1 374 millions de roubles que représente l'importation de 1913, *l'Allemagne livre 652 millions, la France 57*. L'Allemagne fournit 50 pour 100 des besoins de la Russie, la France 4 pour 100. Pour le commerce des plantes et fleurs, par exemple, nous exportions une valeur de 408 000 roubles, l'Allemagne fournissait pour 13 154 000 de roubles. Veut-on laisser subsister une telle situation? L'Angleterre ne doit-elle pas se joindre à nous pour transformer de tels résultats? Que deviendrait une amitié politique contrebattue par une telle action commerciale? Même pour le tissu de soie et de mi-soie, l'Allemagne nous devance en Russie. La douane russe est, cependant, la même pour elle que pour nous! Ici encore, tout est à reprendre, tout doit être organisé. Qu'attendent les grandes Commissions instituées pour diriger notre effort vers ce marché ami? En vérité, les commerçans, russes et français, se connaissent trop peu. Il faut les mettre en contact, rapprocher, au moins, leurs représentans, leurs commissionnaires. N'est-ce pas encore le rôle d'une Foire d'échantillons? Elle ne fera pas tout le nécessaire; mais elle apportera sa collaboration, efficace et directe, à une œuvre qui ne peut plus être retardée.

On citerait encore bien des exemples. Les États-Unis ne pourraient-ils venir nous présenter leur matériel de transports, leurs machines spéciales, si variées, si souvent copiées par les Allemands, introduites en France à la faveur du traité de Francfort? Dans un autre ordre de faits, ne devraient-ils pas nous soumettre ces objets ingénieux de fantaisie nés de l'imagination américaine, ces *yankee-notions* que l'Allemagne copiait aussi et nous offrait comme des produits de son invention?

Nous voulons atteindre jusqu'à la Chine. — M. le docteur Legendre, médecin principal de l'armée coloniale qui doit, cette année même, partir une fois de plus pour l'Extrême-Orient à la

tête d'une nouvelle mission scientifique, nous affirme, avec l'autorité que lui confèrent ses longs séjours en Chine et ses travaux sur ce pays, qu'il sera possible, dès l'année 1917, de conduire à notre Foire d'Échantillons des groupes importans de gros commerçans chinois; ces négocians nous viendraient surtout de la région des grands ports et seraient disposés à acheter dans notre pays les marchandises que vont leur vendre les Allemands. Par ce procédé, nous pourrions nouer des relations durables avec des négocians aptes à s'attacher, riches, excellens payeurs; nous verrions diminuer peu à peu l'écart si fâcheux qui sépare notre chiffre d'importations chinoises en France (environ 140 millions de francs) et notre exportation française en Chine (environ 12 millions de francs).

Ce développement de notre commerce avec la Chine serait intéressant, surtout au moment où nous essayons de dériver en partie le commerce de la riche province du Se-tchouen, plus vaste que la France, avec ses 700 000 kilomètres carrés. Le transit s'effectue encore par le Fleuve Bleu; mais nous prolongeons notre chemin de fer de pénétration entre le terminus actuel, Yun-nan, et le grand marché de Soui-fou. Il n'y a que 1 600 kilomètres environ de Soui-fou à Haï-phong; il y en a près de 3000 de Soui-fou à Chang-haï, et la voie fluviale est très mauvaise sur une partie du parcours. Nos amis Anglais veulent, de leur côté, relier Calcutta à Chang-haï par un transversal qui se heurte aux difficultés du massif du Yun-nan. Ces efforts, comme les nôtres, doivent avoir pour conséquence le développement du marché d'exportation anglo et franco-chinois.

Nos ambitions vont plus loin encore. Notre première adhésion, pour la Foire de 1917, nous arrive des Antilles anglaises. On nous demande un stand, « où seront exposés, non seulement les produits des îles de la Trinité et Tobago, mais aussi ceux du Demerara, après entente avec le comité de Georgetown. »

Travaillons donc; le champ est immense qui s'offre à notre labeur. Un monde nouveau va naître; un nouvel ordre économique s'établit. Tous les vieux cadres sont brisés; il faut tout reconstruire. Un ardent besoin de renaissance secoue notre pays. Dans l'ordre des idées, nous voyons se fonder une association comme l'*Union française*, qui veut assembler les Français « dans une action commune pour une meilleure utilisa-

tion des forces matérielles, intellectuelles et morales du pays. » Une autre *Union* se constitue pour créer et défendre une marque destinée à certifier les produits de l'industrie française (*Union nationale inter-syndicale des marques collectives*). Vers la fin de 1915, a été créée, à Paris, l'*Association nationale d'expansion économique*, que dirige M. Cruchon-Dupeyrat, ministre plénipotentiaire, et que patronne M. David Mennet, président de la Chambre de commerce de Paris. — A merveille, si tous ces beaux programmes engendrent des actes. Des faits; de grâce, des faits! Les bonnes volontés ne nous suffisent plus; pour mener à bien le grand œuvre qui s'impose, nous voulons des volontés.

Après cette guerre atroce, c'est tout un plan nouveau d'action qui va s'imposer à nous. Il faudra, — nulle réforme n'est plus urgente, — que la volonté chargée de l'exécution se mette au service de l'intelligence qui découvre et conçoit. Pour que le patron puisse faire face à ses devoirs, qui seront lourds, pour que l'ouvrier puisse gagner les forts salaires dont il aura besoin, il faudra enrichir la France. Ce sera le devoir des hommes d'État. On devra résolument écarter les méthodes, — et les personnes, — qui feront obstacle à ce programme. Un nouvel outillage économique nous sera indispensable, ainsi, sans doute, qu'un nouvel outillage administratif. Nous croyons avoir le droit d'affirmer, après une première expérience, que le maintien et le développement d'une Foire française d'échantillons fait partie de ce plan. Évitons les jalousies funestes de ville à ville, les initiatives imprudentes, les complications dangereuses. Assez d'objets, assez de buts s'offrent à nos activités. Les esprits attentifs voudront bien réfléchir aux dommages que la France a subis, subit et subira encore pour avoir voulu entretenir un trop grand nombre de ports, tandis que l'Allemagne concentrait ses moyens au profit de Hambourg. Évitons de tomber dans le même danger pour les Foires d'échantillons! Qu'on nous laisse conduire cette bataille! Nous répondons de la victoire.

ÉDOUARD HERRIOT.

VISITES AU FRONT

II (1)

DANS LE NORD ET EN ALSACE

I. — AU NORD

Sur le chemin de Doullens à Montreuil-sur-Mer, par une radieuse après-midi d'été, entre deux haies grises de poussière. Une route encombrée d'un flot de troupes de toutes armes, arrivant de l'Ouest comme un torrent. De temps en temps, un arrêt. Notre automobile, en se faufilant, avançait de quelques mètres, pour être bientôt obligé de se ranger, presque dans le fossé, afin de laisser passer un nouveau flot. La poussière était suffocante. Mais quel tableau nous avions sous les yeux!

Debout dans la voiture, nous regardions derrière nous pour voir arriver cette avalanche guerrière. Cavaliers, artilleurs, fantassins, lanciers, sapeurs, ambulanciers, tout marchait dans un ordre aussi parfait que sur un terrain de manœuvres. A travers la poussière, le soleil faisait briller les lances, les flancs lustrés des chevaux, dorait des files interminables de figures radieuses d'énergie, ravivant l'éclat des galons sur les uniformes fanés, donnant des reflets argentés au gris terne des mitrailleuses et des camions. Ces hommes semblaient figurer dans une allégorie splendide : on aurait cru voir, sous l'arc triomphal du soleil couchant, l'apothéose de l'armée française, allant tout droit à la gloire.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

Enfin, laissant le dernier détachement derrière nous, nous fûmes seuls en pleine campagne. Les champs de l'Artois n'ont pas souffert de la guerre ; les fermes aux toits de chaume reposent dans leurs jardins fleuris de roses trémières ; et, près des mares, les haies plient sous le poids embaumé des fleurs de sureau. De tous côtés, à perte de vue, bordés de bois, des champs de blé ondulent comme des vagues : la lumière, dans ses rayons, semble apporter un souffle léger d'air marin. La route montait et descendait sans cesse ; et notre auto était comme un vaisseau sur une mer houleuse. L'horizon baignait dans un océan de lumière : tant de beauté enveloppait la nature entière que cette armée en marche devenait une vision de légende et d'épopée.

Le soleil s'était couché, et le crépuscule s'étendait sur la mer quand nous descendîmes de la ville de Montreuil dans la vallée qu'elle domine. Les tours d'une ancienne abbaye s'élevaient au-dessus de vergers en terrasses. Des grilles s'ouvrirent au bout d'une avenue, et nous entrâmes dans une cour plantée de buis et de roses. Dans ce coin du Moyen Age, tout était silence et recueillement : des groupes de religieuses toutes blanches ou toutes noires sortaient des profondeurs des cloîtres ou glissaient silencieusement sous l'ombre des voûtes. Elles nous regardaient timidement. On se serait cru revenu à un temps lointain où les autos étaient inconnus, et notre voiture aurait pu paraître un monstre fantastique rejeté par la mer, avec les débris de quelque navire échoué sur les côtes barbaresques... L'abbaye de Neuville doit recevoir souvent, cependant, de pareilles visites, puisqu'elle abrite maintenant un grand hôpital belge.

Le soleil se couche. Après un court crépuscule d'été, la lune paraît. Sous les fenêtres du couvent, on entend une fontaine chanter dans un jardin clos avec un vieux pavillon de pierre à chaque angle. Au-dessous, des vergers en terrasses jusqu'à une grande plaine qu'on pourrait confondre avec la mer dans le mystère du clair de lune.

Cassel, 20 juin.

Notre route, aujourd'hui, se dirige vers le Nord-Est, à travers un paysage si anglais que les uniformes à couleur khaki que nous rencontrons nous paraissent tout à fait à leur place. Les villages eux-mêmes ont un air britannique : mêmes mai-

sons en briques rouges, violacées, propres, modestes et pourtant cossues ; mêmes jardins fleuris ; même paysage de champs bordés de haies et de ruisseaux coulant sous des saules ; mêmes habitans aux figures rouges, honnêtes et épanouies. Les enseignes des magasins sont écrites dans une langue qui semble tenir de l'anglais et de l'allemand.

Cependant l'architecture des villes est bien française : dans ce style robuste et sobre des constructions du Nord, on retrouve toujours la grande tradition du pays de France.

La guerre nous semblait encore si lointaine que nous pouvions nous livrer à ces réflexions, tout en roulant à travers le pays. Nous arrivâmes cependant bientôt à un camp d'aviation. Les hangars s'étendaient sur un vaste plateau, animé d'une foule de soldats en khaki. Tout y dénotait une grande activité militaire. Un peu plus loin, nous arrivâmes à Saint-Omer.

On eût dit une ville anglaise, construite autour d'un groupe d'églises françaises, ville grise, propre, froide et vide comme Londres le dimanche. Au coin des rues, des sentinelles anglaises se tenaient immobiles, toutes prêtes à diriger la circulation des passans. On voyait les banderoles de la Croix-Rouge et de « St-John's Ambulance » pendues à des maisons dont les façades rappelaient presque celles des Clubs de Pall Mall.

En sortant dans les faubourgs, l'aspect de la foule sur les ponts des canaux et le long des routes était plus anglais encore. Chaque nation a sa manière de flâner, et rien ne ressemble moins à la flânerie française que la flânerie anglaise. Même si ces jeunes gens n'eussent pas eu des uniformes khaki et si leurs compagnes n'eussent pas eu ces bonnes figures rougeaudes de campagnardes, on eût reconnu qu'ils étaient des gens du Nord jouissant sans hâte des douceurs d'un jour de congé.

En tournant à l'Ouest de Saint-Omer, toujours à travers des pâturages traversés de cours d'eau, nous nous trouvâmes en face de deux collines émergeant de la plaine : sur le sommet de l'une d'elles, s'élevaient les murs et les tours d'une petite ville compacte du Moyen Age.

En suivant les détours du chemin qui nous y conduisait, un souvenir d'Italie se mêlait à l'impression constante que nous avions eue de nous sentir tout près de la Manche. La ville dont nous approchions aurait pu, dans un rêve étrange, évoquer à la fois Winchelsea et San Gimignano ; mais, dès que nous

eûmes franchi les portes de Cassel, nous fûmes si pénétrés de sa personnalité que l'idée ne nous vint plus de la comparer à aucune autre ville. Ce fut sans surprise que nous lûmes dans notre Guide que Cassel était la ville d'Europe d'où l'on jouissait de la vue la plus étendue. Qu'y a-t-il de mieux qu'un horizon sans limite pour faire valoir la beauté d'une cité resserrée dans une étroite ceinture de vieilles murailles ?

Notre hôtel était sur l'exquise petite place du Marché, avec un Hôtel de Ville Renaissance d'un côté, et, de l'autre, un palais espagnol en miniature, dont la façade de briques rosées est ornée de sculptures grises. La place était encombrée d'automobiles militaires anglais et de beaux chevaux qui se cabraient d'impatience. Le restaurant était bondé d'officiers en khaki, savourant leur thé sans se soucier du paysage. Quelle tristesse de constater encore une fois que la guerre et tout ce qui s'y rattache exalte le sens de la vie, et que les visions guerrières exaltent et fascinent à la fois! « C'était gai et terrible » est un mot qui revient à tout instant dans *la Guerre et la Paix :* je m'en souvenais en voyant cette petite ville endormie de Cassel, transfigurée par le cliquetis des armes et les rires d'une jeunesse virile.

Du parc situé sur le sommet de la ville, nous jouissions d'une autre vue : la plaine s'étendait à l'infini, se perdant dans les brouillards de la mer ; au loin, à travers la brume, on apercevait des villes et des clochers plongés dans la torpeur de l'été. Pour un moment, tandis que nous les regardions, la vision de la guerre se dissipa comme un décor que l'on change. Mais tout s'assombrit de nouveau, rien qu'en entendant certains noms prononcés par des soldats appuyés sur le parapet à côté de nous. « Là-bas, c'est Dunkerque, » — dit l'un d'eux en nous désignant un point avec sa pipe, — « et ici, Poperinghe, juste au-dessous de nous; Furnes est là derrière, et Ypres, et Dixmude, et Nieuport. » Il nous sembla voir planer sur le paysage ensoleillé l'ange du Mal, qui porte la mort dans l'ombre de ses ailes.

Plus tard nous remontâmes sur le rocher de Cassel. C'était un soir de pleine lune; et comme les civils n'ont pas le droit de sortir seuls la nuit, un officier d'état-major vint avec nous pour nous montrer la vue du haut du toit du ci-devant casino, tout au sommet du rocher. Sensation vraiment étrange, après

avoir poussé une porte vitrée, de se trouver dans une vaste salle peinte et d'apercevoir, dans le mystère du clair de lune, des soldats endormis sur les parquets cirés, tout leur attirail empilé sur des tables de jeux.

Nous traversâmes un grand vestibule, où d'autres soldats dormaient dans la demi-obscurité, et par un long escalier nous arrivâmes jusqu'au toit : une sentinelle nous interpella, puis nous laissa passer. La masse sombre de la ville était à nos pieds. Au Nord-Ouest, une colline escarpée, le Mont des Cats, se dessinait sur le ciel. Rien d'autre ne coupait la ligne de l'horizon, baignant dans la brume et le clair de lune. La silhouette des villes ruinées s'était évanouie et la paix semblait avoir reconquis le monde. Mais pendant que nous étions là, une lueur rouge s'élança du brouillard au Nord-Ouest, bientôt suivie de plusieurs autres surgissant de différens points éloignés. « Ce sont des bombes lumineuses jetées au-dessus des lignes, » nous expliqua notre guide,— et, à ce moment même, plus loin, une lumière blanche s'épanouit comme une fleur tropicale pour disparaître ensuite dans la nuit. « Une fusée, » nous dit-on : — et une autre grande lueur fleurit plus bas. A nos pieds, Cassel dormait de son sommeil provincial : le clair de lune éclairait ses toits et les arbres de ses jardins, tandis qu'au loin ces fleurs infernales continuaient à s'ouvrir et à se fermer dans le royaume de la mort.

Ypres, 21 juin.

Sur la route de Cassel à Poperinghe. Dans la poussière et la chaleur, dans la confusion de la foule et l'agitation de l'arrière-garde en temps de guerre. La route traverse la plaine, toujours bordée des mêmes haies toutes blanches de poussière et labourée par le passage incessant des innombrables camions automobiles, des voitures chargées de munitions et des ambulances de la Croix-Rouge. Dans l'intervalle, voici des détachemens d'artillerie anglaise, avec grand tapage de caissons. Puis défilent, montés sur des chevaux luisans, de jeunes héros de Phidias : leur jeunesse est si fraîche et si radieuse qu'on se demande comment ils ont pu regarder en face les horreurs de la guerre et jouir encore de la vie. Malgré la poussière, chevaux et cavaliers ont l'air de sortir du bain. Tout le long de la route on voit des camps improvisés, des tentes faites avec des bâches.

Des chemises sèchent sur les haies, de l'eau bout sur de grands feux; des hommes se rasent, cirent leurs chaussures, astiquent leurs fusils, graissent leurs selles, polissent leurs étriers et leurs mors. De tous les côtés, c'est une lutte organisée contre la poussière et le désordre. Un jeune soldat appuyé contre la palissade d'un jardin cause avec une jeune fille au milieu des roses trémières, un vétéran s'amuse à enseigner à un groupe d'enfans les besognes de la vie des camps. Partout on est frappé de voir s'établir les mêmes relations amicales et spontanées entre les soldats et les propriétaires des champs et des jardins.

De la grande route encombrée nous passons au désert de Poperinghe, et nous continuons notre chemin vers Ypres. Les lignes allemandes sont, là-bas, invisibles, à notre gauche, au delà des plaines et des moulins à vent, et l'officier qui nous accompagne se penche pour avertir le chauffeur : « Ne cornez pas d'ici à Ypres. » Pourtant il y avait un grand mouvement sur la route, bien qu'on y vît moins de troupes que près de Poperinghe. Mais quand nous dépassâmes le dernier village en approchant de la ligne basse de maisons que nous voyions devant nous, l'impression de silence et d'abandon s'accentua. Cette ligne de maisons basses, c'était Ypres; tous les monumens qui lui donnaient une personnalité et une physionomie avaient disparu.

L'auto glissa à travers les rues et un faubourg de maisons basses, et s'arrêta à l'abri de quelques bâtimens un peu plus élevés. Une autre voiture militaire attendait là; déjà le chauffeur s'amusait à chercher des reliques dans les ruines des maisons éventrées. Nous allâmes à pied jusqu'au centre du Marché aux draps. Nous avions vu d'autres villes évacuées : Verdun, Badonviller, Raon-l'Étape. Mais jamais nous n'avions eu une pareille impression de vide. Pas un être humain dans les rues. D'interminables lignes de maisons semblaient nous regarder par les trous de leurs fenêtres défoncées. Le bruit de nos pas résonnait dans l'infini du silence comme le piétinement d'une foule; nos paroles prononcées presque à voix basse semblaient porter au loin. Dans l'une des rues nous rencontrâmes trois soldats anglais qui venaient de sortir un piano d'une maison et le chargeaient sur une charrette. Ils s'arrêtèrent pour nous regarder, et nous les regardâmes aussi. Il nous semblait n'avoir plus vu un être vivant depuis un siècle! L'un des soldats

grimpa dans la charrette et sur ce clavier à demi défoncé tapota je ne sais quel refrain banal; et ce bruit vulgaire nous fit rire : c'était comme un soulagement. Nous repartîmes et rentrâmes dans la solitude absolue. Nous avions vu bien des villes démolies; mais aucunes ruines ne ressemblaient à celles-ci. Les villes de Lorraine ont été minées, brûlées, détruites; les plus dévastées ressemblent à des carrières; les moins maltraitées rappellent Pompéi. Rien ne donne une idée d'Ypres telle que l'a faite le bombardement : : les murs extérieurs des maisons tiennent encore debout, si bien que de loin on dirait une ville vivante; quand on approche, on découvre un cadavre de ville. Plus un carreau aux fenêtres, plus un toit sur les bâtimens. Dans certaines maisons, les façades ont été enlevées, laissant apparaître les étages, comme pour la mise en scène d'une pièce de théâtre. Dans ces intérieurs mis à nu, les pauvres pénates semblent cligner des yeux, comme des hiboux surpris dans le creux d'un arbre. Tous les souvenirs d'une humble vie de famille sont restés accrochés aux murs : des photographies démodées de messieurs à favoris se fanent sur des papiers à fleurs; des statuettes de piété languissent sous des globes de verre, des dentelles fausses pendent sur des canapés de peluche; des brevets jaunissent sur les murs des études et des bureaux.

Tout cela est si paisible, silencieux et intime qu'on ne serait pas surpris de voir tous ceux qui ont habité ces intérieurs y revenir pour reprendre leur vie de chaque jour. Mais voici que les canons recommencent à tonner tout le long des lignes anglaises; tous ces objets familiers s'agitent et tressautent sur les murs dévastés.

Nous arrivions sur la place de la Cathédrale, lorsque la canonnade se fit entendre. Ce qui distingue cette ville entre toutes, c'est que détruite elle reste debout. Les murs de la Cathédrale, la masse imposante du Marché aux draps, se dressent toujours au-dessus de la grande place avec une majesté dédaigneuse qui donne le ton à notre compassion. La noblesse de ces façades, si fières dans la mort, me rappelle une phrase employée par le ministre des Affaires étrangères de Belgique peu après la chute de Liége : *La Belgique ne regrette rien;* phrase qui devrait servir de devise à la cité d'Ypres, le jour où elle se relèvera.

Nous allions partir quand nous entendîmes au-dessus de

nos têtes un bruit d'hélice, suivi d'une volée de coups de mitrailleuse. Bien haut dans le bleu, juste au-dessus de la ville morte, un aviatik planait : et tout autour, des centaines de shrapnells éclataient en touffes blanches dans le ciel d'été, comme les flocons de neige miraculeux de la légende italienne. Ils s'élevaient de plus en plus, à la poursuite du taube qui montait plus vite encore, jusqu'à ce que chasseurs et gibier se perdissent dans la brume et que la mitrailleuse se tût. Nous laissâmes Ypres enveloppée du même silence de mort où nous l'avions trouvée.

Nous revînmes à Poperinghe, où mes réfugiées des Flandres m'avaient demandé de chercher pour elles certains coussins spéciaux pour la fabrication des dentelles. Ce modèle est introuvable en France : on m'avait assuré que j'en pourrais découvrir dans un couvent de la ville. Mais lequel?

Poperinghe, quoique peu atteinte par la guerre, est à peu près vide. C'est la désolation, mais sans désordre. On dirait une ville sur laquelle un mauvais génie aurait jeté un sort. Nous errâmes de quartier en quartier, à la recherche du couvent. Enfin, un passant nous montra une porte à laquelle nous nous mîmes en devoir de frapper. Une figure monastique apparut derrière le judas levé. Non, il n'y avait là aucun coussin de dentellières, et la religieuse n'avait jamais entendu prononcer le nom de l'ordre dont nous parlions. Mais il y avait encore les Pénitentes, les Bénédictines. Essayons...

Nous repartîmes. Une ou deux fois, nous vîmes s'encadrer dans les fenêtres des figures qui exprimaient le plus vif étonnement, car les rues étaient désertes. Enfin, nous arrivâmes à un couvent où il ne restait pas une seule religieuse, mais où le gardien nous laissa pénétrer. Ce fut un dédale de corridors bleu pâle ; un escalier glacial ; des chambres qui embaumaient la lavande ; une chapelle avec des saints dans des niches entre des bouquets de fleurs de papier, et, pour finir, une classe aux bancs alignés en face d'une statue de la Vierge en manteau bleu. Là, gisaient à terre des rangées et des rangées de coussins. Sur chacun d'eux un bout de dentelle était commencé; ils avaient été abandonnés par les élèves et les religieuses dans la précipitation de la fuite. Pourtant aucune trace de désordre : les coussins étaient symétriquement alignés et un mouchoir était jeté sur chacun d'eux. Cet arrêt métho-

dique de la vie paraissait plus triste que si tout eût été laissé dans le désarroi. C'était comme le symbole de l'activité paralysée de ce peuple tout entier. Hier, il y avait, dans cette maison, un petit monde de femmes et d'enfans occupé à une tâche utile, qui, aujourd'hui, erre sans foyer et sans pain. Et il en est ainsi dans des dizaines, dans des centaines de villes ouvertes, dans des milliers de maisons! Les aiguilles du temps ont été arrêtées. Le cœur de la vie ne bat plus. Toute espérance, tout bonheur, toute industrie ont été étouffés, non pas pour réaliser quelque grand objet militaire, ou pour abréger les horreurs de la guerre, mais simplement parce que, partout où s'étend l'ombre de l'Allemagne, il faut que tout pourrisse dans sa racine...

Cet après-midi-là, ce fut partout le même spectacle. La même ombre fatale planait sur Furnes, Bergues et les petits villages voisins. L'Allemagne avait condamné ces pays à mort, et sa malédiction avait pénétré partout, achevant l'œuvre de ses bombes. Il faudrait emprunter le langage des lamentations de la Bible pour donner une idée de ce pays dont la vie s'est retirée.

A la fin du jour, nous arrivâmes à Dunkerque qui s'étendait paisible entre son port et ses canaux. La ville s'était complètement vidée après le bombardement du mois de mai. Place Jean Bart tous les magasins étaient fermés et les cafés déserts : l'hôtel restait ouvert; l'idée nous vint que Dunkerque serait un centre commode pour les excursions que nous projetions : nous décidâmes donc d'y revenir le soir suivant. Puis, nous repartîmes pour Cassel.

Dans les dunes, 22 juin.

Au réveil, ma première pensée fut : « Comme le temps passe! Ce doit être le 14 juillet! » Je me soulevai dans mon lit en entendant le canon, et peu à peu je me rendis compte que j'étais à l'auberge de l'Homme-Sauvage à Cassel, et que nous étions le 22 juin.

Mais, alors quoi? — Sans doute un taube que bombardent tous les canons de la place... Tout en faisant ces réflexions, je m'étais à peu près habillée, j'avais dégringolé l'escalier, tiré les lourds verrous de la porte et je m'étais élancée sur la place. Il était quatre heures du matin environ : le moment le plus

exquis d'une aurore d'été. Malgré le bruit, Cassel semblait encore endormie. Quelques soldats, en faction sur la place, me montrèrent dans la pureté du ciel un petit nuage blanc derrière lequel, me dirent-ils, un taube venait de disparaître. Évidemment Cassel était blasée sur les taubes : je sentis que mon émoi exagéré n'était pas de saison : encore un instant, je regardai le petit nuage blanc, puis je me glissai dans l'hôtel, et je regagnai ma chambre. Dans l'escalier, je m'arrêtai pour regarder, par une fenêtre, les lignes des toits de la ville, les jardins et la plaine. Tout à coup, une autre détonation retentit et un panache de fumée blanche s'éleva, des arbres fruitiers, juste sous la fenêtre. C'était un dernier coup tiré sur le taube en fuite par un canon caché dans l'un de ces tranquilles jardins provinciaux, entre les maisons voisines ; sa présence si proche, si bien dissimulée, m'impressionna plus vivement que tout le fracas des canons de la forteresse.

Tout retomba dans le calme; mais, à peine une heure s'était-elle écoulée, le silence fut déchiré par un vacarme effroyable qui me sembla le son de la trompette du Jugement dernier. L'auberge trembla sur sa base et toutes les vitres de mes fenêtres furent ébranlées. Cette fois, ce ne pouvait être que la voix puissante du gros canon de Dixmude ! A cinq reprises, pendant que je m'habillais, ce tonnerre secoua mes fenêtres et l'air vibra d'un bruit que je ne puis comparer, — si tant est qu'aucune comparaison puisse en donner l'idée, — qu'à celui de tous les rideaux de fer de tous les magasins du monde se fermant tous à la fois. Chose étonnante ! L'Homme-Sauvage et ses habitans n'en paraissaient pas autrement affectés.

Nous partîmes de bonne heure pour un état-major installé dans le voisinage : ce n'est qu'en sortant des portes de Cassel que nous pûmes juger des effets du bombardement : une usine à gaz pulvérisée, un champ transformé en un cratère du Vésuve. Il était pourtant assez consolant de constater la grotesque disproportion entre le bruit des bombes et le dommage causé par elles.

Nous eûmes, au quartier général, des détails sur les incidens du matin. Il paraît que Dunkerque avait été d'abord visitée par le taube qui vint ensuite repérer Cassel : et le grand canon de Dixmude avait tourné toute sa rage contre le port français Le bombardement de Dunkerque continuait, et on

nous pria, — une prière qui était un ordre, — de renoncer à y retourner le soir.

Après déjeuner, nous continuâmes vers le Nord, du côté des dunes. Tous les villages que nous traversions étaient évacués : les uns complètement vides et morts; les autres, occupés par les troupes. Bientôt nous vîmes un groupe d'automobiles militaires rangés le long de la route et nous aperçûmes un champ où manœuvraient des troupes. « L'amiral Ronarc'h, » nous dit l'officier d'état-major; et nous comprîmes que nous avions eu la bonne fortune de nous trouver là au moment où le héros de Dixmude passait en revue les fusiliers marins et les territoriaux dont la magnifique défense avait ajouté, au mois d'octobre, de nouveaux lauriers à toutes les gloires de cette ville tant de fois assiégée.

Nous arrêtâmes la voiture et montâmes sur un talus qui dominait le champ. Il faisait grand vent et on entendait distinctement le son du canon venant du front. Le soleil, à travers les nuages de sable que le vent soulevait, éclairait des plaines pâles, de grandes étendues sablonneuses et des moulins à vent gris. On ne voyait rien dans ce désert que cette poignée d'hommes défilant devant les officiers, au bord du champ. L'amiral Ronarc'h en grand uniforme, ganté de blanc, se tenait un peu en avant, un jeune officier de marine à ses côtés. Il venait de distribuer des médailles à ses fusiliers et à ses territoriaux. Ceux-ci défilaient devant lui, drapeaux déployés, musique en tête. Chacun de ces hommes était un héros, et il n'y en avait pas un qui n'eût vu des horreurs à faire frissonner les plus braves. Ils avaient perdu Dixmude, — pour un moment, — mais avaient gagné une gloire immortelle, et l'âme de leur résistance épique avait été cet officier d'aspect tranquille que nous voyions là, droit et grave, en grand uniforme et en gants blancs.

Il faut avoir été dans le Nord pour comprendre les liens étroits qui unissent, dans ce pays où le combat est continuel et acharné, les soldats et les officiers qui les commandent. Le sentiment du chef pour ses hommes est presque de la vénération : celui des soldats, une affection reconnaissante pour ces officiers qui ont partagé tous leurs dangers. Ce sentiment réciproque se traduit par mille signes insaisissables : mais rien ne l'exprime mieux que la manière dont les officiers prononcent ces deux

mots qui reviennent sans cesse sur leurs lèvres : « Mes hommes. »

Après la revue, nous allâmes au quartier de l'amiral Ronarc'h dans les dunes; et de là, après une courte visite, au quartier général d'une autre brigade. Nous étions dans un pays de dunes, où poussaient de grêles tamaris et des bouquets de peupliers courbés par le vent comme des blés. On voyait les toits de quelques villas. Nous nous arrêtâmes devant l'une d'elles et on nous mena dans un salon plein de cartes et de photographies d'aéroplanes. Un des officiers de la brigade téléphona pour demander si la voie était libre pour Nieuport. On répondit que nous pouvions passer. Notre route traversait le « Bois triangulaire, » qui est exposé à un bombardement constant. La plupart des pauvres arbres, grêles comme des fuseaux, gisaient misérablement renversés, et des crevasses noircies et déchiquetées témoignaient de la fréquence des obus. Quand les bombes s'attaquent à de grandes futaies, les beaux troncs étendus ont la majesté d'un temple en ruines; mais il y avait quelque chose de lamentable et de presque humain dans les restes des maigres arbrisseaux du Bois triangulaire : on eût dit les corps massacrés d'un régiment de tout jeunes soldats.

Quelques kilomètres encore, et nous étions à Nieuport, la plus lamentable des villes martyres. Elle n'est pas vide comme Ypres : des troupes sont logées dans les caves, et à l'approche de notre automobile, nous vîmes des zouaves à la figure épanouie sortir de terre comme des fourmis. Mais Ypres est majestueuse dans la mort; et le pauvre Nieuport a quelque chose de petitement sinistre. Autour de ses monumens du Moyen Age qui font centre, une ville moderne a surgi, et on ne peut rien imaginer de plus étrange que le contraste entre ces lacis de rues et de maisons mesquines et les ruines de la Cathédrale gothique et du Marché aux draps. On croirait voir des débris de jouet à côté de vestiges préhistoriques.

La partie moderne de Nieuport semble être morte, tordue par de douloureuses convulsions : telles sont les contorsions et les contractions des maisons qui tendent leurs tuyaux de cheminée et leurs solives dans un geste d'appel désespéré. A gauche, une ligne de maisons estropiées semble une procession de mendians appuyés sur des béquilles : elle mène à la ruine imposante de la Tour des Templiers. A droite, la plaine s'étend jusqu'à des tas de décombres qu'on a peine à distinguer et qui

furent les villages de Saint-Georges, Ramscappelle, Pervyse. Seul, le canon, tonnant sans cesse, rompt le silence qui pèse sur ce paysage tragique.

En face de la cathédrale, un obus allemand a creusé un immense cratère surplombé de troncs d'arbres brisés, de broussailles brûlées et de vagues débris. A quelques pas de là, dans le coin le plus paisible de Nieuport, est le cimetière où les zouaves ont enterré leurs camarades. Les morts dorment en ligne au pied de la cathédrale et toute une collection de pieuses images recueillies dans les maisons dévastées repose sur les pierres de leurs tombes. Quelques-uns parmi les privilégiés sont gardés, dans leur dernier sommeil, par une armée de Saints et de Madones qui couvre toute la pierre : les soldats ont eu soin de placer sur les Vierges les plus fines et sur les Saints le plus brillamment enluminés les globes de verre qui, dans les maisons voisines, recouvraient jadis les pendules dorées et les couronnes de fleurs d'oranger.

De la tristesse de Nieuport, nous passâmes sans transition à la gaîté d'une petite colonie installée au bord de la mer. Là, les grands hôtels et les villas de la plage sont tous remplis de troupes revenant directement des tranchées. C'est comme une cure de repos sur le front. Au moment de notre arrivée, le régiment « au repos » était réuni sur un grand espace de sable entre les hôtels, et, au milieu, la musique jouait. Le colonel et les officiers écoutaient le concert, et, soudain, retentit la farouche *Chanson des zouaves* du ...e zouaves. Rien de plus étrange que cette bande de figures hâlées et riantes sous les chéchias d'un rouge éclatant, se détachant sur le fond froid et sans soleil de la mer du Nord. Quand la musique se tut, l'un de nous qui avait un kodak proposa de faire un groupe : nous nous réunîmes, pour la pose, sur la terrasse d'un des hôtels : à cet instant, le colonel se retourna et attira sur le premier plan un petit soldat épanoui, marqué de la petite vérole. « Il vient d'être décoré : il faut qu'il soit du groupe. » Tous les autres officiers approuvèrent à l'unanimité. Le héros seul protesta : « Moi ? mais mon vilain museau va faire sauter la plaque ! » Il n'en fut rien...

Nous eûmes de la peine à nous arracher à cet intermède si reposant dans notre triste journée, pour prendre le chemin de La Panne. Encore de la poussière, des dunes et des villages

déserts qui ont laissé dans ma mémoire une vision confuse. Mais au coucher du soleil, nous arrivâmes à une colonie de bains de mer s'étendant sur la plus longue plage que j'eusse jamais vue. Tout le long de la mer, une interminable esplanade bordée de ces absurdes villas qui sont partout et toujours les mêmes; derrière ces villas, une unique rue pleine d'hôtels et de magasins. Toute la vie des pays déserts que nous avions traversés semblait s'être réfugiée à La Panne.

La longue rue fourmillait de soldats belges en uniformes sombres. Chaque magasin paraissait faire des affaires d'or, et les hôtels semblaient remplis comme des ruches d'abeilles.

La Panne, 23 juin.

Notre hôtel est à l'extrémité de l'esplanade, là où l'asphalte et les balustrades de fer cessent tout à coup, faisant place au sable et au maigre gazon des bords de la mer. Par ma fenêtre, ce matin, je ne vois que la ligne sans fin du sable jaune sur le fond gris de la mer et, sur le sommet des dunes, la silhouette solitaire d'une sentinelle.

Mais bientôt retentit une musique militaire, et de longues lignes de troupes apparaissent se dirigeant vers les dunes. A l'Est et à l'Ouest, le sable s'étend à l'infini formant un « Champ de Mars » où une armée manœuvrerait à l'aise. Ce matin, cavalerie et infanterie y font l'exercice. L'infanterie, avec ses uniformes sombres, se découpe en silhouette sur la plage jaune; et les cavaliers galopant l'un derrière l'autre font penser à quelque frise noire de guerriers sur les flancs bruns d'un vase étrusque. Pendant plusieurs heures, ces mouvemens de troupes continuèrent au son des clairons, sous les yeux de la sentinelle solitaire; puis les soldats rentrèrent dans la ville, et La Panne reprit le banal aspect d'un « Bain de mer. » Mais la banalité n'était qu'apparente, car en suivant l'esplanade on avait vite découvert que la ville était devenue une vraie citadelle et que toutes ces villas de poupées, derrière des grilles prétentieuses, affublées de noms puérils, « la Mouette, » « Mon Repos, » « les Algues, » et autres du même genre, n'étaient que des casernes belges. Dans la grande rue, on voyait des centaines de soldats, flânant deux par deux, formant des groupes, luttant et se taquinant comme des gamins en vacances, ou marchandant, dans les boutiques, des

objets en coquillages ou des cartes postales; de temps en temps, entre les uniformes vert foncé et amarante, apparaissait la note unie d'un soldat en khaki, ou le bleu pâle d'une tunique française.

Avant déjeuner, l'automobile nous conduisit à Dunkerque, en suivant le canal entre des plaines verdoyantes et des villages florissans. Rien n'y rappelait la guerre, sauf les camions militaires et les voitures d'ambulances qui sillonnaient la route. Les murs et les portes de Dunkerque nous apparurent aussi intacts et aussi calmes que lorsque nous y étions entrés l'avant-veille. Mais à l'intérieur des portes, c'était un désert. Le bombardement avait cessé la veille au soir, laissant la ville dans un silence de mort. Toutes les maisons étaient fermées, les rues étaient vides. Nous allâmes à la place Jean-Bart, à l'endroit même où, deux jours auparavant, nous prenions le thé dans le hall de l'hôtel. Maintenant, il ne restait pas un carreau aux fenêtres du square, les portes de l'hôtel étaient fermées, et l'on voyait, de temps en temps, un domestique apparaître portant un panier rempli des plâtras tombés des plafonds. Le square était littéralement pavé de morceaux de verre provenant des innombrables vitres cassées, — et, juste aux pieds de la statue de Jean-Bart, à l'endroit même où l'automobile nous attendait l'autre jour, le canon de Dixmude avait creusé un trou pouvant rivaliser avec le cratère de Nieuport.

La place, bien que toutes les maisons en fussent intactes, disait l'absolue désolation. C'était la première fois que nous voyions les blessures fraîchement causées par un bombardement. Ce ravage si récent n'en paraissait que plus cruel. En suivant une rue derrière l'hôtel, nous arrivâmes à l'élégante église gothique de Saint-Éloi, dont un bas côté a été en partie saccagé. Puis, nous nous trouvâmes en face d'une pauvre maison bourgeoise entièrement dépouillée de sa façade. Ces planchers effondrés exposés à nos yeux dans leur nudité vulgaire, ces armoires éventrées, ces lits suspendus dans le vide, ces couvertures en tas, cet amas de chaises renversées, de poêles, de lavabos sens dessus dessous, étaient d'un effet bien plus pénible que les nobles blessures de l'église Saint-Éloi. L'église était drapée dans la dignité du martyre : tandis que la pauvre petite maison faisait penser à quelque miséreux soudainement exposé au grand jour dans le dénuement de ses guenilles.

Quelques groupes regardaient les ruines ou erraient sans but dans les rues. Tout le monde parlait bas, comme dans une chambre mortuaire ; c'était plus impressionnant que le complet silence d'Ypres. Pourtant, quand nous revînmes à la place Jean-Bart, l'instinct de vie, qui résiste à tout, avait déjà commencé à reparaître : une bande d'enfans jouait au fond du cratère, à la recherche de fragmens de verre cassé et de briques fendues, et, tout autour, les gens du marché dressaient leurs petits étalages de bois, tranquillement comme d'habitude. Dans quelques minutes, les traces du ravage allemand seraient cachées sous des tas de faïences et d'ustensiles de ménage, et ces mêmes femmes, que nous avions vues absorbées dans la douloureuse contemplation des ruines, retrouveraient leur entrain accoutumé pour marchander une casserole ou une bassinoire.

. . . .

Tout l'après-midi se passa à errer dans les rues de La Panne. Les exercices des troupes avaient recommencé, et c'était un spectacle d'une étrange beauté que celui de leurs manœuvres sur la plage. Le soleil était voilé, le ciel menaçant, la mer houleuse : vers le soir, la mer prit des teintes de jade et de perle avec des reflets d'argent terni. Au loin, sur la plage, toute une flotte mystérieuse de barques de pêche était échouée sur le sable, leurs voiles noires gonflées par le vent; elles semblaient avoir débarqué au soleil couchant ces cavaliers noirs qui galopaient tout à l'entour, s'échappant de quelque farouche légende du Nord. Des clairons sur le bord de la mer, la face tournée vers les dunes, les pieds dans la mer, se mirent à sonner : il me semblait entendre l'appel du cor de Roland, retentissant à Roncevaux, dans le combat contre les païens. Sur le monticule de sable, sous ma fenêtre, la sentinelle solitaire veillait...

24 juin.

Quand on quitte le front, c'est comme si l'on descendait de la montagne : je n'ai jamais éprouvé ce sentiment de façon plus vive qu'en quittant la Belgique, cet après-midi. J'en fus surtout pénétrée en passant devant un groupe de villas isolées, dans une région stérile où un maigre gazon pousse seul dans le sable.

En quittant Saint-Omer, nous prîmes un raccourci à travers

une campagne accidentée. Ce fut une bonne chance qui nous fit quitter la grande route, car, du sommet d'une colline, nous vîmes s'avancer vers nous un important détachement de troupes anglaises et indiennes. Les champs de blé, les bouquets de bois et les hauteurs bleutées de l'horizon baignaient dans une lumière d'argent, et c'est dans cette atmosphère éblouissante que s'avançaient ces régimens de cavaliers indiens fins et élancés; sous leurs turbans, leurs figures délicates et altières évoquaient celles qu'ont les princes sur les miniatures persanes. Alors, ce fut un long train d'artillerie : des chevaux superbes, des canons roulant avec fracas; puis de jeunes Anglais au frais visage galopant sous la lumière du soleil couchant. Leur défilé semblait ne jamais devoir s'achever. De temps en temps, il était interrompu par un train d'ambulances et de camions, ou arrêté et resserré dans les rues étroites d'un village : enfans et fillettes sortaient pour offrir des fleurs aux soldats, tandis que des boulangers vendaient des pains chauds aux cantiniers. Notre automobile parvint enfin à se dégager de cette foule, et nous montâmes une autre côte, mais ce fut pour rencontrer un autre régiment venant vers nous. Pendant plus d'une heure, cette procession défila, exactement comme la procession de troupes françaises que nous avions rencontrée en allant au Nord, quelques jours auparavant, et cependant si différente! Il nous sembla que nous avions passé, pour gagner le front du Nord, et repassé encore, en le quittant, par une porte étincelante dans le long mur des armées qui gardent le monde civilisé, depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges.

Reims, 19 août 1915.

Mon expédition à l'Est commença par une pointe vers le Nord, pour aller, près de Reims, dans un gros bourg, voir en activité l'une des nouvelles unités automobiles sanitaires de la Croix-Rouge. Une fois l'inspection terminée, nous gravîmes un vignoble au-dessus de la ville, dominant une vallée où coule une rivière entre une double rangée d'arbres. La première ligne d'arbres suit le canal, que tiennent les Français : on y a installé des canons sur des péniches. Derrière se trouve la grande route, avec les lignes de tranchées françaises; juste au-dessus, sur l'autre versant, sont les lignes allemandes.

En raison de la nature crayeuse du sol, les positions allemandes sont clairement marquées par deux raies blanches qui barrent la colline brune; on entendait des coups de feu irréguliers, et on voyait sur les hauteurs, de place en place, la colonne de fumée d'un obus qui éclatait. Quelle impression étrange que d'être là, d'entendre le bourdonnement des insectes dans la douce chaleur de l'été, au milieu d'un pays paisible, lourd des promesses de la vendange prochaine, et de savoir que les arbres qui sont à nos pieds, cachent une suite de canons crachant la mort sur les deux lignes blanches de la colline!

Reims nous ramène à la réalité de la guerre par son aspect de consternation : cette paralysie des villes bombardées est l'un des effets les plus tragiques de l'invasion. On est révolté à la pensée de la désorganisation insensée d'innombrables activités. En comparaison des villes du Nord, Reims est relativement intacte, et cela rend plus frappant encore cet arrêt de toutes ses énergies.

La place est déserte; les maisons qui l'entourent, toutes fermées. Et là, devant nous, s'élève la cathédrale, ou plutôt *une* cathédrale, car ce n'est plus celle que nous avions toujours connue. Au début du bombardement, la façade Ouest était couverte d'échafaudages ; les obus y mirent le feu, et toute l'église fut enveloppée dans les flammes. Maintenant, sur cette place banale de province, s'élève une construction si étrange et si belle qu'il faudrait emprunter à l'*Enfer* de Dante ou à quelque conte oriental des mots pour décrire la splendeur de cette prodigieuse apparition. L'incendie a coloré les parties basses du monument de tons chauds d'ambre et de sienne brûlée : plus haut, ces harmonies passent par des teintes d'un jaune rosé à des reflets de carmin, pour arriver à un blanc de vieil ivoire jauni : les profondeurs des portails et des niches derrière les statues semblent doublées d'un noir velouté qui met merveilleusement en valeur le relief des sculptures. Le mélange des couleurs sur toute la façade de cette ruine sublime rappelle les tons métalliques de ces rochers le long du golfe d'Égine, évoquant le plumage des paons. Et la beauté de cette impression est centuplée par la pensée qu'elle durera si peu, que cette beauté est celle qui illumine, poétise ceux qui vont mourir; chacune de ces statues ainsi transfigurées ne va-t-elle pas s'écrouler sous les pluies d'automne? toutes ces pierres

d'or et de corail ne vont-elles pas s'effriter? La cathédrale de Reims nous éblouit comme un beau coucher de soleil...

14 août.

Un château de briques et de pierres dans un parc, où coule un petit cours d'eau, des gazons, des géraniums, des ponts rustiques et des allées qui serpentent... Combien tout cela paraîtrait bourgeois et tranquille, sans la sentinelle qui arrête notre voiture à la grille !

Devant la porte, des officiers d'état-major attendent l'heure du déjeuner. A l'intérieur, un salon avec de belles tapisseries, quelques jolis meubles et les inévitables cartes militaires et photographies d'aéroplanes. A déjeuner, le général, son état-major et un officier du grand quartier général, — une douzaine en tout. — Et toujours cette même atmosphère de camaraderie, de confiance, de bonne humeur qui caractérise les officiers des premières lignes. Combien de fois, pendant mes visites au front, n'ai-je pas eu cette impression !

II. — EN ALSACE

Thann, 15 août.

Ce matin, nous partons pour l'Alsace reconquise. Pour des raisons ignorées des civils, ce coin de la vieille-nouvelle France a été jusqu'ici inaccessible, même pour d'importans personnages; aussi, est-ce avec une émotion toute spéciale que nous prenons le chemin qui va nous y mener.

Nous traversons plusieurs vallées, passant par des villages tranquilles, aux pignons couverts de vignes où presque toutes les enseignes des magasins sont écrites en allemand. Nous franchissons, sans nous en apercevoir, l'ancienne frontière et nous sommes maintenant dans la charmante ville de Masse-vaux. C'est la fête de l'Assomption : la messe venait de finir, quand nous arrivâmes sur la place de l'Église. Les rues étaient remplies de gens bien mis, sourians, qu'on eût dit inconsciens de la guerre. Aux mains de leurs mères, des petites filles descendaient les marches de l'église, habillées toutes en blanc, avec des couronnes blanches sur la tête. Des groupes d'officiers causaient avec des bourgeois endimanchés, — et, à travers les

fenêtres de l'Aigle-d'Or, nous pouvions voir les préparatifs d'une grande table pour le dîner de midi. — Tableau heureux et familial, à la manière de Hansi, dans le cadre traditionnel d'un dimanche alsacien.

Nous achetâmes des provisions à l'Aigle-d'Or et partîmes à travers les montagnes dans la direction de Thann. A cette époque, les Vosges sont dans toute la beauté de leur court été, toute la forêt sillonnée de cours d'eau est imprégnée d'une fraîcheur embaumée. Laissant la voiture cachée derrière un rideau d'arbres, nous déjeunâmes paisiblement au soleil sur une pente parfumée de thym. En face de nous, s'élevait une colline en pain de sucre, couverte de forêts. Cette colline était l'Hartmannswillerkopf, que les deux armées se sont si longtemps disputée et où les Français se sont victorieusement établis. Tout autour de nous, d'autres collines garnies de canons allemands, surveillant la vallée de Thann.

Thann est tout au fond de cette vallée rétrécie entre des hauteurs. Une jolie vieille ville avec cet air de prospérité solide qui frappe l'imagination dans un pays en pleine tourmente. En suivant la grande rue, nous sentîmes de nouveau peser sur nous la tristesse de la guerre : la lumière de cette belle journée d'été en paraissait obscurcie ; un frisson nous glaçait, malgré la douce chaleur du soleil. Thann est toujours sous le feu des batteries allemandes; les persiennes sont fermées à toutes les fenêtres et les rues sont désertes. Deux ou trois maisons sur la place de la Cathédrale ont été éventrées ; mais la cathédrale, ciselée comme un tabernacle, la cathédrale qui est l'orgueil de la ville est à peu près intacte. Quand nous rentrâmes, on chantait les vêpres : de rares fidèles, presque tous en deuil, étaient agenouillés dans la nef.

Quel contraste avec l'aspect de Massevaux dont l'air de fête nous avait charmés et que nous avions laissé à si peu de kilomètres derrière nous ! Mais, en dépit de ses rues désertes, Thann n'est pas une ville abandonnée : on y sent une vie énergique, toute prête à reprendre son cours, dès qu'on aura fait taire les canons allemands. L'administration française, en accord parfait avec la population, veille sur la reprise de l'activité. Beaucoup d'habitans cachés derrière leurs persiennes fermées : ils descendront dans leurs caves, au premier obus ; les écoles, transportées dans un village voisin, comptent plus

de deux mille élèves. Nous avons circulé dans la ville et visité d'énormes caves à vin, devenues d'hospitalières catacombes où se trouve une ambulance et qui servent aussi de refuge à ceux qui ne possèdent pas de cave. Le quartier industriel, le long de la rivière, n'est qu'une lamentable ruine : c'est sur lui que les canons allemands se sont surtout acharnés. Le commerce est anéanti, tous les moulins sont détruits. Mais, contrairement aux villes du Nord, Thann a eu la chance de conserver sa silhouette, sa personnalité, une physionomie que ses enfans, quand ils reviendront, pourront reconnaître et qui ranimera leur courage.

Après notre course à travers les ruines, les aimables fonctionnaires de Thann nous proposèrent la charmante diversion d'un carrousel que le ...ᵉ dragons devait donner dans le voisinage et auquel on voulut bien nous inviter. Cela se passait dans une plaine entourée d'un amphithéâtre de rochers, comme des gradins d'un cirque. Quelques spectateurs et des vaches ruminant paisiblement se partagaient les places; sur le premier gradin, on avait mis un rang de chaises en demi-cercle pour le monde élégant du voisinage. Dans la plaine, avait lieu le carrousel qui fut plein d'entrain. Les cavaliers, comme toujours dans l'armée française, montaient fort bien. Peu de chevaux pur sang; le plus grand nombre étaient simplement des bêtes de trait du pays qu'on avait dressées : leur agilité et leur souplesse faisaient l'éloge de leurs cavaliers. Les lanciers, en particulier, exécutèrent une marche en musique autour d'un pennon central qui souleva l'enthousiasme du public élégant des premières aussi bien que celui de la galerie.

Ce public formait lui aussi un spectacle plein d'intérêt. Au premier rang, le général de division et son état-major causaient avec des dames, ainsi que les officiers des états-majors voisins, et que les fonctionnaires civils et militaires du « département du Haut-Rhin » reconstitué. Toutes les classes avaient répondu à cet appel de fête. Nous étions assis au milieu de propriétaires alsaciens, et d'industriels de Thann. Beaucoup d'entre eux avaient été chassés de leurs maisons, d'autres avaient vu leurs moulins détruits, et tous vivaient depuis un an sur les confins de la guerre la plus cruelle, sous la menace de représailles dont la pensée fait frémir : cependant, le ton général était celui d'une élégante réunion dans une paisible ville de garnison. Je

n'ai rien vu, dans tous mes voyages sur le front, qui donnât une idée plus parfaite de l'éducation française. La représentation de « haute école » devait se terminer par une exhibition des « moyens de transport à travers les âges, » commençant par un char gaulois, guidé par un troupier orné de longues moustaches en crin de cheval et couronné de gui, et se terminant par l'apparition d'un automobile dont le moteur avait été remplacé par un cheval blanc lourd et somnolent. Malheureusement, une averse terrible se mit à tomber pendant les préparatifs de ce numéro sensationnel, et nous dûmes partir sans voir l'arrivée dans l'arène de Vercingétorix suivi de ses guerriers.

16 août.

Dans les montagnes : nous montons et nous descendons pour remonter encore. Départ matinal et longue route dans une interminable vallée gagnant graduellement les hauteurs de l'Est. La voie était encombrée par une procession de camions à bâches traînés par des mules : nous étions sur le chemin d'une place importante des Vosges, et ces convois de provisions ne cessaient ni jour ni nuit.

Enfin nous arrivâmes à un village de montagne à l'ombre des sapins, rafraîchi par un torrent glacé venant des hauteurs. D'un côté de la route, une auberge rustique; de l'autre, dans les arbres, un chalet occupé par l'état-major de la brigade. Partout autour de nous, un mouvement incessant de petits « chasseurs alpins » coiffés du béret bleu et guêtrés de cuir. Depuis un an, nous lisions le récit des prouesses de ces héros de la montagne et, maintenant, nous nous trouvions au milieu d'eux, heureux de voir leurs visages bronzés et leurs yeux bienveillans et gais. Ils étaient tous pleins de gentillesse, mais bien silencieux et timides pour des Français. Dans le monde entier, certainement le silence des montagnes engendre cette réserve, si différente de la volubilité des gens de la vallée. On nous amena des mules et nous fîmes une longue excursion dans la montagne. Le chemin suivait d'abord des crêtes découvertes d'où la vue plongeait dans des vallées bleues, et continuait à travers des forêts de hêtres et de sapins. Au-dessus de la route s'élevaient à perte de vue des pentes boisées où l'on avait établi des écuries pour les mules; on en voyait des centaines rangées sous des

arbres dans des stalles creusées à des niveaux différens. Tout près, il y avait des abris pour les hommes et quelquefois un village de « cabanes de trappeurs : » c'est ainsi que les officiers appellent dans ce pays-ci les cabanes construites avec des troncs d'arbres. Il y règne toujours une animation extraordinaire : hommes nettoyant leurs armes, traînant des matériaux pour construire de nouvelles cabanes, lavant ou raccommodant leurs habits; « cuistots » descendant de la cuisine la soupe fumante dans de grandes marmites à deux anses. La cuisine est toujours dans la partie du camp la mieux protégée et généralement à quelque distance en arrière. D'autres soldats, leur service terminé, flânent par groupes, fumant, bavardant ou écrivant laborieusement à ceux qu'ils ont laissés chez eux avec des stylos sur des carnets, souvenirs des hôpitaux où ils ont été soignés. Il y en a de penchés sur l'épaule d'un camarade qui a eu la chance de recevoir un journal de Paris; d'autres s'esclaffent ensemble à la lecture des plaisanteries de leur propre journal, l'*Écho du Ravin*, le *Journal des Poilus* ou le *Diable Bleu;* feuilles locales imprimées sur du papier écolier, illustrées de dessins comiques et débordant de la gaîté des tranchées.

Plus haut, aux confins de la prairie, l'officier qui marchait en tête nous fit signe de descendre de nos mules et de grimper à sa suite. Nous avançâmes pliés en deux sous les arbres, à travers une broussaille particulièrement épaisse, palissade de branches entrelacées pour masquer les gueules d'une batterie. Tout autour de nous dans la forêt ces grands canons étaient blottis comme des fauves prêts à bondir, — et près de chaque canon était son canonnier, fier de son 75 comme un nouveau marié de sa jeune épouse.

Nous continuâmes longtemps notre ascension jusqu'au plateau des Hautes-Chaumes desséché par le vent et le soleil, l'un des points les plus élevés du pays. Nous avions laissé la forêt au-dessous de nous, il n'y avait plus autour de ce sommet de gazon qu'une ceinture de sapins rabougris. On attacha les mules sous les arbres et notre guide nous mena auprès d'une borne d'aspect insignifiant, à demi cachée dans l'herbe. D'un côté, on y lisait la lettre F; de l'autre la lettre D : c'était là, jusqu'à l'an dernier, qu'était la frontière entre les deux pays ennemis. Depuis lors, sur certains points, cette ligne avait été bien reculée; mais là, nous étions encore à portée des canons

allemands et il nous fallut ramper à l'abri des sapins trapus pour arriver au bout du plateau d'où nous pûmes voir, sous un ciel où roulaient des nuages, la terre promise d'Alsace qui s'étendait à nos pieds. D'un côté, au loin, dans la plaine, étincelaient les toits et les flèches de Colmar ; de l'autre, s'estompait à l'horizon la ligne violette des hauteurs au delà du Rhin. Un cercle de collines dénudées nous entourait : les plus proches étaient labourées de grands sillons et de monticules de terre fraîchement remuée, comme si elles avaient été travaillées par des taupes géantes : juste au-dessous de nous, dans une petite vallée verdoyante, on voyait les toits d'un village paisible. Les champs et le village paisible étaient encore allemands; mais les positions françaises occupaient la montagne jusqu'à sa base et même l'un des sommets sombres que nous avions à notre droite

Arrivés à une éclaircie dans les sapins, nous marchâmes jusqu'au bord extrême du plateau qui dominait un lac creusé dans le roc, entouré de sillons en zigzag. Auprès de la rive, on devinait, sous les toits de branches, un autre grand abri pour les mules. C'est le point où les chasseurs alpins descendent la nuit, en caravanes, pour porter des provisions à la ligne de feu.

« Qui va là? Attention! Vous êtes en vue des lignes! » nous cria une voix sortant des sapins, et notre compagnon nous fit signe de reculer. Nous étions trop exposés à la vue des Allemands d'en face, et notre présence aurait pu attirer le feu de leur batterie sur un poste d'observation installé tout près. Nous nous retirâmes en hâte. Ce jour-là, notre déjeuner champêtre était préparé à l'abri d'un groupe de pins sur l'autre versant. Nous étions assis dans le gazon, enivrés par cet air vivifiant des montagnes chargé du parfum des thyms et des myrtes; le chant des oiseaux, la vie bourdonnante des insectes, sous ce beau soleil, ne rendait que plus poignante l'angoisse de la mort si voisine. Ce n'est pas dans la boue des tranchées, parmi l'activité des soldats, qu'on est le plus frappé de la folie insensée de la guerre : c'est quand on la sent cachée comme quelque monstre destructeur au milieu d'une scène qui n'évoque dans notre esprit que calme et repos.

Nous n'avions pas encore achevé le tour du plateau : après déjeuner, nous gagnâmes un point avancé qui surplombe directement les lignes allemandes. Quittant nos mules, nous marchâmes le long de la crête d'un rocher bordée d'arbustes nains.

Derrière nous une explosion retentit : c'était le feu d'une des batteries que nous avions dépassées. La réponse allemande ne se fit pas attendre, et ce dialogue assourdissant dura vingt minutes. La canonnade était presque incessante : il semblait que la mitraille traçât un arc de fer dans l'air pur au-dessus de nos têtes. Nous pouvions suivre le son de chaque décharge depuis son départ jusqu'à l'éclatement final dans les tranchées. Il y avait quatre phases distinctes : le fracas aigu du canon qui part, le grondement furieux et prolongé au-dessus de nos têtes, le bruit déchirant de l'obus qui éclate, — enfin le roulement répété par les échos de colline en colline. Voilà ce que nous entendions, terrés sous les sapins : quand nous regardions entre les branches, nous ne voyions qu'un peu de fumée blanche et une flamme rouge sur la colline, suivie, une minute plus tard, par un geyser de fumée fauve.

Un déluge soudain nous ramena à nos mules, et c'est à travers des torrens de boue que nous descendîmes du haut de la montagne. Il tombait sans cesse de telles trombes et de telles cataractes que la montagne même et ses rochers semblaient se fondre sous une cascade de boue. Nous rencontrâmes des chasseurs alpins qui montaient, enduits jusqu'à la ceinture d'une croûte de boue et d'argile : les mules qu'ils conduisaient en étaient à ce point couvertes qu'elles semblaient des ébauches de terre glaise qu'un sculpteur viendrait de dépouiller de leurs linges mouillés. Plus bas, nous arrivâmes à un autre établissement de « cabanes de trappeurs » trempant et nageant dans une telle humidité que nous eûmes une idée de ce que peuvent être les mois d'hiver, sur cette partie du front. Plus de soldats gaîment occupés à polir leurs armes, à charrier des fagots, plus de flâneurs bavardant par groupes : chacun s'était blotti de son mieux sous l'abri douteux des bâches détrempées ; toute l'armée était rentrée dans ses terriers.

Belfort, 17 août.

Un rayon de soleil nous accueille à Belfort. La cité invincible se cache discrètement derrière ses glacis verts et ses portes écussonnées ; mais son lion célèbre la garde sous la citadelle. Doré par les reflets du soleil couchant, fièrement étendu en haut de son repaire rouge au pied du fort, il peut presque se déclarer le digne descendant de ses ancêtres de la

frise d'Assourbanipal. La route de Belfort, qui nous reconduit en Alsace reconquise, passe à travers un paysage riant de champs et de vergers. Nous gagnâmes Dannemarie, l'un des centres de l'administration nouvelle. C'est le classique gros bourg d'Alsace, avec de confortables vieilles maisons dans des jardins à espaliers. Non pas le cadre rêvé par ceux dont le patriotisme s'exalte à la pensée des petites Alsaciennes chantant *la Marseillaise* ou des vieillards embrassant le drapeau tricolore ; mais ce qu'il nous fut donné d'y voir avait un caractère autrement saisissant. Les fonctionnaires civils et militaires eurent la bonté et la patience de nous expliquer leurs efforts et de nous montrer quelques-uns des résultats qu'ils avaient obtenus : et cette visite nous laissa l'impression d'un système d'adaptation lent et sûr, sagement combiné et couronné d'un plein succès.

Finalement, nous les avons tout de même entendues chanter *la Marseillaise*, les petites filles de l'école de Dannemarie, — et les petits garçons aussi. — Mais ce qui nous intéressa bien davantage, ce fut de les voir travailler sous la direction des maîtres qui les avaient toujours dirigées et de constater que partout les fonctionnaires français s'étaient appliqués à ne pas déranger les habitudes du village. Les enseignes allemandes sont restées sur les boutiques, sauf quand les marchands les ont enlevées de leur plein gré, ce qui se produit de plus en plus fréquemment. S'il y a lieu de remplacer un fonctionnaire, il est choisi dans la même ville ou le même district ; le personnel de l'administration civile et militaire est principalement composé d'officiers et de civils de souche alsacienne. Les chefs de ces deux administrations qui nous accompagnaient pouvaient parler aux enfans et aux vieillards en allemand aussi bien que dans le dialecte du pays ; et nous fûmes frappés de voir à quel point tout avait été organisé de manière à rendre aussi peu fréquens que possible les difficultés et les froissemens inévitables dans la transition entre un régime et un autre. Ce qui rendait particulièrement intéressant ce procédé plein de tact et de tolérance, c'est qu'il semblait être le résultat non pas de la nécessité imposée par les circonstances, mais simplement de la compréhension intelligente du point de vue de ces populations de la frontière.

18 août.

Ce matin encore, nous partîmes de bonne heure pour la région des montagnes. Notre route traversant le cœur des Vosges nous conduisit jusqu'au creux d'une colline près de la frontière de Lorraine. Au quartier général, on nous adjoignit un jeune officier de dragons qui nous annonça qu'il nous serait permis de visiter quelques-unes des tranchées de première ligne que nous avions aperçues du haut d'un poste d'observation, à notre précédente visite dans les Vosges. On se battait ferme de ce côté-là; après une ou deux heures d'ascension, il fallut quitter l'automobile pour traverser la forêt à pied. Nous apercevions au-dessous de nous la grande route entièrement en vue des batteries allemandes. Lorsque nous arrivâmes à un point où cette route était masquée par une grande épaisseur d'arbres, nous pûmes la regagner. Un poste d'observation s'y trouvait : nous regardâmes par le créneau. A nos pieds s'étendait une vallée, avec un village situé au centre, entre deux collines, dont l'une était entaillée de tranchées françaises, l'autre de tranchées allemandes. Le village, à première vue, était semblable à tous ceux que nous venions de traverser; mais on s'apercevait vite que son église était sans clocher et beaucoup de maisons sans toits. Ce village était occupé en partie par les Français, en partie par les Allemands : le cimetière, près de l'église, et une carrière toute voisine appartenaient aux Allemands; mais une ligne de tranchées françaises allait de l'extrémité opposée de l'église rejoindre les batteries françaises de la colline à droite. Parallèle à cette ligne, mais partant de l'autre côté du village, un chemin creux conduisait à un arbre isolé. Ce sentier était la tranchée ennemie protégée par les canons allemands de la colline de gauche : entre les deux, la distance ne dépassait pas quarante mètres. Enfin, nous découvrions tout près de nous une pente traversée par un chemin champêtre, sur lequel on voyait une ligne de petits soldats français grimpant vers le village, chargés de sacs et de fagots et déployant une activité de fourmis sans que la présence des deux armées, qui étaient face à face à quelques mètres de là, troublât en rien leur travail.

C'était l'une de ces scènes de guerre étranges et contradictoires qui prouvent au spectateur combien il est difficile de

raconter toutes les péripéties de la lutte. Pendant que nous regardions ce tableau, nous fûmes assourdis par la voix de tonnerre d'une batterie juste au-dessus de nous : le sommet de la colline que nous gravissions était peuplé de 75.

En face, on commençait à voir les geysers de poussière noire et brune s'élever des tranchées allemandes; de leurs batteries, partaient la flamme et le tonnerre des représailles. En bas, les petits soldats français continuaient à grimper paisiblement au village saccagé, et bientôt un groupe d'officiers d'état-major vint au-devant de nous, sortant tout à coup du bois.

En continuant à grimper à travers la forêt, au son de la canonnade échangée au-dessus de nos têtes, nous arrivâmes à la colonie de « trappeurs » la plus raffinée que nous eussions encore vue. A demi souterraines, avec des murs de bûches et des toits épais de mottes cimentées de mousse et de fougères, les cabanes, éparses sous les arbres, étaient reliées par des passages bordés de cailloux blancs. Devant la cabane du colonel, les soldats avaient planté un massif de fleurs grimpantes. Dans un repli de la colline, une chapelle construite en bûches, un simple toit au-dessus d'un autel de bois, tout tapissé de lierre et de houx. L'officier commandant, après nous avoir fait les honneurs du camp, nous mena à deux cents mètres plus bas à une ouverture qui marquait le commencement des tranchées : nous passâmes dans un long et tortueux boyau muré et couvert de bûches soigneusement ajustées : le sol était couvert de lattes de bois. Ce tunnel n'était éclairé que par quelques rayons de lumière filtrant par d'étroits intervalles masqués par des branches; et à côté de chacune de ces meurtrières pendait une sorte de volet de métal en forme de bouclier qui pouvait au besoin se glisser devant l'ouverture.

Ce passage descendait tout le long de la colline, se doublant presque lui-même, afin qu'on pût avoir vue sur toutes les lignes environnantes. Soudain, le plafond devint plus haut et nous vîmes d'un côté une niche fermée par un rideau à près d'un mètre au-dessus du sol. Un officier tira ce rideau pour nous montrer assis sur une planche étroite, son fusil entre les genoux, un dragon, l'œil fixé à un créneau. Il ne bougea pas, et l'officier remit vivement le rideau en place, dans la crainte que ce faible rayon de lumière ne trahît la présence de la sentinelle. Nous dépassâmes plusieurs de ces gardiens casqués : parfois

au fond d'un réduit, nous apercevions une mitrailleuse cachée. Souvent, le plafond du tunnel était si bas que nous devions nous plier en deux; quelquefois, nous franchissions une lourde porte de bois blindée de fer qui isolait une section d'une autre section. Il est difficile d'estimer ce qu'on peut faire de chemin en rampant sans lumières dans des terriers, à des niveaux différens et en faisant d'innombrables circuits; mais je croirais volontiers que nous avions dû faire un kilomètre sous terre avant d'arriver à une ferme en ruines. Ce bâtiment, dont il ne restait que les murs extérieurs et une ou deux cloisons, avait été transformé en poste d'observation.

A chaque coin, une échelle menait à la hauteur de ce qui avait été le second étage; là, assis sur une planche, un dragon était posté. En bas, dans les chambres dévastées, c'était la même vie que partout dans ces postes avancés : quelques soldats jouaient à la manille, assis autour d'une table de cuisine; d'autres raccommodaient leurs vêtemens, faisaient leur correspondance ou riaient ensemble (pas trop haut) en lisant des journaux comiques. On aurait aussi bien pu se croire dans un abri des secondes lignes : les voix basses des soldats qui parlaient, la vivacité avec laquelle on m'empêcha de regarder à travers un trou dans le mur et la présence, en haut, des sentinelles casquées étaient tout ce qui pouvait nous révéler le proche voisinage de l'ennemi.

Nous recommençâmes notre excursion souterraine à travers un tunnel, qui devenait toujours plus sombre et plus étroit. Dans le boyau précédent, on se trouvait parfois à ciel ouvert, et l'on pouvait se redresser et respirer; mais ici, on était dans l'obscurité la plus profonde, et on eût pu se casser le cou sans la lampe de poche que notre officier levait et baissait tour à tour, afin de nous éclairer quand se présentait une marche ou un brusque tournant.

Le dernier poste avancé était une ferme en ruines, comme l'autre. Elle était reliée au quartier général par le téléphone et gardée, elle aussi, par de silencieux dragons accroupis sur leur observatoire de planches. Cette maison était séparée du boyau par une porte blindée, et, en cas d'attaque, cette porte devait être fermée du dedans et défendue jusqu'à la mort par les hommes du poste extérieur. Nous étions à l'extrémité de la ligne de défense, dominant le village au-dessus duquel nous

avions entendu, quelques heures plus tôt, le tonnerre de l'artillerie. Ce point où nous étions était de tous côtés sous le feu des lignes allemandes, et nous n'étions qu'à quelques mètres de leurs tranchées.

Mais je ne pouvais en juger, et j'aurais pu me croire à cent lieues de la vallée où nous avions vu les soldats français sur le chemin ensoleillé, grimpant vers le village. Je me rendais seulement compte qu'après avoir erré dans un sombre labyrinthe, nous étions dans une maison détruite, au milieu d'arbres fruitiers, où des soldats flânaient en fumant, mais où tout le monde parlait bas comme dans une chambre mortuaire. Par une brèche dans le mur, je voyais une autre ferme détruite, tout près, dans un autre verger : c'était un avant-poste ennemi, où d'autres sentinelles, coiffées d'un casque d'une autre forme, veillaient, assises sur des planches, en haut du bâtiment. Mais tout cela me paraissait bien moins réel et moins terrible que la canonnade au-dessus du village que les deux armées se disputaient. Le tir de l'artillerie avait cessé, et l'air était rempli de tous les murmures de l'été. Tout près, dans un coin abrité, je voyais une vigne où pendaient des toiles d'araignées scintillantes de rosée. Je ne comprenais plus où nous étions, ce qui se passait et pourquoi un obus de l'avant-poste allemand ne nous mettait pas en miettes. Mais, petit à petit, je fus pénétrée du sens de cette observation réciproque de tranchée à tranchée : échange de regards entre d'innombrables paires d'yeux, toujours en éveil, sur une longueur de tant de lieues, de Dunkerque à Belfort.

Ma dernière vision de ce front français, que j'avais parcouru d'un bout à l'autre, fut le tableau de cette maison bombardée et de ces hommes assis tranquillement au soleil, fumant leur pipe et jouant aux cartes, qui avaient l'ordre de tenir bon et de se faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de laisser percer cette portion du front qu'ils avaient l'honneur de garder.

EDITH WHARTON.

LE
TROISIÈME CENTENAIRE DE SHAKSPEARE
ET LA
QUESTION SHAKSPEARIENNE

La guerre est venue troubler les projets de fêtes pacifiques et internationales par lesquelles le monde allait s'associer à l'Angleterre pour commémorer le troisième centenaire de la mort de Shakspeare. Mais elle n'empêchera pas la race anglaise de célébrer son héraut, le poète qui, depuis trois siècles, lui représente à elle-même la plus ample et la plus complète expression de son génie, la source toujours vive de son imagination, le miroir de sa pensée et de ses rêves. Ce n'est pas quand un grand peuple prend plus nettement conscience de sa vie nationale, que la gloire de son poète national lui deviendra moins chère, et nos Alliés seront justement fiers de faire monter, au milieu même du tumulte des armes, le chant toujours immortel de la musique shakspearienne.

Musique merveilleuse d'un instrument presque invisible. Elle semble s'élever du cœur même de la race et de la nation. Ce William Shakspeare, de Stratford-sur-Avon, qui est-il donc? Un villageois obscur, devenu comédien, — presque un inconnu. Vers le milieu du dernier siècle, quelqu'un s'avisa qu'il pourrait bien n'être qu'un prête-nom. Cherchez l'auteur. C'est toute la question shakspearienne. Ardemment débattue en Angleterre et surtout en Amérique (1), elle ne ressemble en

(1) Elle est peu connue en France, où il n'en a guère été reparlé depuis que M. Henry Cochin, dans le numéro du 1er novembre 1885, l'indiquait incidemment

rien à la question homérique dont on l'a bien artificiellement rapprochée. L'œuvre elle-même n'est point en cause, et il ne s'agit pas de savoir quand ni comment elle a été composée, mais par qui. Il n'y a doute que sur la personne, comme dans un roman policier. Ceux qui l'écrivent sont obligés de reprendre à leur point de vue la vie de Shakspeare et l'examen de son œuvre. En dehors de son attrait romanesque, leur tentative offre à ce titre, pour la biographie et la critique, un double intérêt.

I

C'est une singulière aventure, et d'où sont sorties plus tard toutes les difficultés, que celle de la biographie de Shakspeare. Il faut attendre près d'un siècle après sa mort pour en voir paraître une première esquisse, celle de Nicolas Rowe, en 1709, reproduite à peu près telle quelle jusqu'aux premiers travaux de Malone en 1778. Elle était elle-même fort mince, fondée sur des traditions peu sûres, et dépourvue de toute critique. Mais l'époque était peu curieuse du détail biographique : l'œuvre lui suffisait, et elle ne se souciait pas de l'homme. Bientôt, lorsque d'autres exigences s'éveillent et que l'œuvre elle-même, devenant l'objet d'un culte, attire l'attention sur l'auteur, on ne trouve rien de mieux, pour dissimuler cette pénurie de témoignages, que d'en fabriquer. Alors commence, avec George Steevens, en 1763, la série des faux. Elle continue avec ceux de John Jordan et de William Henry Ireland. Ce dernier, qui en compose, avec l'aide de son père, le graveur Samuel Ireland, tout un volume, y joint même une tragédie de *Vortigern* que Sheridan et Kemble jouèrent le 2 avril 1776 au théâtre de Drury Lane, comme étant de Shakspeare; et il met la signature du poète, ainsi que des notes marginales qu'il lui attribue, sur de nombreux volumes du XVI[e] siècle.

Mais les fraudes de Steevens, de Jordan et d'Ireland ne sont que des naïvetés en comparaison de celles qu'exécutèrent en grand John Payne Collier et ses complices, de 1835 à 1849. Ce n'est pas ici le lieu de les exposer. Contentons-nous de rappeler que dès 1860 les discussions commencèrent sur l'authenticité des découvertes de Collier et que, grâce aux travaux des

aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, en leur retraçant les principaux traits de la vie de Shakspeare, tels qu'ils ressortaient des recherches les plus récentes.

Hamilton, des Ingleby, des Warner, des Wheatley, le départ est fait aujourd'hui, dans les livres de cet étrange savant, entre l'érudition, qui est réelle, et la supercherie.

Tout compte fait, les shakspeariens les plus érudits ne savaient encore que fort peu de chose, au milieu du XIXe siècle, sur la vie et la personne de William Shakspeare. Et cette indigence même suffisait à faire naître des soupçons. Comment l'auteur de pièces si célèbres a-t-il éveillé chez ses contemporains si peu de curiosité? Ils nous en parlent à peine, comme s'il était resté pour eux un inconnu ou un indifférent.

Chaque jour, à mesure que grandissaient les exigences d'une époque de recherches historiques, on supportait plus impatiemment l'ignorance à l'égard d'un génie dont le romantisme avait célébré et idéalisé la puissance. Il perce déjà quelque étonnement, en 1839, chez l'historien Henry Hallam, dans son *Introduction à la littérature de l'Europe aux XVe, XVIe et XVIIe siècles.* Coleridge va jusqu'à mettre en doute la biographie traditionnelle de Shakspeare : « Questionnez votre propre cœur, questionnez votre sens commun pour concevoir s'il est possible que l'auteur des pièces soit l'anormal, l'inculte, l'irrégulier génie de notre critique du jour. Quoi! en sommes-nous à accueillir des miracles pour nous distraire? Dieu choisit-il des idiots pour transmettre les vérités divines à l'homme (1)? » Mais c'est après les faux de Collier que les doutes s'accusent; et ils prennent alors une direction nouvelle. Ce n'est plus la biographie de Shakspeare que l'on essaiera de modifier pour qu'elle s'accorde avec son œuvre : c'est l'œuvre même qu'on est tenté de retirer à Shakspeare, puisqu'elle s'accorde si mal avec sa vie.

Cette opposition de la vie et de l'œuvre est l'origine même de la question shakspearienne. « Il est grand temps que les personnes raisonnables veuillent bien réexaminer les raisons pour lesquelles elles ont cru qu'un boucher illettré d'un village du centre, dépourvu de livres, qui s'enfuit à Londres... devenu domestique de théâtre, puis acteur, a écrit, et sans préparation, *Hamlet* et une trentaine des plus fameuses pièces du monde (2). » D'une part, nous aurons donc, sous son véritable nom de

(1) *Conférences sur Shakspeare*, d'après des notes, publiées en 1875 par J. P. Collier. On a suspecté leur complète authenticité.

(2) William H. Edwards : *Shakspere is not Shakespeare*, Cincinnati, 1900.

Shaksper ou Shaxper, le « stratfordien » obscur, et d'autre part, sous son pseudonyme de Shakspeare, le poète mystérieux.

Ils ne se ressemblent guère, nous dit-on. Le peu de renseignemens que nous avons sur « l'homme de Stratford » ne nous permet même pas d'assurer qu'il savait écrire, et on a soutenu que ses prétendues signatures, — seuls autographes du poète, — étaient de simples mentions de nom au bas d'actes légaux. Qu'aurait-il appris en tout cas dans une école primaire de village d'où il sortit, d'après les témoignages les plus favorables, vers l'âge de treize ans? Une vieille tradition de Stratford nous le montre garçon boucher. Son mariage, à dix-huit ans et demi, avec une paysanne de huit ans plus âgée que lui, et qu'il avait séduite, correspond bien à l'idée qu'on peut se faire de ce gaillard mal dégrossi. Il traîne alors deux ou trois ans dans sa bourgade natale, puis disparaît. Nous le retrouvons à Londres six ou sept années plus tard. Qu'a-t-il fait durant cet intervalle? Son apprentissage d'acteur et d'auteur? Gardons-nous bien d'admettre une hypothèse aussi simple qui tendrait précisément à diminuer ce précieux désaccord entre l'œuvre et la vie, dont la question shakspearienne a besoin. Ceux qui l'ont soulevée et qui, tout à l'heure, vont se piquer de la résoudre, inclinent à croire que, pendant les cinq ou six années où l'on perd sa trace, le nommé Shaxper dut vivre en vagabond, s'enrôler peut-être comme soldat, voire faire partie d'une bande de voleurs. Quelques-uns vont jusqu'à le reconnaître dans le personnage de Fly (prologue de *La Mégère apprivoisée*) et dans celui de Falstaff.

Donc, vers 1592, Shakspeare échoue à Londres et y vit misérablement jusqu'au jour où le rôle de prête-nom lui apporte l'aisance. Il reparaît alors dans sa ville natale, sollicite des armoiries, qu'il obtient après trois ans de démarches, en 1599, grâce à la condescendance dédaigneuse de ses patrons, et finit par se fixer à Stratford, en 1611. On sait aussi qu'il logea dans sa maison de New Place le greffier municipal, Thomas Greene, dont il avait besoin, en sa qualité d'illettré, pour l'assister dans ses affaires, ventes de blé, de malt, de laine et prêts d'usurier, dans ses procès aussi, où se révèlent une prudence rusée et une impitoyable avarice. Il vécut ainsi ses dernières années en bourgeois gentilhomme de petite ville, vaniteux, égoïste et ignorant, grossier par-dessus tout et se délectant à la taverne,

dicta son testament et mourut le 23 avril 1616, probablement des suites de libations trop copieuses.

A la vulgarité de cette vie, on oppose alors les splendeurs, les élégances, tous les raffinemens et toutes les richesses du théâtre shakspearien. L'auteur ne pouvait être qu'un haut personnage, homme de cour, homme de guerre, familier avec les affaires publiques comme avec le langage des lois, versé dans les langues anciennes et modernes, grand chasseur, grand liseur, grand voyageur aussi, et avec cela rêveur, généreux, désabusé, d'esprit raffiné, subtil, enclin à l'euphuisme et ne dédaignant pas les jeux de mots, passionné de musique et qui, d'ailleurs, s'est représenté à travers ses comédies, dans une suite de personnages correspondant aux phases successives de sa personnalité et de son humeur. De même donc que, pour connaître Shakspeare de Stratford, il faut regarder Christophe Fly et Falstaff, nous devinerons la merveilleuse et complexe figure du poète en considérant tour à tour Biron, Valentin, Lucentio, Bassanio, Benedict, Jacques et Prospero.

II

Bacon seul, nous disent cinq ou six cents livres et brochures publiés depuis 1848, a pu être cet homme-là. Il réalise toutes les conditions requises pour expliquer l'œuvre de Shakspeare. Il est aristocrate et homme de cour, comme devait l'être le poète des comédies, des tragédies et des « histoires. » Il possédait de vastes connaissances, savait le grec, le latin, l'italien, le français. Il avait voyagé. Son éloquence était fameuse, et Ben Jonson lui a rendu ce magnifique témoignage : « La crainte de tout homme qui l'entendait était qu'il ne finît. » Enfin, le vocabulaire de Bacon est, comme celui de Shakspeare, d'une étendue exceptionnelle. L'auteur de l'*Instauratio magna* avait fait des études de philologie comparée, afin d'enrichir sa langue, et Samuel Johnson, le lexicographe, a pu dire que ses œuvres fourniraient à elles seules tous les matériaux pour un dictionnaire de la langue anglaise. Max Muller, dans sa *Science du langage*, estime qu'un cultivateur emploie environ 500 mots, un Anglais qui a fait des études universitaires 3 à 4 000; il en compte 5000 chez Thackeray, 5 642 dans la Bible, 7 000 chez Milton, tandis qu'on en trouve 15 000 dans Shakspeare.

A mesure qu'on poursuit le rapprochement, il se précise. Les Baconiens découvrent que l'auteur des pièces avait l'esprit comme saturé des termes de loi les plus techniques, au point d'user librement et spontanément d'expressions et de métaphores tirées du domaine de la jurisprudence. Mrs Henry Pott a édité pour la première fois, en 1883, un manuscrit de Bacon, conservé au British Museum, et qui est un recueil de phrases, maximes et expressions latines, françaises, anglaises, avec une suite de proverbes français et, à de lointains intervalles, quelques mots de grec. Ce cahier, intitulé : *Promus of Fourmes and Elegancyes*, contient nombre de mots et de phrases communs aux œuvres de Bacon et de Shakspeare, et il a permis de pousser jusqu'aux extrêmes limites l'argument du parallélisme des styles.

On allègue aussi le parallélisme des idées. L'auteur de *Henry IV*, de *Hamlet*, de *Coriolan*, par exemple, ne semble point estimer que le peuple soit apte à s'occuper des affaires. Or, Bacon se fit, en politique, le défenseur des prérogatives royales contre les revendications populaires. Il les soutient même, au besoin, contre les nobles; et, de ce nouveau point de vue, on a remarqué que Bacon et Shakspeare, s'occupant tous deux du roi Jean, ne font aucune allusion à la grande Charte de 1215, imposée au souverain par les barons anglais après la bataille de Bouvines.

Voici mieux : des concordances de faits. *Peines d'amour perdues* révèlent une parfaite connaissance de la cour du roi de France Henri IV. Or, Bacon voyagea en France, où son frère, Anthony Bacon, séjourna comme diplomate de 1579 à 1592. Lui-même visita notamment Orléans, Blois, Tours, et passa trois mois à Poitiers. Maints détails des trois *Henry VI* témoignent d'une familiarité particulière avec l'Orléanais, la Touraine et le Poitou.

François Bacon pouvait être lié avec le comte de Southampton, à qui sont dédiés les deux poèmes de *Vénus et Adonis* et du *Rapt de Lucrèce*. Ils avaient fréquenté Gray Inn ensemble et s'étaient rencontrés à la cour d'Élisabeth. Le ton des dédicaces, inexplicable chez le Stratfordien, devient tout naturel. Dans une scène du premier *Henry VI* (acte II, sc. IV), le dialogue entre Plantagenet et Suffolk fait allusion aux coutumes très particulières de l'Inner Temple, inconnues du public. Mais

l'Inner Temple et Gray Inn, institutions fraternelles, se réunissaient dans certaines circonstances, notamment pour les réjouissances de Noël, et il y avait entre elles une sorte de franc-maçonnerie. Or, Bacon était membre de Gray Inn, où il garda son logis durant la plus grande partie de sa vie.

La publication du fameux in-folio de 1623, première édition complète des œuvres, vient prendre tout naturellement place à sa date dans la vie de François Bacon. Celui-ci était d'avis qu'un écrivain doit autant que possible différer la publication de ses œuvres, afin de les améliorer sans cesse. Disgracié en 1621, il passa ses dernières années à mettre les siennes en ordre et publia en 1625 *The New Atlantis* et le *Novum Organum*. De même, il aurait fait publier en 1623 les trente-six drames, revus avec soin ou encore inédits.

Enfin, il est tels indices révélateurs qui paraissent confirmer ces deux ordres d'argumens. On a découvert, par exemple, à Northampton House, en 1867, des manuscrits de Bacon renfermant les titres des deux pièces *Richard II* et *Richard III*, le nom de William Shakspeare, quelques vers du poème *le Rapt de Lucrèce*, et le mot de basse latinité rapporté par Ducange et cité par Costard dans *Peines d'amour perdues* : *Honorificabilitudo*. N'est-ce pas là comme un regard qu'il nous a été donné de jeter dans le cabinet de travail de Bacon et qui nous permet de surprendre son secret ? Ce seul mot *Honorificabilitudo* est devenu le point de départ de tout un système, qui a donné à la théorie baconienne, en Amérique surtout, et depuis une trentaine d'années, une nouvelle forme. Partant de ce principe que Bacon avait dû prendre, en cachant son œuvre, les précautions nécessaires pour que la vérité fût connue un jour, certains adeptes ont supposé l'existence d'un « chiffre » propre à dévoiler le mystère. Et ils n'ont pas eu de peine, — car en ces matières on découvre tout ce qu'on veut, — à le découvrir. C'est M. Ignatius Donnelly, de Hastings (Minnesota), qui a, le premier, exposé l'hypothèse dans toute son ampleur, au cours de deux gros volumes : *Le grand Cryptogramme : le chiffre de François Bacon dans les soi-disant pièces de Shakspeare* (Chicago et Londres, 1887). L'auteur prétend appliquer au texte du premier in-folio un chiffre qui lui permet de choisir, à des intervalles déterminés, des lettres formant des mots et des phrases destinées à établir que Bacon a écrit non seulement les pièces

de Shakspeare, mais beaucoup d'autres œuvres contemporaines. Sir Edwin Durning Lawrence, en Angleterre, s'est mis au service de cette opinion et l'a soutenue dans son livre *Bacon est Shakspeare*, dont il se flattait d'avoir mis en circulation 300 000 exemplaires à un penny, en 1912. Nous aurons un échantillon de la méthode par cet exemple, un des plus typiques entre tous. Il est emprunté au chapitre X, qui reproduit le titre de l'ouvrage : *Bacon est Shakspeare*, avec ce sous-titre : « Prouvé mécaniquement en un court chapitre sur le long mot *Honorificabilitudinitatibus*. » Ce mot, qui n'a pas été créé par Shakspeare, se trouve à la page 136 dans l'édition originale de *Peines d'amour perdues*, le fameux in-quarto de 1598, où paraît pour la première fois, sous le titre d'une pièce imprimée, le nom de Shakspeare.

Cette même année, paraissait chez le même éditeur, sous le nom de Francis Meres, un petit livre : *Palladis tamia, Wits treasury*, où nous voyons assigner à Shakspeare les onze autres pièces, données antérieurement sans nom d'auteur. Si maintenant nous nous reportons à l'in-folio de 1623, nous y voyons les *Peines d'amour perdues* placées de telle sorte que la page 136 commence par la même ligne que la page 136 de l'in-quarto de 1598. Le vocable latin se trouve sur la 27e ligne, et il est composé de vingt-sept lettres qui forment l'hexamètre latin :

Hi ludi, F. Baconis nati, tuiti orbi.

« Ces pièces, filles de F. Bacon, sont conservées au monde... » Par des calculs de toute sorte, où les lettres représentent la valeur numérique de leur rang, sir Edward Durning Lawrence établit maintes concordances, parmi lesquelles celles-ci, que les initiales et les finales de chaque mot donnent le nombre 136, — numéro de la page, — et les lettres intermédiaires le nombre 151, — place du mot... C'est beaucoup plus compliqué, mais ce n'est ni plus difficile ni plus probant que les révélations sur l'œuvre ou la durée d'un ministère d'après les noms des ministres disposés en un certain ordre, ou la prophétie cachée dans l'anagramme de Versailles : *ville seras*.

La théorie cryptographique ne saurait donc renforcer beaucoup l'hypothèse des Baconiens, et il reste à juger celle-ci sur l'ensemble des preuves dont nous n'avons fait qu'indiquer, à l'aide de quelques exemples choisis, la progression.

Est-il besoin de remarquer d'abord, sur la question des faits, qu'aucun d'eux n'est décisif et qu'ils se prêtent trop aisément à d'autres interprétations? Par exemple, à côté des citations shakspeariennes et autres mentions trouvées dans les papiers de Bacon, figure le titre d'une pièce satirique (aujourd'hui perdue) de Thomas Nashe, *l'Ile des Chiens*, jouée en 1597, et qui valut à son auteur de la prison. Si l'on songe que *Richard II* est de 1598 et fut repris, à la demande des conjurés, au moment de la conspiration d'Essex, la veille même du soulèvement, il sera légitime de supposer que la découverte de Northampton House est celle d'un dossier relatif à des pièces incriminées et que dut réunir Bacon, en sa qualité de conseiller de la reine, chargé de soutenir l'accusation. Quant à la publication de l'in-folio, il est assez naturel qu'un dramaturge du temps d'Élisabeth ne se soit pas occupé de donner une édition complète de ses œuvres et qu'il ait fallu, après sa mort, quelques années à ses amis pour mener la tâche à bonne fin.

Nous objecterons de même aux prétendues concordances entre l'œuvre shakspearienne et telle ou telle particularité de la vie de Bacon que, d'une part, il est trop facile de fausser ou de forcer l'interprétation des passages en cause, et que, d'autre part, s'ils signifient bien ce qu'on leur fait dire et si donc ils impliquent bien les conditions qu'on leur attribue, rien n'est plus arbitraire que de déclarer ces conditions irréalisables en dehors de la personnalité de Bacon. Y a-t-il vraiment une allusion à l'Inner Temple dans la scène IV du IIIe acte du premier *Henry VI?* Le point est déjà discutable; mais ce qui est plus discutable encore, dans le cas de l'affirmative, c'est la nécessité de recourir à Bacon et l'impossibilité d'admettre pour l'auteur aucun autre moyen de connaître l'Inner Temple.

Il va de soi que si l'intérêt des argumens baconiens augmente, à mesure qu'ils deviennent plus généraux, leur valeur au contraire diminue, comme si leur cercle se desserrait autour de la figure qu'ils veulent étreindre. Ils finissent par ne plus invoquer que des ressemblances, non seulement possibles, mais plutôt presque inévitables entre grands contemporains : communauté d'idées, de sentimens et de langage. Encore, sur ce dernier point, s'il est naturel que deux écrivains d'une même époque, et la plus exubérante de la littérature anglaise, aient en commun la richesse du vocabulaire, faut-il remarquer que Bacon a laissé

des vers, une traduction de quelques psaumes, sur quoi il nous paraît plutôt incapable d'avoir jamais écrit un vers de Shakspeare. Et il n'y a pas plus de ressemblance entre le « masque » composé par Bacon et le théâtre skakspearien.

On s'étonnerait donc du choix de Bacon, si ce personnage n'avait été désigné par un certain mystère. Ses embarras d'argent, son ascension rapide aux sommets de l'État, sa décadence et ses revers, sa condamnation, sa grâce, et à travers tout cela le gigantesque projet de l'*Instauratio magna* : cette vie étrange, et qui reste assez mal connue, du plus grand des contemporains de Shakspeare, devait nécessairement attirer les regards. On fut alors amené à scruter les écrits de Bacon. On découvrit dans sa correspondance d'énigmatiques allusions au secret de « récréations » ainsi qu'à des poèmes cachés. Insensiblement, on alla plus loin. Il fallait trouver une raison à son rôle secret : on en fit donc l'initiateur mystérieux d'une immense renaissance; on lui prêta un vaste plan de réforme qui embrassait la langue, la littérature, la philosophie et en fin de compte tout le domaine de l'esprit anglais. Cette hypothèse est loin d'être négligeable; elle mérite l'examen le plus sérieux et contient peut-être une grande part de vérité (1). Mais elle ne fait qu'accuser d'avantage l'invraisemblance de la théorie baconienne. Car l'objection capitale qu'il convient de faire à celle-ci, c'est précisément la difficulté d'attribuer à un même génie deux œuvres dont chacune dépasse par son importance les limites d'un seul esprit. Bacon est mort à 65 ans d'un refroidissement contracté au cours d'une expérience de physique en plein air. Ce n'est pas trop pour les observations accumulées dans ses écrits et les longues méditations qu'ils supposent, du labeur de toute une vie, et il faut pourtant le concilier avec les charges d'une carrière publique et l'exercice des plus hautes fonctions. Mais il y a plus : cette carrière est celle d'un juriste, et il ne paraît pas possible qu'une étude aussi positive, aggravée d'une pratique aussi continue, puisse coïncider avec un tel épanouissement de poésie. Il est sans exemple que, même à un bien moindre degré, une coïncidence de ce genre se soit jamais produite; et de très bons critiques, comme MM. Garnett et Gosse, dans leur grande histoire illustrée de la

(1) Elle est indiquée notamment dans le volume de M. William T. Smedley : *The Mystery of Francis Bacon*. Londres, Robert Banks and Son, 1912.

littérature anglaise, estiment suffisante cette objection à la thèse des Baconiens.

Celle-ci a du moins contribué à préciser les rapports entre l'œuvre shakspearienne et l'esprit de l'époque. Pour établir que les pièces sont de François Bacon, lord Verulam, vicomte de Saint-Albans, chancelier d'Angleterre, on y a plus minutieusement cherché et relevé tout ce qui pouvait déceler la main du savant, du philosophe, du jurisconsulte et de l'homme d'État, de celui qui fut vraiment une lumière de son temps et une des meilleures têtes de tous les temps, témoin clairvoyant et agent zélé de cette Renaissance anglaise que résume et achève le nom de Shakspeare. Ce nom ne saurait avoir appartenu à un homme médiocre, à un bourgeois vulgaire de petite ville, à un comédien obscur. A côté des Baconiens, il s'est formé une opinion intermédiaire, qui se rallie à la partie négative de leur système, sans en accepter les conditions positives. Recrutée surtout parmi des légistes, dont l'attitude reste ici celle du scepticisme, — « the legal sceptics, » — elle est représentée surtout par le juge Webb *(Le Mystère de William Shakspeare)*, lord Penzance *(La Controverse Bacon-Shakspeare)*, Mr. G. G. Greenwood *(La Question Shakspeare posée à nouveau)*. Les critiques, mis en défiance par les absurdités évidentes de l'hérésie baconienne, admettent seulement que William Shakspeare, de Stratford-sur-Avon, tel que nous le connaissons, ne peut pas être l'auteur de l'œuvre merveilleuse qu'on lui attribue. Et ils n'affirment rien de plus. C'est ouvrir la voie à des hypothèses nouvelles.

III

Il vient de s'en présenter une, dont M. Célestin Demblon (1) est le champion. Il l'a exposée dans deux volumes touffus, confus,

(1) M. Demblon signale, sans préciser autrement, l'opuscule d'un Allemand, M. Peter Alvor, qui aurait traité avant lui, et le premier, la thèse Rutland-Shakspeare. Il n'en indique même pas le titre et n'en dit rien, sinon que M. Alvor partage l'œuvre shakspearienne entre Rutland et Southampton. Sir Sidney Lee, dans une note (p. 651) de l'ouvrage que nous citons plus loin, mentionne un autre livre, sensiblement antérieur aussi aux travaux de M. Demblon : *Der wahre Shakspeare* (Munich, 1907), par Karl Bleibtreu. Nous n'avons pu, dans les circonstances présentes, nous procurer ni l'un ni l'autre de ces écrits.

désordonnés, publiés en 1912 et 1914. Le premier porte ce titre sensationnel : *Lord Rutland est Shakspeare; le plus grand des Mystères dévoilé; Shaxper de Stratford hors cause.* Il est complété par un autre : *L'auteur d'* « *Hamlet* » *et son monde.* C'est un total d'un millier de pages, où il y a bien des redites, bien des digressions et des développemens oiseux. Tout ce fatras sent la hâte et l'improvisation. Aussi a-t-il échappé à l'auteur des inadvertances de détail et quelques incroyables erreurs. Mais elles n'importent pas à l'ensemble, et ce sont les grandes lignes qu'il s'agit de dégager.

Elles esquissent une concordance générale, fort curieuse, en effet, entre l'œuvre shakspearienne et la vie de Roger Manners, cinquième comte de Rutland, né le 6 octobre 1576 au château de Belvoir, mort à Cambridge le 26 juin 1612, âgé de trente-cinq ans et huit mois.

Concordance des faits d'abord. Rutland est plus jeune que Shakspeare de près de douze années, et cet écart arrangerait bien des difficultés relatives à la chronologie des premières œuvres. On sait que nous ne trouvons aucune trace de la production dramatique de Shakspeare avant 1592 et que le petit poème de *Vénus et Adonis* paraît en 1593. William Shakspeare a déjà vingt-huit et vingt-neuf ans. C'est bien tard, dit-on, pour débuter avec des compositions qui offrent tous les caractères de l'adolescence. L'auteur les aurait-il écrites plus tôt et gardées en portefeuille? L'hypothèse se heurte à des objections très sérieuses, et la critique aime mieux admettre un début tardif que peut expliquer d'ailleurs la nécessité où fut l'auteur de compléter son éducation et de se former par un assez long apprentissage. Mais comme tout est plus simple avec Rutland ! S'il commence par des œuvres d'adolescence, c'est qu'il était alors un adolescent : il a seize ans en 1592. N'est-ce pas même un peu jeune ? Non, car la première version de la première partie de *Henry VI* est vraiment une tragédie de collège, le découpage dialogué d'une chronique; et un lettré de Cambridge peut écrire dans sa dix-septième année *Vénus et Adonis*, dans sa dix-huitième *le Rapt de Lucrèce*, dans sa dix-neuvième enfin *Peines d'amour perdues.*

Et avec cette première comédie, M. Demblon a bien plus beau jeu. Elle se passe à Paris, à la cour de Henri IV, et correspond par sa date au passage dans notre capitale du jeune

Rutland, se rendant à Padoue. Puis viennent *les Deux gentilshommes de Vérone*. La scène de la *Comédie des Méprises* est à Paris et à Padoue. Détail plus significatif encore : dans la première version de *la Mégère apprivoisée*, elle se trouvait à Athènes; une revision la transporte à Padoue. Et la scène des pièces suivantes est dans les seules villes qu'ait habitées Rutland, au Nord-Est de l'Italie, en Vénétie.

En 1538, Rutland revient en Angleterre; il est nommé intendant de la forêt de Sherwood, et *le Songe d'une Nuit d'été* évoque aussitôt ses personnages de féerie dans le décor enchanté des bois. Quant à *Richard II* et *Jules César*, remplis d'allusions tout ensemble admiratives et blessantes à l'adresse de la reine Élisabeth, ils contribuent à préparer la conjuration d'Essex (1601) dans laquelle se trouve entraîné Rutland. Le premier *Hamlet* (1602) correspond à sa captivité au château d'Uffington. Le second *Hamlet* (1604), partiellement refondu, est tout enveloppé d'une atmosphère danoise qu'on ne respire pas dans le premier; et cette différence s'explique quand on sait que Rutland fut chargé par son souverain d'une ambassade extraordinaire au Danemark en 1603 et reçu au château d'Elseneur.

Dès l'avènement de Jacques Ier, on le voit, Rutland, — comme les autres conjurés, — avait retrouvé la faveur royale. *Macbeth*, en 1606, apparaît alors comme le plus délicat et le plus habile hommage au descendant de Banquo qui ajoute à la couronne d'Écosse celles d'Angleterre et d'Irlande. Dans *Cymbeline* et le *Conte d'hiver* reparaît l'amour des forêts après la nomination de Rutland au poste d'intendant de Birckwood Park, de Grantham et de Mansfield. Certains traits de *la Tempête* rappellent le bref séjour de Rutland aux Açores. Cette pièce, qui est le testament du poète, correspond à la retraite de son prête-nom. William Shakspeare n'a plus rien à faire au théâtre et il ne survit plus que comme un bourgeois de Stratford à l'auteur des pièces, mort aussitôt après son chant du cygne, au mois de juin 1612.

Quand M. Demblon examine ensuite le détail de l'œuvre, il découvre que le monde des comédies est celui de Rutland, qu'il n'est pas et ne peut pas être celui de Shaskspeare. C'est d'abord Rutland lui-même qui s'est peint, — nous y avons fait allusion déjà, — sous les traits de Biron et de Valentin, de Bassanio et de Benedict, de Jacques et de Prospero. Sa jeune femme, Élisabeth

Sidney, fille de l'illustre et charmant sir Philippe Sidney que la Reine appelait le « joyau du règne, » c'est Rosaline de *Peines d'amour* et Bianca de *la Mégère apprivoisée;* c'est Portia du *Marchand de Venise*, Viola de *la Douzième Nuit* et surtout Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien*. Enfin, Hélène et Bertrand s'épousent dans *Tout est bien*, comme s'épousaient dans la réalité et à ce moment même, en 1599, Roger Manners, comte de Rutland, et Élisabeth Sidney. Le Protée des *Deux gentilshommes*, c'est Southampton, dont Rutland critique avec une amicale franchise les aventures de cœur et les infidélités; Julie, c'est Élisabeth Vernon, et nous les retrouvons ensuite dans *le Songe d'une Nuit d'été*, où Démétrius cherche à laisser Hélène pour se rapprocher d'Hermione, comme Southampton, à cette époque même, s'éloignait d'Élisabeth Vernon et recherchait la main d'une des sœurs de Rutland, Brigitte Manners; et Hermia repousse Démétrius comme la sage comtesse Brigitte repousse le grand ami de son frère, infiniment séduisant, mais trop volage. Ne les reconnaissons-nous pas une fois de plus dans ce Claudio, à la fois loyal et soupçonneux, de *Beaucoup de bruit*, dans cette Hero injustement accusée? Et n'est-ce pas lui une fois encore, cet autre Claudio de *Mesure pour mesure*, jeune gentilhomme emprisonné, comme l'avait été Southampton, parce que Juliette, c'est-à-dire Élisabeth Vernon, a mis avant le mariage un enfant au monde?

M. Demblon remplit deux chapitres de son second livre, — plus de cent pages, — à relever des analogies de ce genre. La rivalité des Capulets et des Montaigus, par exemple, lui paraît un écho de celle des Cecils et du clan d'Essex, et il rappelle à ce propos que Southampton, affilié à ce dernier groupe, avait failli épouser la fille de William Cecil, lord Burghley. Il remarque même que la mère de Southampton s'appelait Monteagle. L'un après l'autre, presque tous les personnages des comédies sont ainsi identifiés et attestent que ce monde, avec ses grâces, ses intrigues et ses passions, est bien le monde du comte de Rutland.

Pareillement, les tragédies et les « histoires » évoquent les préoccupations politiques, le milieu historique et les opinions personnelles de ce noble gentilhomme. Bornons-nous à marquer ici quelques-uns des traits principaux. Les trois *Henry IV*, *Richard III* (qui constitue une quatrième partie), Richard II et

le premier *Henry IV* « forment un panorama de plus en plus remarquable des revers, puis du triomphe de la Maison de Lancastre, à qui vont les sympathies du poète. » Le personnage de Jules César est une transposition masculine de la reine Élisabeth vieillie et superstitieuse, et la tragédie à laquelle il donne son nom une peinture des préparatifs de la conjuration d'Essex. *Macbeth*, comme nous l'avons dit, est un compliment à Jacques Ier, *Coriolan* une œuvre d'inspiration aristocratique où se prolonge l'écho des déceptions qui accablèrent les amis d'Essex quand Londres, naguère encore si enthousiaste au départ du jeune général, refusa d'entendre leur appel. La pièce est toute pleine d'allusions à l'inconstance des foules, et l'on y sent enfin que l'entourage du héros voulut le retenir sur la pente fatale. *Antoine et Cléopâtre*, c'est encore, sous les noms fournis par Plutarque, ce que l'auteur a vu à la Cour d'Angleterre : Antoine laisse assez clairement reconnaître le personnage d'Essex, et Cléopâtre, plus âgée que lui, Cléopâtre « le vieux serpent du Nil, » c'est Élisabeth ; Octave, ami d'abord, — parent même, — puis ennemi d'Antoine, peu courageux, froid, persévérant, dissimulé, manœuvrant en secret pour ruiner la fortune du jeune général victorieux, M. Demblon lui trouve une ressemblance étroite, qu'il ne précise pas, avec Robert Cecil, fils du tout-puissant lord Burghley, ministre de la Reine.

Ce serait un travail infini et stérile que de vouloir procéder dans le détail à un examen critique de ces assimilations. Elles sont nécessairement fort arbitraires ; quelques-unes peuvent présenter de la vraisemblance, nous en trouverions d'inacceptables, et le cas de la plupart resterait douteux. Mais qu'importe? Si elles révèlent, chez Shakspeare, une merveilleuse intuition de son temps, qui est le temps de Rutland, il ne s'ensuit en rien que Shakspeare doive être Rutland lui-même ; et nous en venons maintenant au fait sur lequel se fonde M. Demblon pour affirmer cette identité.

Car il invoque un fait, d'où est sortie sa « découverte » et qui a été, comme il dit, « le trait de lumière attendu depuis si longtemps. » Il ajoute même, comme pour nous mieux faire entendre la grandeur de l'événement : « c'est le *fiat lux* de la Genèse ! » Voici : dans les archives du château de Belvoir, récemment publiées par une Commission des manuscrits historiques (que M. Demblon appelle la Commission historique des

Monumens), figure, parmi des comptes de l'année 1613, la mention suivante : « *Item* du 31 mars à Mr. Shakspeare en or pour la devise de Monseigneur 44 shillings; à Richard Burbage pour peinture et exécution d'icelle, en or, 44 shillings; [total] 4 livres, 8 shillings. » Rien de plus simple. Au début de 1613, c'est-à-dire l'année qui suivit la mort de Roger Manners, comte de Rutland, son frère Francis demanda à Shakspeare et à son ami le grand acteur Burbage, renommé pour son talent de dessinateur et de peintre, de lui composer, selon la mode du temps, une de ces devises ornées d'emblèmes dont l'usage et le nom, — *impreso*, — s'étaient répandus d'Italie en France et en Angleterre. Cette démarche prouve seulement que Shakspeare n'était pas, comme le veut M. Demblon et comme il le faut pour sa thèse, un rustre ignoré, le « boucher stratfordien. » Un grand seigneur s'adresse à lui comme un Montausier aurait pu s'adresser à Molière, et l'intendant, qui écrit sans qualification le nom de Burbage, y met plus de formes avec « Mr. Shakspeare. » Si on veut absolument que le texte ait une importance décisive, il n'y en a qu'une à lui reconnaître : c'est qu'il ruine la théorie de M. Demblon. Mais M. Demblon raisonne d'une autre manière. Les relations de Francis Manners, sixième comte de Rutland, avec « Shaxper, » ce « service semi-professionnel » *(sic)* qu'il lui demande, est-ce assez clair? Un autre document laissait « entrevoir » par surcroît que Roger Manners, cinquième comte, s'était entremis auprès du conseil héraldique pour faire accorder au père de Shakspeare des armoiries. Vite, qui est ce Rutland? M. Demblon trouve quelques linéamens de biographie dans le *Dictionnaire de biographie nationale*. « Ces linéamens suffisent : un coup d'œil nous avait déjà convaincu! » M. Demblon a la conviction facile autant qu'ardente. Il ne s'est donc point avisé et sans doute ne s'embarrassera point des très graves objections qui auraient dû l'arrêter.

On ne s'explique pas d'abord que le jeune Rutland ait déjà, vers sa dix-septième année, emprunté le nom de Shakspeare pour publier le petit poème de *Vénus et Adonis*. Les raisons qu'il pouvait avoir, en 1598, de donner le change en faisant porter la responsabilité de ses pièces à un acteur, ne s'appliquent ni à la date, ni à la nature des poèmes de 1593 et de 1594. Ajoutons que, dans l'hypothèse de M. Demblon comme dans celle des Baconiens, le choix de cet acteur s'expliquerait assez

mal. Le Shaxper illettré et grossier, le « boucher de Stratford » incapable de signer son nom et réduit aux plus bas emplois, quel singulier truchement pour lord Rutland ! Ni un seul camarade du rustre, ni un seul contemporain du grand seigneur n'auraient pu s'y laisser prendre. La supercherie aurait été découverte tout de suite, et il y serait fait quelque allusion.

D'autre part, il y a des témoignages formels, s'ils sont peu nombreux, sur des représentations, notamment devant la Cour, où Shakspeare paraissait au premier plan. Mais M. Demblon a une réponse toute prête. Il a remarqué que ces représentations coïncident toujours avec la présence de lord Rutland à Londres : c'est lui qui jouait ces jours-là. Et M. Demblon ne se demande pas comment son héros, si soucieux de garder l'incognito, aurait commis une imprudence pareille et emprunté pour paraître sur la scène le nom de son prête-nom. Étranges effets d'une conviction irréfléchie, d'un parti pris obstiné et du vertige où peut entraîner un paradoxe !

La chronologie des pièces, dans la mesure même où elle est maintenant au-dessus de toute discussion, nous obligerait d'admettre, — et M. Demblon ne le conteste pas, — que Rutland en avait composé quatorze, outre les deux poèmes et la plupart des sonnets, à l'âge de vingt-deux ans, à travers ses voyages, études de droit, maladies et autres empêchemens. Comme divertissement d'étudiant, c'est un résultat invraisemblable.

Mais ce qui l'est davantage, l'objection qui, à elle seule, paraît suffisante pour ruiner toute la thèse, c'est qu'il ne soit resté aucune trace du « grand secret, » comme dit M. Demblon, dans les archives de Belvoir, aucune tradition qui s'y rapporte dans la noble maison des Rutland. Quelles que soient les raisons qui eussent dicté sa conduite au comte Roger, elles n'auraient certes pas duré toujours. Voilà une grande famille qui a continué d'exister, de vivre sur les mêmes terres, dans la même résidence, sans autre changement que de s'élever au plus haut rang de la pairie : les comtes sont devenus les ducs de Rutland. Le château de Belvoir, édifice admirable, est renommé pour ses galeries de peinture ; la Commission des manuscrits historiques a publié en 1889 un recueil de ses archives. Lady Victoria Manners a donné dans le « Journal de l'Art, » *Art Journal*, en 1903, un article sur les monumens de sa Maison, *Rutland Monuments*. Et c'est une telle Maison qui serait à ce point ignorante

ou insouciante de sa gloire! De toutes les impossibilités auxquelles se heurte le paradoxe de M. Demblon, celle-ci nous paraît la plus simple et la plus décisive.

Elle s'aggrave encore, — et nous terminerons par là, — de la question des manuscrits. Tout le monde sait qu'il n'en reste rien, pas une ligne. Le fait s'explique assez aisément pour William Shakspeare de Stratford, qui les avait probablement laissés à sa troupe, puisqu'elle continua de jouer ses pièces après sa retraite. On a supposé qu'ils avaient pu être détruits dans l'incendie du théâtre du Globe en 1613. Bien d'autres causes expliqueraient une disparition contre laquelle rien ne les défendait spécialement et du même coup les longs délais qu'exigea la préparation de l'in-folio de 1623. Il fallut les rassembler s'ils étaient dispersés, les reconstituer s'ils étaient perdus, et mettre à contribution, dans ce dernier cas, les copies de rôles. Mais si l'on admet avec M. Demblon que l'in-folio de 1623 soit dû aux soins de la famille et des amis, sous la direction ou le contrôle de Francis Manners, frère du défunt, tout devient inexplicable, et le retard de onze années et la disparition des manuscrits. A qui fera-t-on croire que les archives de Belvoir auraient tout gardé, sauf cela?

Les deux volumes de M. Demblon ne prouvent donc pas ce qu'ils prétendent prouver, malgré la répétition des formules comme : « est-ce assez révélateur? » « nul doute n'est possible, » — ou « la cause est surabondamment entendue. » Et ce ton si tranchant n'est pas leur moindre défaut. L'auteur oublie qu'une hypothèse comme la sienne se présente en solliciteuse et nous demande d'examiner ses titres. Il renverse les rôles et traite de haut les travaux des « Shakspeariens, » cet immense et patient effort de la critique shakspearienne pendant un siècle. Il en a particulièrement contre son représentant le plus qualifié à l'heure actuelle, sir Sidney Lee, qu'il considère comme la personnification de l'erreur et sur lequel il épuise les ressources de son ironie. Or, c'est au contraire à cet admirable biographe de Shakspeare, à la nouvelle édition, revue et augmentée, de son livre si consciencieux, si minutieux, si méthodique et si prudent, si scrupuleux sur les textes et les faits, si ingénieux à la fois et si réservé dans la conjecture (1),

(1) Sir Sidney Lee : *A Life of William Shakspeare*. New edition, rewritten and enlarged. Smith, Elder and Co. Londres, 1915.

que nous allons demander quelle idée on peut maintenant se faire, après les dernières recherches et les plus récentes découvertes, de celui qui fut à la fois le bourgeois de Stratford et le plus grand poète de son pays.

IV

Entre l'un et l'autre, il ne subsiste aucune contradiction ; et nous voyons se résoudre ainsi, très simplement et très élégamment, la question shakspearienne en même temps que le prétendu antagonisme d'où elle était née.

Tout d'abord, le père de William Shakspeare n'est pas le rustre assez misérable qu'on s'est plu à représenter. Établi à Stratford vers 1551, dans le commerce des produits agricoles et probablement la petite industrie locale qui s'y rattachait, il devient très vite propriétaire, se marie avec la fille d'un fermier aisé du voisinage et remplit successivement toutes les charges municipales : conseiller, officier de police, trésorier, alderman et bailli. A partir de 1567, les archives du Conseil le désignent sous l'honorable appellation de « Mr. Shakspeare. » Après quelque vingt-cinq ans de prospérité, sa situation, il est vrai, déclina et devint fort précaire, pour ne se relever qu'avec la fortune de son fils. Mais il n'avait certes pas perdu l'estime de ses concitoyens, car il était encore, quelques mois avant sa mort, en 1601, écouté par le Conseil municipal dans la conduite d'un procès que le seigneur, sir Edward Greville, intentait au bailli et aux bourgeois.

De même, l'école de Stratford n'est pas la misérable école primaire de village où il eût été impossible à un enfant d'ébaucher une culture classique. Les études littéraires étaient alors en grande faveur et l'Angleterre des Tudors manifestait un zèle sans précédent à l'égard de l'éducation. Aux seize « écoles de grammaire » existant à l'avènement de Henri VII, il s'en était ajouté seize nouvelles sous le règne de ce prince, soixante-trois sous Henri VIII, cinquante sous Édouard VI, dix-neuf sous la reine Marie, et l'augmentation durant le règne d'Élisabeth allait être de cent trente-huit. Nous savons qu'il y avait à Stratford une de ces *grammar schools*, fondée au XVIe siècle et réorganisée en 1553, que les enfans y entraient d'ordinaire vers l'âge de huit ans, qu'ils y étaient mis tout de suite au « rudi-

ment, » passaient vite à des livres comme les *Sententiæ pueriles* et la Grammaire latine de Lilly, pour arriver à Sénèque, Térence, Cicéron, Virgile, Plaute, Ovide et Horace. En admettant même que le jeune Shakspeare ait quitté l'école dès l'âge de treize ans, il n'est pas le moins du monde invraisemblable qu'une fréquentation de quatre ou cinq années ait suffi à lui donner cette moyenne culture latine que supposent ses écrits. Des condisciples du dramaturge, qui se tournèrent vers le commerce, se montraient capables à l'occasion d'écrire des lettres en bon latin ou de les assaisonner de phrases latines, et il y eut à cette époque au moins un écolier de Stratford qui montra dans son âge mûr quelque familiarité avec la poésie française, puisque, trésorier de la commune en 1623, il inscrivait ce distique sur la couverture du registre municipal :

> Heureux celui qui pour devenir sage
> Du mal d'autrui fait son apprentissage (1).

Un homme de génie tire plus de parti qu'un autre de son bagage d'écolier, et tout lui devient, par la suite, occasion d'y ajouter. Là encore, ceux qui plaident l'ignorance nécessaire du « Stratfordien » modifient la réalité selon les besoins de leur cause. Quand M. Demblon, par exemple, à la suite des Baconiens, nous donne Stratford comme une bourgade sans livres, il ne sait pas ou il oublie que « la littérature profane aussi bien que la théologie pénétrait dans les presbytères, et que des bibliothèques ornaient les grandes maisons du voisinage. » L'inventaire *post mortem* des effets mobiliers de John Marshall, curé de Bishopton, un hameau de Stratford, énumère 170 volumes, comprenant les *Tristes* d'Ovide, les *Colloques* d'Erasme, Virgile, les *Problèmes* d'Aristote, les *Lettres* de Cicéron, en dehors de la controverse théologique, des commentaires de l'Écriture et des manuels d'éducation. Sir George Carew, de Clopton House, à Stratford même, y achetait pour sa bibliothèque en 1598, c'est-à-dire dès la publication, le dictionnaire italien-anglais de John Florio, *Un monde de mots*.

Bien n'est donc plus simple, plus conforme aux données positives, que d'attribuer à Shakspeare une première éducation

(1) Voyez *Catalogue of Shakspeare's Birthplace*, p. 115.

suffisante. Et l'on expliquera non moins naturellement ensuite qu'il ait pu la développer, apprendre notamment un peu des deux langues si répandues alors en Angleterre : l'italien et le français. Nous avons à remplir, en effet, ce grand vide d'environ six années qui s'ouvre dans la vie de Shakspeare entre le départ de Stratford et les débuts d'auteur à Londres. Le plus sage n'est-il pas de supposer qu'elles furent des années de préparation et d'apprentissage? Sir Sidney Lee, à qui n'échappe aucun détail propre à éclairer son sujet, nous apprend que le jeune Stratfordien put trouver dans la capitale un de ses compatriotes et voisins, exactement du même âge que lui : Richard Field, entré comme apprenti, dès 1579, à l'imprimerie de Thomas Vautrollier (un réfugié huguenot français), gérait alors la maison en l'absence du patron, dont il devait bientôt devenir le successeur et épouser la veuve. Un document légal atteste, d'autre part, que les pères des deux jeunes gens étaient amis, et c'est des presses de Richard Field que sortira, en 1593, le premier ouvrage imprimé de Shakspeare, *Vénus et Adonis*. Il ne saurait donc y avoir aucun doute sur leurs relations, et elles ont d'autant plus d'importance que Shakspeare put acquérir ou perfectionner dans ce milieu sa connaissance du français, y lire des livres écrits dans notre langue, y trouver notamment cette fameuse traduction des *Vies* de Plutarque, par sir Thomas North, éditée par Vautrollier dès 1579 et avec laquelle il devait se montrer plus tard si familier.

Parmi les traditions relatives à cette époque, il se trouve que les mieux fondées sont aussi celles qui rendent le mieux compte de ses débuts. Elles s'accordent à nous montrer Shakspeare dès cette période en rapports avec le monde des théâtres.

On peut admettre sur la foi de son filleul, sir William d'Avenant, le dramaturge, qu'il avait gardé les chevaux des gentilshommes à la porte d'un théâtre et organisé bientôt un service à cet effet. Cette tradition n'exclut pas d'ailleurs celle qui lui attribue, à l'intérieur du théâtre, des débuts très modestes d'employé plutôt que de comédien. Il dut traverser des momens difficiles et prendre les moyens de fortune qui s'offraient à lui. Ce qui est certain, c'est que nous perdons sa trace depuis son départ de Stratford à la fin de 1585 ou au commencement de 1586 jusqu'en 1592. Nous trouvons à cette

date son nom associé à une compagnie d'acteurs qui remporte un grand succès avec le premier *Henry VI*, où il a mis la main. Il y a tout lieu de croire qu'il avait trouvé dans cette troupe son premier engagement. Placée d'abord sous le patronage du comte de Leicester, puis sous celui de lord Strange devenu un peu plus tard comte de Derby, elle fusionna en 1594 avec la troupe du Lord Chambellan. Lors de cette fusion, des documens officiels désignent Shakspeare comme un de ses membres les plus en vue. En décembre de cette même année, il prend part avec le tragédien Richard Burbage et le comédien William Kemp, les deux acteurs les plus réputés du temps, à deux représentations données devant la Cour au palais de Greenwich. Burbage, John Hemminges, Henry Condell et Augustin Philipps, quatre des principaux artistes de la troupe, sont et restent les amis de toute sa vie. Enfin, Shakspeare n'appartint véritablement et d'une manière durable qu'à cette compagnie, et elle présenta presque toutes ses pièces au public.

C'est au théâtre de la Rose, où elle était venue s'installer le 19 février 1592, que Shakspeare dut remporter ses premiers succès d'acteur et d'auteur. L'éditeur Chettle lui rend à cette date le témoignage qu'il est « excellent dans la profession qu'il exerce, » *exelent in the qualitie he professes.* Après diverses pérégrinations, la troupe s'établit en 1599 au Globe, que viennent d'élever, sur l'autre rive de la Tamise, les frères Burbage. Des actes légaux attestent que Shakspeare joua un rôle principal dans les nombreuses et complexes transactions d'où sortit le théâtre du Globe. Il prendra plus tard, à partir de 1610, une place importante dans les affaires de Richard Burbage au théâtre des Blackfriars. Enfin, ses pièces furent parmi les plus jouées et les mieux accueillies à la Cour. Douze y parurent de son vivant, et il est probable qu'il tenait un rôle dans ces représentations, puisque, d'autre part, nous le voyons jouer devant la Reine. L'édition in-folio de 1623 inscrit son nom en tête de la liste des « principaux acteurs dans toutes ces pièces, » et il figure en tête aussi des acteurs qui créèrent en 1598, probablement au théâtre de la Courtine, « The Curtain, » la première et la plus connue des comédies de Ben Jonson : *Every Man in his Humour*. Cinq ans plus tard, en 1603, une autre pièce de Ben Jonson, sa tragédie de *Séjan*, fut représentée pour la première fois au Globe par la troupe de

Shakspeare. Celui-ci était encore un des interprètes. Dans la distribution primitive, les noms des auteurs sont disposés sur deux colonnes, celui de Shakspeare en tête de la seconde correspondant à celui de Burbage en tête de la première. On croit qu'il tenait le rôle de « Kno'well, vieux gentleman. » Il suffit donc d'interpréter des faits certains pour arriver à la conclusion que Shakspeare, en dehors même de sa qualité d'auteur, fut un personnage dans le monde du théâtre anglais contemporain.

La plupart des critiques qui se séparent de l'opinion traditionnelle ont voulu voir, dans la prospérité au moins relative de Shakspeare à partir de 1596, un des mystères de sa vie et une preuve en faveur de leur hypothèse : il aurait tout simplement vendu son nom. Sir Sidney Lee a repris et développé dans sa nouvelle édition, où elle forme un chapitre distinct, l'étude très précise des ressources du comédien-auteur, et il a établi, d'après des documens sur les conditions des acteurs, leurs salaires, les droits d'auteur, les représentations devant la Cour, etc., que le revenu moyen de Shakspeare avait dû être, antérieurement à 1599, d'environ cent cinquante livres par an, soit près de 4 000 francs, qui en représenteraient quelque vingt mille aujourd'hui. A partir de 1599, ces ressources augmentèrent dans des proportions considérables lorsque s'ouvrit le théâtre du Globe, dont Shakspeare était un des sept actionnaires. Il eut aussi des intérêts, au moins pendant les cinq dernières années de sa vie, dans le théâtre des Blackfriars. En additionnant ces bénéfices avec les profits des dédicaces et des patronages et le revenu des immeubles de Stratford, sir Sidney Lee arrive, pour les quatorze ou quinze dernières années, à un revenu moyen de sept cents livres sur lequel il fut possible à Shakspeare de compléter ses achats de maisons et de terres, qui s'élevèrent, entre 1599 et 1613, à une somme totale d'environ 25 000 francs d'alors, soit 120 000 d'aujourd'hui. Si l'on fait la part de l'exagération inévitable qui s'attache aux chiffres ronds, il n'y a donc rien d'invraisemblable dans cette affirmation de John Ward, curé de Stratford au XVII[e] siècle, que le dramaturge y aurait vécu sur le pied de mille livres par an. Et il n'y aurait rien de mystérieux non plus dans cette richesse.

C'est probablement en 1596 qu'il était revenu, après une

absence de plus de dix années, dans sa ville natale; et aussitôt la situation de la famille est transformée. Il n'y a plus de poursuites de créanciers contre John Shakspeare. Bientôt, celui-ci commence des démarches auprès du Collège héraldique pour obtenir des armoiries, et nous ne pouvons douter que ces négociations ne fussent dues à l'initiative du poète et menées par lui, car aujourd'hui encore, les postulans doivent, dans le cas où leur père est vivant, les conduire comme s'il était le principal intéressé.

Les relations de Shakspeare avec Stratford sont dès lors ininterrompues. Il y revenait de temps à autre parmi ses contemporains et faisait maintenant figure de personnage dans la cité. Le 4 mai 1597, il achète la plus belle maison, New Place, bâtie plus d'un siècle auparavant par sir Hugh Clopton, mais qui était fort abandonnée. Des lettres écrites au cours de l'année 1598 par des notables de Stratford ne laissent aucun doute sur le renom de richesse et d'influence qu'il acquit aussitôt dans sa ville natale.

A partir de 1611, il semble s'y être retiré d'une manière définitive. Non qu'il ait cessé alors de faire des séjours à Londres : ceux-ci se prolongèrent parfois plus d'un mois, et nous avons la preuve aussi qu'il resta fidèle jusqu'à la fin de ses jours aux amitiés formées dans la capitale avec ses confrères (1). Après l'incendie du théâtre du Globe, le 29 juin 1613, il souscrit une somme de cent livres pour la reconstruction. On ne cessa de reprendre ses pièces sur l'une et l'autre scène, non plus que de les représenter à la Cour. Il n'en figure pas moins de six au programme des fêtes données pour le mariage de la princesse Élisabeth, fille du roi Jacques, avec l'électeur Palatin, au début du printemps de 1613, sans compter la pièce perdue de *Cardenio*, qu'on attribue à sa collaboration avec John Fletcher. Cette même année encore, nous l'avons vu collaborer avec Burbage à la devise du comte de Rutland. C'est à Heminge et Condell enfin qu'est due la première édition complète des Œuvres, le fameux in-folio de 1623.

Rien de plus naturel que cet hommage rendu par les deux principaux acteurs et directeurs de la troupe au génie de leur

(1) En 1605, Augustin Phillips, qui était comme lui un des premiers actionnaires du Globe, avait inscrit dans son testament : « A mon camarade William Shakspeare, une pièce de trente shillings en or. »

camarade. Nous avons eu l'occasion de dire déjà pourquoi il n'y avait pas lieu de s'étonner qu'il eût fallu un assez long délai, — environ sept ans, — pour réaliser cette entreprise. Faudrait-il s'étonner davantage que Shakspeare ne l'eût pas lui-même réalisée? Les auteurs dramatiques de ce temps semblent n'avoir attaché aucune importance à la publication de leurs pièces, écrites pour la scène et dont toute la destinée se bornait à y paraître. Les directeurs ne favorisaient pas non plus un mode de diffusion qu'ils considéraient comme une concurrence. Il n'y eut en somme, avant l'in-folio de 1623, qu'une seule publication d'ensemble analogue à celle-ci : un volume des œuvres de Benjamin Jonson, en 1616. Il groupait neuf pièces déjà publiées séparément. Shakspeare, en particulier, après fortune faite, et revenu parmi les scènes de sa jeunesse, se laissait aller à d'autres pensées. Il vivait en gentilhomme campagnard, ou, si l'on veut, en gros bourgeois, heureux et fier de ses biens, tout occupé à les administrer. Il lui suffisait maintenant d'être un notable de Stratford.

Sa fille aînée, Suzanne, avait épousé, le 5 juin 1607, un médecin du lieu, John Hall. Nous pouvons admettre, d'après quelques indices sûrs, que William Shakspeare était en relations avec la meilleure société du pays, non seulement ses voisins immédiats, les gens de négoce, parmi lesquels se recrutaient le bailli, les *aldermen* et les conseillers, et dont beaucoup étaient les amis de sa jeunesse, mais aussi les propriétaires des environs, ces *country gentlemen* qui entretenaient les meilleures relations avec les bourgeois de la ville, comme sir Fulke Greville, par exemple, archiviste de la commune de Stratford et *Justice of the Peace*. Celui-ci, en effet, venait assez souvent et acceptait l'hospitalité du bailli et de son cercle. Non loin de là, au manoir de Clifford Chambers, où résidaient sir Henry et lady Rainsford, le poète Drayton passait plusieurs mois par an. Il était lié avec Shakspeare, dont le gendre, John Hall, eut d'ailleurs l'occasion de lui donner ses soins, ainsi qu'à lady Rainsford.

La vie de Shakspeare à Stratford n'était donc celle ni d'un solitaire ni d'un rustre. Une affaire de communaux entre le Conseil et deux grands propriétaires, les Combes, nous apporte une preuve nouvelle de l'influence locale du poète, que les deux parties se disputent. D'après le vicaire John Ward, curé de

Stratford, une quarantaine d'années plus tard, il aurait reçu à New Place, au printemps de 1616, ses deux amis littéraires, Michel Drayton et Ben Jonson. Ce serait même pour avoir fêté leur visite par de trop copieuses libations qu'il serait mort dans un accès de fièvre. Il est plus vraisemblable que Shakspeare se sentait déjà menacé quand il fit son testament, au mois de janvier, et qu'une aggravation de son état en provoqua la revision et la signature à la fin de mars. Les cinq témoins sont d'honorables bourgeois de la ville, dont le nom ne s'associait pas pour la première fois au sien. L'un d'eux, Hamnet Sadler, avait été, trente et un ans plus tôt, le parrain d'un fils du poète, tandis qu'un autre, Julien Shaw, pouvait se rappeler qu'à la mort de son père, le père de Shakspeare avait servi de témoin pour les formalités de l'inventaire. Ces échanges de services, durant deux générations et au cours de toute une vie, révèlent la constance des bons rapports et la fidélité des amitiés. Elles nous aident à mieux comprendre que le poète, après avoir acquis l'indépendance, soit revenu finir ses jours dans sa ville natale, au milieu des siens et parmi les amis de sa jeunesse.

Ainsi s'acheva, bourgeoise et confortable, la vie de l'homme dont l'œuvre était montée comme un astre au zénith de la littérature anglaise et de la poésie universelle pour y briller à jamais d'un rayonnement sans pareil. Oui, Shakspeare, vu de près, n'est qu'un bourgeois anglais du XVIe siècle. Sa seule ambition fut l'aisance, et il ne disparut de Stratford que pendant les dix années qu'il lui fallut pour commencer de la conquérir. Il ne se douta point de sa grandeur, et ses contemporains, qui l'estimaient, ne la soupçonnèrent pas. Les plus grands génies s'ignorent avec une merveilleuse simplicité : ils participent à l'inconscience et à la sérénité de la nature. Leur production est si *naturelle* qu'elle ne leur donne aucunement l'idée d'un pouvoir d'exception et qu'il lui arrive souvent de se confondre d'abord avec l'esprit même du temps.

C'est ce même Shakspeare qui apportait à Emerson la plus éclatante illustration de son idée favorite : « L'originalité précieuse ne consiste-t-elle pas à différer des autres hommes. Le héros est dans la presse des chevaliers, et au plus épais des événemens, et, voyant ce dont les hommes ont besoin, et partageant leur désir, il ajoute la longueur nécessaire de vue et de bras, pour atteindre le point désiré. Le plus grand génie est l'homme

le plus endetté. » La dette de Shakspeare faisait de lui, aux yeux de ses camarades et de son public, un des remanieurs ou fournisseurs attitrés qui pourvoyaient aux besoins de la scène. Il s'est détaché, avec le temps, de cette masse confuse, et il nous apparaît sublime et solitaire. Nous rêvons alors pour lui d'une destinée assortie à ce prestige, et nous nous étonnons de trouver la sienne tout ordinaire. C'est pourquoi on a imaginé un mystère shakspearien, — le mystère de Bacon, le mystère de Rutland.

Un docteur allemand, — c'était inévitable, — a imaginé mieux encore : il s'est avisé d'annexer à la grandeur germanique le plus grand Anglais. Nous connaissions cela. Un certain Woltmann a déjà édifié avec des prétentions de ce genre une laborieuse mystification en deux volumes : *Les Germains en France* et *les Germains et la Renaissance en Italie*. D'après ce très notoire anthropo-bio-sociologue, Vinci « devait » s'appeler *Wincke*, Michel-Ange Buonarotti *Bohnrodt*, Voltaire, c'est-à-dire Arouet, *Arwid*, et Diderot *Tietroh*. M. Henri Driesmans (1), ne nous dit pas si les ancêtres de Shakspeare avaient nom *Speerschüttler;* mais il reconnaît en lui un pur Germain. « Sa poésie, si profonde et si intime, si religieuse, si délicatement sensible, et s'élevant jusqu'aux plus sublimes et terrifiantes pensées, est authentiquement saxonne. » Nous pourrions demander pourquoi la poésie allemande ne nous offre rien de pareil. Mais on ne discute pas des fantaisies de ce goût, qui se ruinent elles-mêmes par leur arbitraire. Bornons-nous à remarquer, en effet, que M. Driesmans oppose au magnifique génie d'un Shakspeare l'infériorité d'un « Celte » comme Byron, tout agitation, désordre et révolte. Or, un autre pangermaniste non moins qualifié, M. Houston Stewart Chamberlain, salue, au contraire, en Byron, un Germain authentique, et le glorifie comme un des témoins de la race. Le désaccord de ces docteurs nous suffit. Décidément, il faut en revenir à la bonne vieille tradition, laisser de côté l'anthropo-bio-sociologie, et renoncer au roman des Baconiens ou des Rutlandiens, pour se contenter de cette affirmation déjà connue et toute simple : Shakspeare est Shakspeare, — et il est Anglais.

FIRMIN ROZ.

(1) *Das Keltentum in der europäischen Blutmischung*, 2 vol. Leipzig, 1900.

LA
GUERRE QUI SE TRANSFORME
SOUS NOS YEUX

Un des traits frappans de la guerre actuelle est sa plasticité, ou plus exactement son caractère évolutif : elle se transforme en se poursuivant; elle change sous nos yeux, dans nos mains. La guerre que nous faisons n'est pas la même que firent au début les héros martyrs de Belgique, les héros malheureux de Charleroi, les héros vainqueurs de la Marne : par les moyens d'action, par les méthodes, par la tactique, elle en diffère autant que les guerres du XVIIIe siècle pouvaient différer de celles du XVIIe. Nous brûlons en quelques mois des étapes qui jadis eussent occupé des générations.

Mais pourquoi notre guerre évolue-t-elle si vite? Sans doute parce que la puissance de l'outillage industriel permet de réaliser en peu de temps des progrès immenses, et que le développement des cultures intellectuelles en multiplie partout les germes. L'énormité des masses mises en jeu : masses d'hommes, d'approvisionnemens, d'armes, de ressources financières, etc., donne à la guerre la possibilité d'une durée suffisante pour faire éclore et mettre en jeu ces progrès; et ils renouvellent périodiquement la physionomie de la lutte.

Il ne faudrait pas croire ce caractère entièrement nouveau. De tout temps se sont révélées, au cours des guerres, des

méthodes inédites. Mais plutôt d'une reprise à l'autre dans le cours d'une série de conflits que d'un combat à l'autre dans la suite d'une même opération. On a retenu la transformation du matériel naval des Romains, imaginée par le consul Duilius, qui, adjoignant à ses vaisseaux la passerelle d'abordage appelée *corbeau*, fit du combat naval une affaire d'infanterie et ravit aux Carthaginois la maîtrise de la mer. Cela détermina une des phases de la lutte entre Rome et Carthage ; mais c'était un résultat préparé dans l'intervalle entre deux campagnes. Napoléon, en constituant la Grande Armée et la flottille de Boulogne, puis la gigantesque organisation des armées juxtaposées pour l'expédition de Russie, avait fait avancer de plusieurs pas, par le seul effort de son génie créateur, la science militaire de son temps. Jamais, néanmoins, de deux adversaires poursuivant l'un contre l'autre une même campagne continue, on n'a vu, semble-t-il, comme aujourd'hui, l'un impuissant et comme disqualifié devant l'autre, s'il en fût resté à l'art militaire des premières hostilités.

La bataille de Verdun met en évidence l'évolution de la tactique, jalonnée par trois ou quatre expériences particulièrement démonstratives. Prenons notre point de départ à l'époque de Charleroi ; marquons au passage l'apparition des gaz asphyxians, le 22 avril 1915 ; continuons par les tentatives de mai en Artois et de septembre en Champagne : nous aboutissons naturellement à la forme de combat qui se développe à Verdun.

I

En août 1914, on faisait la guerre comme on l'avait prévue dans les écoles d'état-major par le mouvement. On lançait des rideaux de cavalerie, des raids d'automobiles, des charges d'infanterie. On s'abritait un instant seulement, entre deux marches, derrière les haies, dans les fossés des routes, à fleur de sol. La nouveauté, point tout à fait inattendue, était l'effet foudroyant de la grosse artillerie sur les forts. Bientôt l'efficacité des mitrailleuses et des tirs rapides de petite artillerie contraignit à s'enterrer dans des tranchées, et ce fut le premier grand changement. Il date de l'arrêt des Allemands sur l'Aisne, dans leur retraite après la Marne.

Depuis lors, nous assistons aux divers essais faits pour rompre les lignes de tranchées. Les mines souterraines n'y suffisent pas. Le problème est cependant le même que dans un siège : il s'agit de faire brèche. Mais la difficulté tient surtout à ce que des retranchemens s'ajoutent et s'improvisent derrière les retranchemens détruits ou menacés. D'une part, la mitrailleuse a rendu suffisante la simple tranchée, vite creusée, plus vite encore protégée par un barrage de fils de fer : il n'est pas besoin de murailles comme celles d'un fort, pour arrêter une armée ennemie ; d'autre part, l'espace indéfiniment ouvert en arrière d'une circonvallation longue de milliers de lieues laisse toute la place nécessaire à des lignes successives, se remplaçant autant de fois qu'on le veut, l'une derrière l'autre. On ne se heurte donc pas, comme dans une place assiégée, à la nécessité de ne pas reculer ses défenses. Mobiles, aisément improvisées, libres sur un vaste terrain, elles échappent, en rompant, à l'étreinte de l'assaillant.

Ainsi, il fallait trouver quelque chose de moins lent que la sape pour franchir les tranchées ; quelque chose qui, d'un bond, permît de sauter par-dessus les lignes successives et de passer derrière elles, dans une surprise, jusqu'à l'espace libre. Alors, on pourrait recommencer cette guerre de mouvement, qui semblait encore la vraie guerre, et dont on n'était séparé que par l'étroit cordon des tranchées. Les Allemands crurent avoir découvert l'instrument vainqueur avec les gaz asphyxians. Le premier jour où ils en firent usage, cela réussit en effet. Mais c'est une arme qu'on ne peut employer de façon continue, puisqu'elle exige un vent favorable. Quand elle a produit ses effets, pour en pousser plus loin l'application, il faut un temps relativement considérable, nécessaire à l'établissement de batteries de gaz sur le terrain conquis.

Le succès ne pourrait donc être complet que si la zone de résistance à franchir était extrêmement mince et si l'on ne trouvait derrière elle ni tranchées de soutien, ni forces solidement organisées. En outre, la projection des gaz en avant est parallèle ; ils ne rayonnent pas leur influence de mort tout à l'entour du point d'émission à la volonté du commandement : si donc ils découpent dans le front adverse un secteur où l'assaillant avance, cet assaillant, par le fait même, se verra exposé sur ses deux flancs à de dangereuses ripostes ennemies.

Il ne jouira pas contre elles du bénéfice des gaz léthifères : le vent qui les porte en avant ne les portera pas sur les côtés. Et la pointe offensive, enfoncée comme un coin dans la masse ennemie, risquera fort d'y être écrasée par la pression croissante des contre-offensives latérales. C'est bien, en dernière analyse, ce qui est arrivé au Nord d'Ypres en avril 1915. Malgré la surprise de ce nouvel engin de guerre, l'attaque a finalement été paralysée. Elle n'est efficace que pour enlever des saillans.

D'ailleurs, on n'a pas tardé, grâce aux masques protecteurs, à rendre les gaz à peu près inopérans. Un autre procédé, celui des liquides enflammés, qui semble plus terrible encore, parce qu'il ne comporte à peu près aucune protection, ne donne pas jusqu'ici beaucoup plus de résultats, à cause de sa faible portée et pour quelques autres raisons qui en ont empêché jusqu'ici la généralisation. Nous voyons cependant nos ennemis en faire un usage croissant dans le combat rapproché. Quand les lignes sont à moins de trente ou quarante mètres, on peut, de l'une, arroser l'autre de feu. Pour l'assaut, l'infanterie est précédée d'un détachement d'incendiaires, portant chacun un réservoir individuel à liquides enflammés. Il peut les projeter à une trentaine de mètres, c'est un progrès sur la baïonnette.

Si les Allemands avaient compté sur les gaz pour obtenir au Nord d'Ypres un effet de surprise, ils n'avaient pas négligé de développer en même temps les méthodes du combat déjà usité. Nous en faisions autant de notre côté. De là, la préparation simultanée de deux actions vouées à un succès bien différent, celle de Gorlice et celle de Notre-Dame de Lorette. A Gorlice, l'attaque allemande commencée le 1er mai abordait un adversaire trop confiant, dont la ligne, aventurée et un peu faible, avait poussé peut-être trop vite, dans les Carpathes, ses avantages contre des Autrichiens et ne s'attendait pas à recevoir le choc des armées du Kaiser. Des trahisons intérieures avaient préalablement désarmé les Russes ; on avait en particulier fait sauter leur principale fabrique de munitions. Aussi l'attaque va-t-elle réussir contre eux, et leur dénuement les obligera-t-il à reculer jusqu'à ce qu'ils aient pu reconstituer des approvisionnemens. Toutefois, notons que cette guerre de mouvement ne couvrira le terrain qu'à l'allure très réduite de quatre kilomètres par jour. Ce n'est plus le mouvement libre des lendemains de bataille napoléoniens.

En Artois, nous sommes moins heureux. Nous ne perçons pas, nous n'avançons que sur un point très limité.

Ici et là, même méthode : on aura fait brèche dans les tranchées au moyen de l'artillerie, spécialement de l'artillerie lourde : 1 500 pièces, a-t-on dit, avaient été rassemblées devant l'étroit secteur d'attaque de Gorlice. La préparation d'artillerie fut formidable. Elle le fut plus encore autour de Notre-Dame de Lorette, et plus savante, plus minutieuse, plus longue. Elle y parvint à briser la résistance de l'ennemi sur la plus grande partie du front attaqué. Détruit, désarmé ou démoralisé, surpris par l'élan soudain de notre première vague d'assaut, il céda presque sans lutte de larges espaces. Mais l'organisation des réserves et des positions de soutien nous aurait arrêtés, quand bien même un certain nombre de refuges souterrains n'eussent pas conservé des mitrailleuses prêtes à maintenir des saillans dans notre ruée et à en paralyser la progression par des feux de flanc.

La préparation n'avait pu anéantir ni toutes les cachettes à mitrailleuses, ni tous les réseaux de fil de fer. Elle était impuissante à réduire au silence les contre-batteries ennemies.

Sur un terrain moins difficile, l'expérience, mieux montée encore, fut reprise en Champagne le 22 septembre 1915. Il y eut progrès sur la largeur du front d'attaque et sur l'intensité de la préparation. L'assaut, précédé d'un bombardement de soixante-douze heures, put se développer sur une table rase; la défense avait été pulvérisée. Nous gagnions ainsi, en une matinée, presque sans coup férir, une bande d'une lieue de profondeur sur six de large.

Pourtant, si l'extension du bombardement en largeur avait désemparé les ripostes latérales de façon à laisser au centre, pour notre avance, une voie libre de leurs menaces, nous n'avions pas réalisé le même effet destructeur dans la zone d'arrière, où subsistaient des forces d'artillerie et d'infanterie à peu près intactes : il aurait fallu tripler ou quadrupler la profondeur battue, ce qui, les objectifs étant plus lointains, eût demandé peut-être dix fois plus de canons et d'obus à grande portée. Nos réserves, obligées d'accéder au champ de bataille sous le feu des pièces ennemies, devaient prendre des précautions, s'engorger dans les boyaux ; elles ne pouvaient donner, aux points nécessaires, le débit qui eût poussé irrésistible-

ment nos premières colonnes au travers des soutiens ennemis.

La bataille de Champagne a prouvé qu'on peut tout raser devant tout son front, mais pas assez loin en avant. A grande distance, on n'arrive que par hasard à toucher un canon dont on connaît exactement la position. Et encore faut-il la connaître. Quand l'emploi régulier de l'aviation donna au commandement un moyen d'explorer les lignes adverses, on dut songer à dissimuler les forces. On couvrit de branchages les tranchées et les bouches à feu; on décora les voitures et les flancs même du canon de peintures étranges qui font ressembler les batteries en marche à des fragmens de décors échappés des coulisses de nos théâtres. Au repos, l'engin de mort se confond avec les marbrures du sol ou les dessins du gazon, avec les troncs des arbres ou les feuilles mortes : c'est le « camouflage. »

II

Contre les deux principaux inconvéniens sensibles en septembre et concernant d'une part la grosse artillerie, d'autre part l'afflux des réserves, le commandement allemand essaya de se prémunir quand il prépara son offensive sur Verdun. Il réunit des masses d'artillerie, et surtout d'artillerie lourde, 21 centimètres, 28 centimètres, 30 centimètres, 38 centimètres, comme on n'en avait jamais accumulé. Il les approvisionna avec une prodigalité inouïe. Au début de l'attaque de Forges, le 6 mars, un récit déclare que la bataille de Verdun restera comme le plus grand duel d'artillerie de cette guerre : 500 batteries de canons se sont fait entendre à la fois, on aurait échangé un million d'obus en 12 heures; de nombreux secteurs du front français ont reçu dans cet intervalle une moyenne de 100 000 coups chacun. Dans une lettre particulière, nous relevons qu'un rectangle de 450 mètres de long sur 200 mètres de large a été arrosé de plus de 80 000 projectiles de gros calibre, ce qui fait près d'un projectile par mètre carré. Et entre le 20 février et le 7 mars, on estime qu'il a pu être dépensé dix millions d'obus de part et d'autre. La préparation d'artillerie a donc été plus intense, ou du moins plus volumineuse qu'en Champagne; elle a recommencé à plusieurs reprises; le nombre des pièces de gros calibre a permis de la faire porter sur

un champ plus étendu en profondeur. On canonne jusqu'aux cantonnemens des deux côtés.

D'autre part, un réseau de transports par voie ferrée avait été aménagé par les Allemands sur leur arrière et ils ont réussi à jeter sur le champ de bataille, dans toutes les actions de cette lutte de plusieurs semaines, des masses profondes de troupes dont les vagues se succédaient sans interruption sur les pentes où notre défense les décimait tour à tour.

On sait pourtant que les résultats furent encore moins décisifs que ceux de Champagne. Ce n'est pas que la tranchée ait résisté. On nous dépeint le sol comme entièrement ravagé : il n'y reste plus que les entonnoirs produits par les obus eux-mêmes. Mais cette dévastation n'a toujours pu couvrir de façon complète que les premiers plans de la surface attaquée. En arrière, les moyens de la défense restent, sinon intacts, du moins suffisans. On n'amène pas en face du point choisi pour une telle bataille, pendant des mois, tout le matériel et le personnel nécessaires, sans éveiller l'attention du défenseur et l'engager à rassembler les moyens de la riposte. On a donc affaire à un dispositif en profondeur, dont il ne suffit pas d'entamer la bordure. Jusque sur cette bordure même, en dépit des ravages du feu, il subsiste des élémens de résistance.

Les fortifications de campagne comportent des abris profonds pour les hommes et le matériel portatif : protection de couverture; des réseaux de fils de fer et de chevaux de frise : protection par obstacle; enfin des défilemens, des épaulemens et parfois des cavernes pour l'artillerie. Les plus gros projectiles ne défoncent pas toujours les abris souterrains couverts par 8 ou 10 mètres de terre; et quand ils les défoncent, ils n'y détruisent pas toujours tout le personnel abrité. Le bombardement le plus nourri laisse souvent subsister des parties d'un réseau de fil de fer suffisamment multiple. Songeons que l'enchevêtrement s'en étale parfois sur des centaines et peut-être des milliers de mètres d'épaisseur. Les canons et leurs servans passent miraculeusement au travers des averses de feu. Et nous les voyons, par exemple, dans un récit épique, aux momens les plus terrifians du début de la bataille, dans le voisinage du bois des Caures, défendre jusqu'au bout un de ces champs brusquement entourés par la marée ennemie. L'épisode mérite d'être immortel. Nos hommes, après une tourmente effroyable de fer

et de mort, coupés de toute communication avec l'arrière, reculant dans les conditions les plus difficiles, presque cernés, sans vivres et surtout sans eau depuis trois jours et souffrant de la soif, réservent jalousement les dernières gouttes de ce qui ferait leur boisson pour rafraîchir les pièces qu'échauffe un tir précipité. Ils continuent à décimer l'assaillant. Ils parviennent à sauver une partie de leur matériel. Ailleurs, on nous montre les mitrailleuses ressortant de leurs cachettes, contre toute attente, pour barrer le chemin aux vagues furieuses de l'attaque. En vain, celle-ci a-t-elle pu multiplier les assauts, accumuler et renouveler ses colonnes serrées, jeter une brigade entière, disent certains témoins, contre 275 mètres de tranchées à demi ruinées : entre la mitraille et les tirs de barrage, le flot humain s'écrase et disparaît.

Pourquoi donc l'échec allemand, malgré le progrès des armemens et des méthodes et alors que nous avions presque réussi en Champagne? A cause d'une moindre habileté d'exécution, de moins de fini dans l'opération tactique, aussi bien que dans le tir et le projectile lui-même. Nous conservons, presque dans tous les détails, l'avantage de la qualité. A cause aussi du développement parallèle de l'outillage de mort des deux côtés du champ de bataille.

Pour vaincre, il faudrait ou la surprise entière ou les moyens d'une victoire préalable et complète dans l'un au moins des domaines techniques qui restent relativement indépendans : une supériorité écrasante de grosse artillerie, par exemple, comme à Gorlice ou en Serbie, ou les élémens d'un bombardement aérien capable de paralyser les soutiens de l'arrière-ligne.

Encore peut-on se demander jusqu'où porterait aujourd'hui un succès de ce genre et quelle forme de guerre de mouvement il permettrait. Nous en avons bien un exemple dans la retraite russe après le forcement des lignes de la Dunajec. Mais la pénurie des munitions, qui avait paralysé la défense sur place, entravait pareillement la riposte. Et cependant, jamais les Allemands ne sont parvenus à réaliser leur dessein de crever largement le front, de déchirer le rideau protecteur derrière lequel se faisaient les transports indispensables, — de prendre à revers, en un mot, les lignes adverses et de couper leurs communications avec leurs centres nourriciers. L'instrument de

destruction, seul capable de briser les lignes reformées à chaque étape, étant nécessairement constitué par de l'artillerie lourde, ne pouvait avancer qu'au pas de l'artillerie lourde : c'était insuffisant pour jeter le trouble dans une armée se retirant en ordre et pour profiter de la victoire.

Dans le cas où les armes sont égales, ou à peu près, le résultat doit être moins décisif encore. On n'a plus affaire à un cordon sans épaisseur, mais à un tissu de tranchées et de batteries, étendu sur plusieurs lieues de profondeur, et qui se reconstitue par l'arrière à mesure qu'on l'entame par sa surface extérieure. Si l'on y enfonce, c'est comme dans un édredon. Il faudrait, pour le trancher net, une soudaineté d'irruption incompatible avec les efforts à déployer.

Tout au plus y fait-on hernie. Tel est le cas des Allemands à Saint-Mihiel. On constitue alors un saillant plus difficile à maintenir, plus dangereux en général qu'avantageux pour celui qui l'a poussé en avant. Il y est exposé à une pression sur les flancs, à un étranglement à la gorge qui peuvent lui coûter cher; si bien qu'on aura peut-être avantage, en certains cas, à laisser un adversaire imprudent s'avancer dans l'épaisseur de nos lignes comme entre les branches d'un étau.

Voilà donc la lutte immobilisée, puisqu'un succès local, si caractérisé soit-il, ne produit dans les fronts qu'une déformation locale aussi. Les moyens suffisans pour forcer un parti sur toute leur longueur dépassent la capacité industrielle des belligérans. Et l'on se bat sur place, jusqu'à épuisement du moins endurant. La lutte est un compte non de profits, car on ne gagne rien de substantiel, mais de pertes. Celui qui est obligé d'attaquer est condamné d'avance, car ses dépenses sont supérieures à celles du défenseur; il perd plus d'argent, de matériel et de sang.

De là l'influence du blocus. Elle grandit à mesure que la guerre se transforme, à mesure qu'elle consomme davantage pour de moindres avances sur le terrain. Non seulement il faut rester maître de commercer par mer, mais c'est désormais une nécessité vitale que de développer au plus près des armées, sur le territoire même des principaux belligérans, une puissance industrielle de premier ordre et par conséquent d'y pouvoir disposer des matières premières et du personnel qualifié. Le sort de la Russie après Gorlice en est l'illustration frappante. On ne

saurait s'en fier à des contrats avec des industries neutres plus ou moins éloignées, qu'on n'est pas maître de hâter au gré des événemens. Qu'on le veuille ou non, de par sa durée, la guerre devient le fait du peuple entier; elle englobe et met au travail toute la terre nationale.

III

Dans l'air, comme sur le sol, la guerre s'est transformée. Laissons de côté les raids de zeppelins sur les villes ouvertes, actes d'intimidation plutôt que de guerre. L'aéroplane reste le vrai outil de la lutte aérienne, mais il a changé en quelques mois.

Au début, l'aviation n'était qu'un auxiliaire destiné surtout à compléter l'exploration de la cavalerie. On lui demandait de voir. Les Allemands, qui l'avaient organisée d'avance plus fortement que nous, n'en faisaient pas une arme qui combat. On ne demandait à l'avion à peu près que la vitesse. C'est pourquoi le monoplan paraissait le plus indiqué. C'était l'appareil minimum.

Mais, de notre côté, nous eûmes bientôt l'ambition de faire collaborer plus étroitement nos aviateurs à l'œuvre de guerre. Ils ne tardèrent pas à nous donner les plus utiles résultats. Non seulement la bataille de la Marne fut la suite d'une exploration aérienne réussie, qui révéla le vide existant entre deux armées ennemies, mais une prouesse de nos aviateurs permit de détruire, le 8 septembre, la moitié de l'artillerie du XVI[e] corps allemand. On commença bientôt à bombarder les points militaires, et notamment les gares et les batteries. C'est ainsi que, le 16 juin 1915, des batteries allemandes de Givenchy et du voisinage reçoivent 342 obus et 1 000 fléchettes. Les ballons d'observation, dits *Drachen*, sont attaqués et détruits. Enfin, l'avion s'en prend à l'avion, et nos héros de l'air donnent une chasse victorieuse à leurs adversaires, qui, pendant longtemps, ne songent qu'à fuir.

Chaque jour, on enregistre au moins une dizaine de poursuites de ce genre, qui sont le résultat fréquent des vols d'observation, plus nombreux encore. Certains communiqués nous ont parlé de plus de vingt combats sur le front, celui du

19 mars en relate trente-deux. Et pour achever, nos escadrilles sont allées porter leurs obus jusqu'à plus de 200 kilomètres derrière les lignes ennemies. L'usage de l'aéroplane se multiplie et avec lui les actes de combat proprement dits.

L'expérience a montré, comme on pouvait s'y attendre, qu'aux tâches diverses proposées à l'aviation devaient correspondre des modèles différens. Pour observer et surtout pour combattre, il fallait adjoindre au pilote un passager. Pourtant, certains virtuoses, comme Garros et Pégoud, cumulaient les fonctions de pilote et de mitrailleur : ils conduisaient avec les genoux pendant qu'ils tiraient. Garros imagina le dispositif qui permet de tirer à travers l'hélice en la cuirassant. Ainsi l'on peut maintenir l'hélice en avant, ce qui est avantageux pour la traction. Le plus souvent, le mitrailleur est cependant un passager ; maintenant il y en a parfois deux, sur des appareils triplaces.

L'aéroplane est surtout vulnérable dans son moteur. Pour éviter les pannes, on a rendu le matériel plus solide et plus lourd. De là le moteur fixe, remplaçant le moteur rotatif. Pour le mettre à l'abri de la balle, on l'a blindé. Pour assurer la marche après avarie d'un moteur, on a mis un moteur de rechange. Voilà bien des augmentations de poids : bien entendu, elles ne sont pour la plupart réalisables qu'avec le biplan. Ajoutons encore la charge croissante des provisions d'essence nécessaires pour tenir l'air plus longtemps, celle des approvisionnemens de projectiles, les différens accessoires pour signaux, photographie, etc., le projecteur pour les sorties de nuit : que de complications nouvelles ! L'appareil Caudron, par exemple, dont on peut voir un exemplaire aux Invalides, est un outil de guerre perfectionné, qui donne l'impression de la puissance robuste et assurée. Néanmoins, on envisage déjà, on construit des types supérieurs. On a beaucoup parlé des appareils Sikorsky, dont le premier modèle, destiné à douze passagers, date de 1913. Depuis la guerre, on en aurait fait un autre, plus vaste encore, à 4 moteurs et pouvant tenir l'air pendant douze heures avec une charge de vingt personnes. La marine anglaise a fait construire à Buffalo, dans les usines Curtin, un type d'hydravion, agrandissement de l'*Amerika*, et muni de sept moteurs, avec trois hélices et trois plans de sustentation superposés. L'appareil pèse 9775 kilogrammes ; il a 40 mètres

d'envergure. On a démontré la possibilité de lancer des torpilles avec ces grands hydravions.

L'avion de chasse allemand actuel, monoplan, s'élève à 1 000 mètres d'altitude en huit minutes. Sa vitesse est de 120 à 140 kilomètres à l'heure. Il peut parcourir en tout 750 kilomètres sans se ravitailler et rester six heures en l'air. Il est capable de soutenir une charge totale de 300 kilogrammes. Ce n'est qu'un des élémens de la guerre aérienne, mais il ne ressemble déjà plus à ses similaires du début. Les biplans bimoteurs peuvent atteindre, dit-on, 2 000 mètres en 12 minutes.

Au moment où l'Allemagne ouvrait les hostilités, elle possédait 1 500 avions. Si elle en a perdu quelques centaines, elle en a certainement construit bien davantage et les aéroplanes de guerre actuellement armés se comptent par milliers. Les combats quotidiens qui signalent la bataille de Verdun commencent à donner l'impression de cette mêlée aérienne qui se superposera bientôt au choc des fantassins. Si la guerre devait durer encore de longs mois, il est probable que l'importance croissante et les formes nouvelles de l'action aérienne suffiraient à lui imposer un caractère entièrement différent de ce qu'on pouvait imaginer en 1914.

Les points principaux sur lesquels porte la transformation paraissent être au nombre de cinq. D'abord la sécurité, avec le double moteur, le double fuselage, la double commande, donnant à l'observateur le moyen de suppléer le pilote, le blindage des parties vitales.

Ensuite la facilité de communication avec la terre ou les autres unités aériennes. Ce progrès est déjà sommairement acquis grâce à la télégraphie sans fil. Au commencement, les régleurs de tir transmettaient leurs indications au moyen de virages. Plus tard on employa les signaux par fusées. Mais ce n'est qu'avec la télégraphie sans fil qu'on commence à obtenir un langage clair, précis et complet. Il a l'inconvénient de n'être pas secret.

En troisième lieu, l'armement de duel aérien, qui a fait son apparition, qui s'est renforcé et complété, se perfectionne. Nous usons d'avions-canons, munis d'un canon-revolver de 37 millimètres, arme redoutable contre les zeppelins. Les Allemands n'en sont qu'aux essais. L'artillerie aérienne commence.

Un quatrième élément est la dimension. Si les appareils

géans ne sont encore que des appareils d'expérience et comportent des inconvéniens longtemps rédhibitoires, cela peut changer du jour au lendemain. Eux seuls concilieront les nécessités contradictoires de l'équation des poids.

Enfin le nombre, qui ne joue pas encore tout son rôle, le remplira peu à peu. Ce qui manque, ce sont moins les appareils que les pilotes. En juillet 1914, les Allemands en avaient fait 775, nous 1 689. Quand ils seront assez nombreux, la garde permanente du front s'organisera sans doute. On y tend; on y touchera bientôt. Alors des groupes de chasse, à toute heure du jour, seront en croisière à diverses altitudes au-dessus de nos lignes, prêts à barrer la route à toute force ennemie prenant l'atmosphère.

IV

Après la guerre sur terre, et la guerre aérienne, la guerre navale. C'est peut-être là que les transformations sont les plus considérables. D'abord, rien ne s'est produit de ce que presque tout le monde attendait, à savoir le choc des escadres lourdes. Elles ne se rencontrent pas, et pour cause, chacune d'elles restant au port, à l'abri des dangers sous-marins. Au moment de la déclaration de guerre, l'escadre allemande, concentrée devant le Pas de Calais, croisait au large des côtes belges. Les dispositions prises et certains détails qui nous ont été révélés, prouvent qu'elle avait ordre de bombarder le Havre et Cherbourg, puis de se rendre rapidement à l'entrée de la rivière de Morlaix et à Morgat dans la baie de Douarnenez, pour y appuyer un débarquement de troupes et prendre ainsi Brest à revers des deux côtés. Mais le 1er août, l'escadre anglaise de la mer du Nord, bien qu'elle ne l'emportât pas de beaucoup à ce moment sur les forces navales allemandes, fit mine de lui couper la retraite. La décision de l'Angleterre était encore incertaine. Pourtant l'amiral allemand, inquiet, revint en toute hâte à Cuxhaven.

Depuis lors, ses cuirassés n'ont osé opérer que dans la Baltique; d'ailleurs, là même, ils ne s'en sont pas toujours bien trouvés. Mais les premiers temps de la guerre navale ont été occupés par les opérations des croiseurs faisant la chasse au

commerce et se poursuivant les uns les autres. De pareille chose il n'est plus question depuis bien des mois. Tous les croiseurs et la plupart des croiseurs auxiliaires allemands ont été pris ou coulés par les croisières alliées. La guerre au commerce n'est plus exercée par nos ennemis que sous une forme déguisée et singulièrement perfide dont le cas du *Moewe* est l'exemple le plus connu.

Les Allemands ont construit, paraît-il, une demi-douzaine de ces bâtimens tout semblables extérieurement à des bateaux de commerce ordinaires, mais très rapides et machinés de façon à remplir leur rôle. Rien n'empêche de transformer à cette fin de vrais chargeurs rendus inutiles par le blocus anglais. On met donc en mer un navire de commerce à l'allure la plus pacifique, non pas paquebot fringant, mais modeste cargo comme il y en a tant; seulement il porte des équipages de guerre et des canons. On en fait un pirate. Les équipages se déguisent au besoin en marins du commerce; les canons disparaissent à volonté; le bateau arbore un pavillon neutre et, sous ces apparences débonnaires, circule sans éveiller la défiance parmi les flottes de tous pays. Au large, quand il rencontre seul à seul un bâtiment anglais ou français, il le canonne et le coule.

Voilà la nouvelle guerre de course. Elle nécessitera des mesures de police particulières; mais ce n'est qu'un brigandage et l'on peut penser qu'il ne saurait avoir de bien graves conséquences. Le fait souligne néanmoins la transformation, que nous avons indiquée, des méthodes et aussi de l'état de guerre; ce dernier s'étend, de plus en plus, par la force des choses, aux activités commerciales les plus diverses; les échanges maritimes ne peuvent pas rester à l'écart dans le monde tout entier bouleversé par la tempête militaire.

Quels sont d'ailleurs les bateaux qui sont les victimes et les acteurs les plus fréquens de la guerre? Des bateaux de commerce. Les cuirassés ne sortant plus guère des rades, les petits croiseurs, seuls au large à représenter les armées navales, ne rencontrant pas souvent les sous-marins ennemis qui les évitent, le contact entre les marines opposées se fait, d'un côté par ces sous-marins, de l'autre par les paquebots qu'ils chassent ou les chalutiers et petits vapeurs qui les pourchassent eux-mêmes. Les chalutiers effectuent les dragages contre les mines et les

sous-marins. Fréquemment ils canonnent ces derniers ou sont canonnés par eux. Quant aux paquebots, ils transportent les troupes et les provisions, ils sont la proie offerte à la torpille. Mais ils se défendent par leur étrave et souvent par leurs canons. Puisqu'on leur fait la guerre, ils la font à leur tour.

Car il a bien fallu, devant la menace inhumaine du fameux blocus sous-marin, donner des armes pour se défendre aux malheureux bateaux de commerce, exposés à être coulés sans avertissement, ou tout au moins à voir leur équipage et leurs passagers abandonnés en pleine mer dans de frêles embarcations. L'expérience a montré que là était leur salut : rares ont été les victimes du sous-marin parmi les bâtimens armés de canons, et nombreuses parmi les autres. De gré ou de force, encore une fois, le marin civil devient un combattant.

A l'armement d'un certain nombre de cargos, les Allemands ont répondu de deux façons : par la déclaration officielle qu'ils n'hésiteraient plus désormais à les couler sans avertir et par la préparation d'un nouveau type de sous-marin à tourelles blindées, qu'ils ont essayé de mettre à l'épreuve des petits projectiles. Les premiers canons installés sur la flotte marchande furent en effet des canons légers et d'un calibre restreint. Avec l'apparition de ces sortes de monitors sous-marins qui, en demi-émergence, n'exhibent que leurs tourelles et le kiosque de commandement, il faut aujourd'hui généraliser l'emploi de calibres un peu plus forts : 100 millimètres, 120 millimètres, 140 millimètres. Ainsi se reproduit dans la guerre sous-marine la lutte sans fin entre la protection et le projectile.

Elle se poursuit aussi sous une autre forme. Les marines militaires, menacées par la torpille automobile ou par la mine, ont cherché à réaliser des bâtimens à coque protégée sous la flottaison. Le progrès, dont nous montrions naguère la nécessité, s'amorce déjà. Sans entrer dans des détails qu'il ne convient pas de révéler encore, on peut signaler une application qui a été décrite dans la presse. Il s'agit des monitors inaugurés dans les Dardanelles. Le *Daily Mail* du 20 octobre 1915 les dépeint comme il suit : « L'arrivée du troisième de ces navires fit sensation non seulement chez l'ennemi, mais aussi parmi nos troupes. Un après-midi, un objet flottant, d'aspect extraordinaire, parut à l'entrée du port de Kephalos. Il semblait qu'au lieu de faire route en ligne droite, il gagnait le mouil-

lage à coups de zigzags, en se dandinant, comme une grosse oie gavée pour la Saint-Michel. A une certaine distance, il était impossible de dire s'il montrait le travers, l'avant ou l'arrière, tant il paraissait être complètement rond. Ses murailles soutenaient, à peu de distance de l'eau, un pont au-dessus duquel rien ne paraissait qu'une très grosse tourelle, d'où sortaient les longues volées de deux énormes canons. Au centre de ce pont se dressait un mât tripode, portant à son extrémité une espèce de boîte oblongue.

« Notre premier étonnement fut suivi d'un autre, lorsque les hommes de son équipage se disposèrent à se baigner. Il semblait qu'ils avaient tous la faculté de marcher sur l'eau. Ayant descendu l'échelle de coupée, au lieu de s'enfoncer dans la mer, ils se mirent à marcher l'un derrière l'autre le long de leur bâtiment et, après s'être rangés coude à coude, ils piquèrent un plongeon général, pour reparaître ensuite à la surface.

« Nous allâmes en canot nous rendre compte de ce phénomène bizarre, et nous constatâmes que, juste au-dessous de l'eau, les murailles du navire se bombent légèrement sur une largeur d'environ trois mètres, pour se recourber ensuite vers la quille, en constituant ainsi une plate-forme extérieure à peine mouillée par l'eau de la mer.

« Là gît le secret et le mystère de ces bâtimens. Dans ce renflement, l'homme a concentré son ingéniosité pour vaincre le sous-marin. Si une torpille frappe la muraille, elle explosera au milieu d'une variété de substances que je ne dois pas faire connaître, mais qui protégeront la coque contre toute avarie grave.

« Ces gros monitors portent deux canons de 356 millimètres et quelques pièces pour tirer contre les engins aériens.

« La première fois qu'un de ces monitors parut à l'entrée des Dardanelles, son aspect surprit profondément les Turcs. Plus tard, trois autres de ces grands monitors arrivèrent, ce qui nous donnait huit canons de 356 millimètres pour bombarder les positions ennemies, sans compter un grand nombre de monitors plus petits, de toutes formes et de toutes dimensions. »

Ainsi se dessinent les premiers linéamens d'un matériel nouveau caractérisé par sa protection contre la torpille et par sa puissance offensive contre la terre : gros canons, faibles tirans d'eau.

Cependant, la guerre sous-marine a pris la première place. Elle reste seule permise à la Puissance qui a perdu la maîtrise de la mer. Grâce à la longue durée des hostilités, elle atteint un développement qui n'a plus rien de comparable avec les premiers essais du début. Deux traits sont nouveaux : la prétention, encore insolente, mais rigoureusement soutenue, de bloquer les Iles Britanniques ; l'envoi de sous-marins allemands en Méditerranée.

L'Allemagne, en juillet 1914, possédait 27 unités submersibles en service et environ 11 en construction, dont 5 pour l'Autriche. Elle en retint 5 autres, en achèvement pour des neutres. Total 43. L'Autriche, dans ses arsenaux, avait 6 sous-marins et en construisait 5 autres. De ces 54 bâtimens, petits pour la plupart, beaucoup ont été détruits. Mais 20 nouveaux, mis en chantier depuis la guerre, sont armés déjà depuis longtemps, et 40 autres, qui leur ont succédé, commencent à sortir.

Ces derniers, grâce à leur déplacement plus considérable, ont un plus grand rayon d'action que leurs prédécesseurs. Ils peuvent emporter plus de vivres et de munitions et naviguer au moins vingt-quatre heures sans reprendre de combustible. Leur présence modifie singulièrement la lutte navale. Ils sont libres d'opérer au large et d'y porter la guerre sous-marine au commerce, jusqu'ici confinée à proximité des côtes et des bases maritimes. Moins fréquemment obligés de venir paraître en surface pour recharger leurs accumulateurs ou se ravitailler, ils échappent mieux à la surveillance de nos patrouilles. La tâche de la défense en est rendue plus difficile.

Nous savons qu'on n'a point attendu 1916 pour prendre les mesures défensives qui s'imposaient. La multiplication des chalutiers, remorqueurs, yachts armés en guerre, torpilleurs et destroyers a permis des services de recherche qui font courir au sous-marin de graves dangers. S'il paraît en surface sous le canon d'un patrouilleur, il risque de recevoir en quelques instans un coup mortel.

Mais des méthodes plus perfectionnées ont été mises en œuvre. Les unes font appel à un matériel de dragage ou à des filets fixes ; les autres reposent sur l'observation des vagues particulières soulevées par le passage d'un sous-marin immergé. En étudiant attentivement la surface de l'eau, on voit s'y propager une onde rectiligne qui accompagne l'ennemi invisible,

Elle est produite par le sillage de son kiosque et par celui de ses hélices. On a donc chargé quelques bâtimens extrêmement rapides de signaler ces faibles indices, dès qu'ils se manifestent. Le déplacement du flot révélateur marque la route suivie par le sous-marin ; l'estafette l'y précède et va faire tendre, en travers de son chemin, de ces filets tenus par une couple de remorqueurs, qui les referment sur l'ennemi aussitôt qu'il a donné dedans. On le pêche comme un gros poisson.

Ailleurs, dans les passes, aux approches des rades à défendre, on pose des filets fixes, des câbles suspendus et destinés à se prendre dans les hélices d'autres engins encore pour la destruction ou la capture des sous-marins. Toute une technique nouvelle vient de naître et va se perfectionnant de jour en jour.

Un emploi du sous-marin mérite attention, celui de poseur de mines. Envisagé avant la guerre, mais non point mis en pratique, il n'a commencé à donner des résultats qu'après une première période d'hostilités, où l'on s'en tenait aux méthodes coutumières. Partout où la surface est interdite aux mouilleurs de mines ordiuaires, on est amené à les suppléer par le sous-marin. Pour les Allemands cela s'étend donc à la surface entière des mers, pour leurs adversaires à des zones plus ou moins vastes le long des côtes germaniques ou dans certaines parties des mers voisines. Le sous-marin ne peut porter qu'un petit nombre de mines. On n'arrivera donc à des effets considérables qu'avec la multiplication des unités de flottille.

La marine allemande paraît posséder deux modèles différens. Dans l'un, les mines sont extérieures à la coque du sous-marin ; elles reposent en permanence dans des enfoncemens spéciaux, où elles sont suspendues à un crochet en relation avec l'intérieur du bateau par une tige qui peut le faire basculer. On peut libérer les torpilles à volonté, en manœuvrant cette tige.

Dans l'autre modèle, le submersible contient un compartiment qui peut communiquer avec la mer au moyen d'une large porte. En temps ordinaire, ce compartiment est clos, et ne renferme pas d'eau. Les mines y sont accrochées à un rail de lancement. Il s'ouvre dans l'intérieur du sous-marin par un couloir à écluse, par où s'introduit un scaphandrier. Celui-ci laisse alors entrer l'eau, fait glisser les mines au dehors, referme la porte, et l'on vide à nouveau le compartiment.

Cette technique pourra être grandement perfectionnée. Elle n'est que l'amorce d'un genre de guerre inédit, la dernière née des tactiques navales. Il n'est pas interdit de rappeler ce que nous avons suggéré ici, il y a déjà quatre ans : la lutte du sous-marin contre le sous-marin n'est pas impossible; on peut la concevoir réalisée aux points de passage et surtout au débouché des ports, grâce à l'intermédiaire des mines et filets de blocus mis en place par un adversaire invisible.

Il y a là une sorte de réplique à la guerre de sape, dont il est fait à terre si grand usage. Devant la menace grandissante que dresse devant les Puissances alliées, maîtresses des mers, le développement de la flotte sous-marine allemande, on doit envisager, à côté des méthodes défensives de surface, les méthodes de profondeur, les seules peut-être capables de donner une solution radicale.

Mais elles obligent à augmenter encore les tonnages en même temps que le nombre des sous-marins, déjà surchargés de tourelles cuirassées et d'approvisionnemens à la mesure des longues traversées. Qui donc voit dans les faits actuels la condamnation des flottes de haut bord? On est en train de nous préparer le cuirassé sous-marin, le grand transport sous-marin, toute une marine analogue à celle d'hier, à cela près qu'elle pourra s'enfoncer et naviguer sous l'eau. Il n'est pas dit qu'elle évincera la marine de surface : peut-être la doublera-t-elle. La complexité est la loi du progrès.

De ces nouveautés, qui naissent de la guerre, toutes n'ont pas le temps de mûrir et de s'y mêler avant sa fin, mais cependant chaque jour en introduit quelques-unes dans l'art militaire et dans le drame sanglant que nous voyons se dérouler; plus celui-ci se prolonge et plus il se transforme. Les élémens techniques nouveaux ne sont pas la seule cause de ses changemens d'aspect : il faut tenir compte aussi des progrès de leur application. Nous pouvons encore avoir la surprise de modifications profondes, soit qu'on imagine quelque procédé technique, soit qu'on donne à des moyens connus une importance qu'ils n'avaient pas. On n'ignorait pas l'artillerie lourde en 1914 : c'est la proportion et le nombre qui en sont aujourd'hui modifiés. Cela suffit à bouleverser la tactique.

Il faut donc être prêts, jusqu'au bout, à intensifier les

recherches et les fabrications et à porter chacun des facteurs du succès à son plus haut degré possible. Il ne suffit pas d'égaler aujourd'hui un ennemi qui tend, à tout instant, à se dépasser lui-même. La force qu'on doit affronter n'est pas née au moment où notre préparation la combat, et il faut mesurer nos coups à un adversaire à venir. C'est pourquoi il est nécessaire de voir loin et de faire grand. L'étroitesse, la nonchalance, l'économie mal placée seraient funestes.

Puisque la guerre évolue avant même de s'achever, puisqu'elle est un art vivant et mouvant dans nos mains, c'est quelque chose qui doit nous prendre tout entiers; il faut la faire non seulement avec tout ce qu'on a, mais avec tout ce qu'on est, mais avec toutes les ressources de l'esprit et de la volonté, avec toutes les richesses des forces vivantes, leur plasticité, qui enveloppe les obstacles, leur souplesse rebondissante sous les chocs, leur passion aux mille visages et leur ténacité à l'invariable étreinte. Jamais, jusqu'au dernier moment, nous n'aurons le droit de nous endormir dans la sécurité d'une formule définitive.

GEORGES BLANCHON.

AVEC L'ARMÉE D'ORIENT

NOTES D'UNE INFIRMIÈRE

A MOUDROS

Moudros, août 1915.

Un torpilleur ! Plus loin, tout en arrière. Un torpilleur que l'on ne soupçonnait pas dans ces parages. Il vole au-dessus des vagues, se précipite, pendant que l'embrun giclant de toutes parts le dissimule à moitié. Remous d'écume, et puis manœuvre pleine de hardiesse, voire d'élégance. Collé au flanc du navire-hôpital, il le harcèle de demandes : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? »

Et maintenant, c'est quelque chose d'anormal, de jamais vu, d'insoupçonné. D'innombrables bateaux qui se sont tassés, agglomérés, bien à l'abri. Petits et grands, ils s'enchevêtrent, entremêlant leurs mâts. Cheminées caduques, cheminées modernes. Monitors et cuirassés, torpilleurs ultra-modernes, cargo-boats suant et jurant aux côtés des blanches coques des bateaux-hôpitaux, sous-marins minuscules frôlant quelque gigantesque steamer, barques de pêche remontant aux douces caravelles, caïques grecs, remorqueurs poussifs, vedettes et chalutiers, tous immobiles... comme pétrifiés.

C'est l'heure du crépuscule, l'heure précieuse entre toutes, l'heure de la prière et du recueillement, l'heure tranquille,

l'heure où l'âme se détend, comprend et s'élève jusqu'à l'infini — l'heure divine!

Couchers de soleil d'Orient que l'on a si magnifiquement chantés, vous avait-on rêvés ainsi? Vous avait-on rêvés pour apaiser l'étrange frisson de ceux qui voudraient tout donner pour le pays et qui ne peuvent pas grand'chose?

Moudros, août 1915.

Oh! cette poussière qui nous a aveuglés, nous a fait faire volte-face. Les yeux brûlent et la bouche en est toute remplie. Elle s'écrase entre les dents. Elle vous pénètre dans le cou, elle vous glisse entre les épaules...

C'est une journée d'excessive chaleur, et, comme le vent souffle, la poussière poursuit une danse échevelée. Elle est bousculée, soulevée; elle monte, elle grimpe haut, elle se précipite sur vous, vous fouette comme une furie. Et de quelque côté que l'on aille, sous les marabouts ou dans les baraques, elle vous poursuit, vous hante...

Oh! cette poussière, je gage que vous n'en avez jamais vu de pareille. La rade elle-même a disparu sous le nuage jaune qui s'attache sur elle. On ne voit plus les bateaux. On ne voit plus rien que la grande nappe poussiéreuse, qui a l'air d'insulter le ciel. C'est la pire misère que ces journées de poussière... Elle charrie avec elle tous les germes mauvais, et c'est un peu une semence de mort...

Ajoutez à cela les mouches innombrables qui, pour la fuir, emplissent les baraques et les tentes. Comme elles sont terribles, ces mouches, et comme elles vous en veulent! Vous dire leur nombre serait impossible; des milliers, non, c'est plus. Il y en a partout; elles recouvrent les moindres boiseries, les moindres bouts de toile, tout ce qui offre une superficie. Elles se posent sur vos lèvres, sur vos yeux, elles vous entrent dans la bouche. C'est une vraie souffrance.

J'oubliais de vous parler d'un autre insecte, aussi odieux qu'entêté. Je veux parler... des puces. Oui, des puces qui sont aussi innombrables que les mouches, et qui, elles aussi, montent à l'assaut!

Pour notre honneur, je dois dire que nous en prenions notre parti... Mais ce qui nous était le plus dur, c'étaient nos pauvres malades qui se battaient la nuit avec les puces et le

jour avec les mouches... Surtout les pauvres grands malades! Il fallait voir toutes ces mouches qui leur entraient dans la bouche et qui sortaient en masse, tout en bourdonnant, lorsqu'on les en chassait. Leurs yeux en étaient tout remplis. Les typhiques détenaient le record. On avait beau mettre des moustiquaires, cela n'y faisait rien. Allez donc lutter contre une pareille invasion! Il n'y fallait point songer... Voyez-vous, lorsque vous vous trouverez à plaindre, songez quelquefois à ces pauvres petits soldats français qui, en Orient, ont souffert plus que n'importe lequel d'entre nos combattans.

Ajoutez à cela une pénurie d'eau absolue. Et encore nous étions au mois d'août, à une époque où tout déjà s'était amélioré! Mais, deux mois auparavant, on était resté trois jours sans faire de soupe, et les malades tendaient leur quart dans un geste désespéré...

Nous avions quinze cents à dix-huit cents malades. Ni les médecins, ni les infirmiers ne marchandaient leur peine. Ah! les beaux dévouemens que j'ai vus là! Tout le monde s'aimait. Tout le monde se soutenait. Et si quelquefois on prenait un air un peu plus fataliste, c'était qu'une grande pitié vous serrait le cœur et qu'aussi on sentait un sanglot, tout prêt à éclater...

Notre hôpital, malgré sa misère, était encore le mieux installé de tous. Les Anglais eux-mêmes n'en revenaient pas. Et pourtant, si vous étiez entré sous un de nos marabouts, vous auriez vu, sur ces paillasses défoncées, salies, des tas d'hommes qui grelottaient la mort...

Notre camp avait certainement le meilleur emplacement de toute l'île. Il était immense. Celui des prisonniers turcs lui faisait suite. Puis venait le camp des zouaves. Nous étions perchés au flanc d'une colline et nous avions toute la rade à nos pieds. D'autres camps se perdaient dans le lointain, en face de nous. Toujours des marabouts, si délicatement posés qu'ils semblaient de grands pétales de fleurs!

Le soir, le vent est tombé; un beau coucher de soleil nous souhaite la bienvenue. Un de ces crépuscules qu'on ne peut pas décrire. Le ciel, je ne l'avais jamais vu aussi beau. Les étoiles apparaissaient une à une, à peine distinctes d'abord, pendant que la mer devenait d'un bleu intense et que de grandes lames roses se promenaient sur l'ensemble... C'était, avec

toutes les silhouettes au premier plan des vieux caïques grecs, dont quelques-uns avaient déployé leurs grandes voilures toutes blanches, quelque chose d'insoupçonné, de merveilleux... J'apercevais, dominant les montagnes d'en face, le sommet transfiguré du mont Athos, alors qu'à ma droite Samothrace, avec son échine toute bleue, ressemblait à une grande bête lumineuse...

Moudros, septembre 1915.

Aujourd'hui a eu lieu l'enterrement d'un des médecins de notre formation. Vingt-six ans! Après une très brillante conduite à Gallipoli, on l'avait envoyé ici parce qu'il se trouvait sérieusement malade. Il est resté à notre hôpital, refusant l'évacuation pour la France. Il avait pris du service. Tous les malades l'aimaient. Il paraissait robuste, il l'était en effet. Un grand diable de garçon solide et fort, qui vous regardait droit dans les yeux avec une honnête franchise. Et puis, en dix jours, la fièvre typhoïde l'a emporté. C'est un deuil dans l'hôpital. Il avait su gagner toutes les sympathies.

Je me souviens l'avoir veillé, un soir, bien qu'il ne fût pas dans mon service. Je me rappelle ces grands yeux bleus qui me regardaient d'un air si bon, si doux, pendant que je remettais sur son front brûlant la compresse d'eau froide! Son plus jeune frère, qui avait voulu le suivre, s'était arrangé pour se faire envoyer dans nos parages. Alors, quand il apprit que l'aîné était si malade, il est venu tout de suite, lui, le cadet... Il ne l'a plus quitté... A genoux à côté du lit, il mettait sa tête sur l'épaule de « Jeannot, » comme il l'appelait... Et c'étaient des mots hachés, des souvenirs qu'il évoquait, qu'il racontait. Et, en le pressant plus fort entre ses bras, il répétait : « Oh! Jeannot, tu te rappelles, tu te rappelles, lorsqu'on allait au cours ensemble... C'était toujours toi qui me préparais mes leçons, dis, Jeannot, tu te rappelles?... Non! Tu ne te rappelles pas?... » Et il se retournait vers moi, sanglotant, sans force : « Vous voyez, il n'entend plus, il ne sait plus... » Et il reprenait encore : « Dis, mon petit Jeannot, tu vas guérir, et nous reprendrons encore notre bonne petite vie... »

On l'a conduit au cimetière en grande pompe...

Le clairon, qui marchait en tête du cortège, jetait, toutes les deux minutes, dans le ciel, de grandes notes graves et tristes.

Lorsque nous avons passé auprès du puits grec, où des femmes puisaient de l'eau, une d'elles s'est détachée du groupe et elle a jeté sur le cercueil une pauvre petite fleur, qui avait poussé Dieu sait où, et au prix de quels efforts!

Moudros, septembre 1915.

Nos après-midi se passaient souvent à causer longuement. Assis en rond, les hommes, juchés sur leur sac ou encore au pied de leur lit, les plus malades enfouis sous leur drap, moi assise sur quelque caisse ou sur un vieux banc qui ne tenait pas très fort. On parlait un peu de tout. Récits de guerre, visions de combats, couchers de soleil contemplés là-bas, dans le détroit, couchers de soleil uniques, auxquels n'étaient point restés insensibles les rudes gars qui s'y étaient battus. On parlait aussi des bombardemens successifs entrepris par l'escadre alliée.

COMBATS EN MER

Dans notre salle, un col bleu venait quelquefois, apportant sa part d'anecdotes. Et voici ce qu'il nous raconta :

— Lorsque, le 19 février, nous avons reçu l'ordre du vice-amiral Carden d'aller réduire le fort de Koum-Kalé... ce que nous étions contens! Je crois qu'on aurait mis les bouchées doubles pour hâter l'instant qui allait nous permettre de nous battre à notre tour... Oh! ce que nous étions contens!

Ici, il respira largement, comme pour se dilater. Évidemment, le souvenir de cette mémorable journée était bien vivant en lui.

— Notre *Suffren*, comme on l'avait soigné! Nous sommes partis à toute allure. A peine au but, on a commencé un tir indirect à grande distance (11 000 mètres); puis nous nous sommes avancés jusqu'à 6 000 mètres... Notre tir était bien réglé, et nous avons fait rapidement du bon travail. Aussi, lorsque le cuirassé britannique *Vengeance* s'est amené, battant pavillon du contre-amiral de Robeck, parce qu'il voulait faire une pointe offensive à petite distance, c'est Koum-Kalé seul qui n'a pas répondu. Les trois autres ouvrages d'Hellès, Seddul-Bahr et Orhanié, ne se sont pas fait faute de tirer, eux. La pauvre *Vengeance*, ainsi encadrée, était un objectif de premier

ordre, et il lui était impossible de répondre de tous les côtés. On tirait sur elle de partout. C'était une canonnade ininterrompue. Quel bruit! Notre *Suffren* à nous était secoué par toutes les trépidations extérieures : c'était un ébranlement général.

Aussi le *Suffren*, voyant le danger que courait la *Vengeance*, est venu tout aussitôt se mettre sur bâbord pour avoir la batterie d'Hellès dans son champ de tir. A notre tour de commencer le feu sur elle. Notre réglage n'a pas été long, et, pour précis, il le fut... Puis, sans perdre de temps, nous avons envoyé trois magnifiques salves qui l'ont fait rester tranquille... Les Anglais dirent que nous l'avions *silenced*.

Ils étaient émerveillés de la promptitude avec laquelle nous étions entrés en action. Ils ne se lassaient pas de nous le dire, et depuis, dans la flotte anglaise, on a surnommé le *Suffren* le *fire-eater*.

. . . .

Ah! oui, qu'il en connaissait des histoires, notre col bleu! Il fallait voir comme il se redressait, lorsqu'il disait :

— Ainsi, il nous aurait fallu assister à cette fameuse journée du 25 février, lorsque nous avons dû appareiller pour une action définitive contre les forts de l'Entrée. Malheureusement, nous avions dû interrompre pendant six jours, à cause du mauvais temps, notre tir... Enfin!

L'escadre alliée était ainsi composée. Nous autres avec le *Charlemagne*, la section anglaise avait *H.-M.-S. Vengeance* et le *Cornwallis*.

On était parti de Ténédos le cœur léger; enfin, on allait se battre! Eh bien, cela a commencé à 10 h. 45, le tir. Les bâtimens anglais s'élançaient les premiers. Nous autres, on attendait... C'était joliment beau de voir ces bateaux courir... Le bruit des bordées faisait un rude tapage; on ne s'entendait plus, et nous autres, qui étions en réserve au large du cap Téké, nous assistions sur le spardeck et sur les boulevards à ce duel à mort. On n'avait qu'une idée, c'était de prendre la suite. On bondissait d'impatience. Surtout quand on a vu le grand combat qui s'engageait entre le dreadnought *Queen Elizabeth* et le fort d'Hellès... A terre, les obus de 38 centimètres soulèvent d'immenses colonnes de poussière avec de la fumée, — tout disparaît... Mais, toutes les deux minutes pourtant, deux

grands éclairs giclent de la falaise, et au tour du dreadnought de voir tout à côté de lui deux grandes gerbes d'eau s'élever. Elles dominent l'énorme cuirassé. Nous autres, nous regardions toujours, et je vous assure que nous aurions bien voulu être à leur place. Hellès répond, ne veut pas se taire; on redouble, on va plus vite; les effroyables hurlemens des quinze pouces se hâtent. C'est un impossible vacarme, pendant qu'à terre, les obus encerclent davantage le terre-plein de la batterie.

Est-ce que vous voyez cela d'ici?

Les pièces turques ont été repérées; alors, coup sur coup, vous voyez trois montagnes de terre qui s'élèvent. Tout le monde applaudit, les bateaux anglais poussent des hourrahs, chacun délire de joie. Et cela se comprend : nous étions tout prêts à nous sacrifier tous pour assurer la victoire...

Bientôt, on voit monter les étamines au maroquin (1) du croiseur de bataille *Inflexible*, ce héros des Falkland qui bat pavillon du vice-amiral Carden; la *Vengeance* et le *Cornwallis* s'élancent à l'assaut des forts... C'était magnifique... Nous ne tenions plus en place... Ils emportaient avec nous toute notre âme. Nous n'étions plus sur le *Suffren*, mais sur les bateaux anglais...

Heureusement pour nous que notre tour allait venir. Le branle-bas de combat a sonné : chacun court à son poste... Le lendemain, le lieutenant nous a raconté ça... Il était dans son kiosque de télémètre, il pouvait suivre le *run* des deux cuirassés anglais... Ils vont vite en besogne. Ils tirent des deux bords; on appelle ça: en feu accéléré... Le vacarme est encore plus terrible... La lyddite se disperse en nuage jaune tout autour d'eux, mais on ne distingue aucun point de chute dans leur entourage... On croyait que les Turcs en avaient assez et qu'il ne resterait plus rien pour nous. Lorsqu'on voit arriver sur notre gauche la *Vengeance*... On avait peur, nous autres, de rester les bras croisés. Mais l'ordre vient de mettre en marche : 12 nœuds... A notre tour enfin de participer à la bataille. On met le cap sur l'entrée des détroits... Dans le blockhaus, — vous connaissez cette sorte de tourelle d'où vient le commandement —, on demande :

— Distance d'Orhanié?

(1) Cordage qui relie les deux mâts du croiseur.

Deux angles au sextant, un coup de télémètre, un coup d'œil sur le canon de tir préparé d'avance.

— 8 500 ! 8 300 ! 8 000...

Alors pour le coup ç'a été un tapage, un paquet d'air chaud qui vous fouette le corps, de la fumée... Notre belle petite tourelle d'avant de 30 venait d'ouvrir les feux sur Orhanié.

On entend encore :

— Les angles ? Distance...

— 7 400...

Le tir, cette fois, est réglé : toutes nos cinq pièces de 16 centimètres de la bordée crachent comme si elles n'avaient fait que ça toute leur vie... Elles ne s'arrêtent pas, elles continuent toujours. Elles tirent sans arrêt. Quel tapage, mon Dieu ; mais comme nous étions fiers, si vous saviez !

Tout d'un coup, une sonnerie se fait entendre : par le porte-voix, on entend :

— Changement d'objectif...

Plus de coups de canon, plus rien, plus rien du tout. Quelle différence avec l'instant d'auparavant ! Jamais je n'aurais cru possible silence comme celui-là. On en était impressionné ! Après le tapage qui avait précédé...

On a entendu quelqu'un qui disait :

— En voilà un qui a son compte. A qui le tour ?

Mais le blockhaus parle encore :

— Distance de Koum-Kalé ?

— 3 100.

Nous n'en avions pas fini, heureusement. Le tapage avait repris de plus belle. On tire à nouveau, on tape de plus en plus fort. Et dans tout ce bruit, retentissent les commandemens que l'on hurle.

— Pièce ! Feu !

Notre *Suffren* avançait toujours : il n'avait pas peur, je vous assure. Il arrive tout près des premières lignes de mines, puis il revient sur la gauche. On recommence le tir. On a ouvert le feu à moins de 2 000 mètres sur Seddul-Bahr ! Les murs du château croulaient, que c'était un plaisir. Les pierres dégringolaient en charriant derrière elles de grands morceaux du fort. Ça craquait, ça se cassait. On voyait leurs pièces de canon qui sautaient en l'air : gros canons de marine. C'était

un pugilat sans pareil... On continue à tirer. Ils répondent de moins en moins, notre tir frappe juste, détruit tout ce qui doit être détruit. Nous avons de rudes canonniers à bord... Bientôt ils ne répondent plus... Tout est silence chez eux... A nous la victoire !

... Il a promis de revenir, notre « col bleu. »

Moudros, septembre.

Là-haut on éprouvait généralement comme un grand bien-être, une sorte de détente. Là-haut, c'était le sommet de la colline qui dominait le camp. On y arrivait en quelques minutes. L'air fouettait, on respirait librement et puis, surtout, la vue était merveilleuse.

En face, la rade, avec ses échancrures, son chargement habituel de navires de tous genres, ses baraques et ses yoles, ses cuirassés et ses steamers; à gauche, une succession de camps, le sémaphore tout fleuri de flammes; à droite, d'autres camps, une échappée sur la vallée où s'endormait un adorable village... Et tout en arrière, une autre vallée très profonde, très rocailleuse, qui abritait dans ses replis une bergerie construite entièrement de pierres, que ne retenaient point les habituels cimens et que deux figuiers ornaient magnifiquement...

C'était tout cela que l'on avait à soi, lorsqu'on allait là-haut. On y grimpait vers les six heures, par les sentiers à pic, où des cailloux roulaient en s'effritant. Le crépuscule commençait alors à sortir de ses nimbes. On s'asseyait sur quelques grosses pierres...

Aujourd'hui, le temps fut clair à souhait; de la lumière toute bleue se promenait dans l'air, teintée de mauve. C'était très doux. On suivait les moindres détails, ces nuances qui n'appartiennent qu'aux lumières d'Orient ! Puis arriva le crépuscule avec ses mille teintes qui se superposèrent. Chacun se tut... Et ce fut ensuite la nuit qui glissa quelques ombres, avec peine, avec presque du regret... Alors des voix murmurèrent ce qu'elles n'avaient point voulu dire jusque là. On conta à mi-voix des souvenirs... On parla de la guerre... On se tut encore... Puis, quelqu'un osa...

— C'était, disait-il, au mois d'avril dernier... Nous étions ancrés en face de Skyros : un homme très jeune encore, officier, porteur d'un nom illustre, poète de valeur, Écossais d'origine

s'en était allé la veille rêver dans l'île. Cheminant avec un de ses amis, musicien comme lui était poète, inséparables compagnons tous deux, ils avaient longuement erré parmi les innombrables débris des blocs de marbre blanc, disséminés à profusion dans l'île et qui émergeaient, s'alignaient, puis se perdaient au loin. Quelques rares oliviers se voyaient de distance en distance. Poussés par un même désir, les deux promeneurs s'étaient étendus sous l'un d'eux. L'un et l'autre firent sans doute de longs rêves, car les heures passaient et ils ne songeaient plus à s'en aller.

Le crépuscule vint les surprendre, puis la nuit. Alors, ils reprirent le chemin qui les ramenait à bord.

Le soir même, le poète sentit une fièvre mortelle qui le secouait tout entier. L'île, jalouse des secrets qu'il venait surprendre, lui avait-elle jeté quelque maléfice? Des rêves hantèrent son cerveau, d'autres rêves entrevus dans le délire des mots. On l'entendit chanter la mort qui planait au-dessus de lui. Il évoqua les marbres qui avaient sans doute servi aux génies de l'antique Grèce... Il dit un à un les vers qu'il avait composés, avec la cadence des rythmes, l'envolée divine... Il lutta aussi pour vaincre le mal, dans une révolte dernière, dans un dernier élan de sa jeune énergie. Puis, au matin, il sentit le froid des sépulcres qui gagnait ses membres, paralysait son cerveau... Alors, il mourut à l'heure du crépuscule, avec quand même son sourire de poète.

Un drapeau servit de linceul... Pendant la nuit, on descendit le cercueil dans une des barques qui attendaient à la coupée... Quatre hommes porteurs de torches l'encadrèrent. Et lentement, en silence, les rames effleurant à peine la mer très bleue, on glissa vers l'île où les marbres blancs mettaient l'éclat de leur blancheur.

Les barques s'en allaient très doucement en rangs serrés et inégaux. Mais, à cause des rochers qu'on ne pouvait voir, il fallut s'arrêter. Des hommes se mirent à l'eau. A bras tendus, ils soulevèrent le mort au-dessus des vagues qui faiblement s'entre-choquaient. Puis, ce fut encore, à travers l'île déserte, parmi tous ces marbres gisant pêle-mêle, le défilé au pas rythmé, précédé de cornemuses. Les fifres sonnaient la marche, conduisaient le mort vers l'olivier solitaire, là où il avait rêvé longtemps... longtemps... jusqu'à la mort...

Et pendant que des hommes, à la lueur des torches, creusaient tout contre le cercueil la tombe qui allait l'ensevelir, les cornemuses jouèrent les vieux airs, ceux des lochs et des moores.. A l'instant seulement où le cercueil glissa dans la terre, les clairons sonnèrent... Ils sonnèrent longtemps... Les torches se rapprochaient, se retrouvaient au-dessus du trou béant comme pour un suprême hommage au mort... Et les cornemuses chantèrent une dernière fois, disant au poète mort l'adieu de l'Écosse brumeuse, l'adieu du pays...

Le conteur se tut... Aucun de ses auditeurs ne songea à interrompre le silence. Soudain, un bruit venant du ciel, froid et sinistre comme un couperet, passa au-dessus des têtes pensives. Réveillé en sursaut, chacun leva les yeux... Un immense vol de corbeaux se dirigeait du Sud au Nord. Et les ailes noires des oiseaux claquaient, claquaient, fouettant le ciel dans leur fuite précipitée...

Moudros, septembre 1915.

Notre « col bleu » qui nous avait abandonnés quelque temps, pour raison de service, nous est revenu enfin. Cette fois-ci, il a encore les yeux plus brillans que d'habitude. Il a fait provision de souvenirs. Tous mes malades attendent, anxieux. C'est pour eux un vrai rayon de soleil.

Aussi, lorsqu'il commence, personne ne souffle plus mot.

« SUFFREN » ET « BOUVET »

— Vous savez, dit-il, je ne vous ai pas tout raconté. J'ai gardé le meilleur pour la fin. Aujourd'hui, je vais vous dire en détail cette fameuse attaque du 18 mars contre les cinq grands forts des Dardanelles.

Ce jour-là, je vous assure que ça valait la peine d'être sur le *Suffren*, d'être marin. Pensez donc qu'on mettait en action 16 cuirassés, toutes les flottilles de destroyers et de dragueurs et que c'était pour une attaque directe et à fond des *Narrows!*

Les chefs avaient étudié la question. Vous connaissez la configuration géographique des Détroits. Côte d'Asie et côte d'Europe peuvent sans difficulté concentrer leurs feux sur l'assaillant, tandis que nous autres, nous n'avions la possibilité de mettre en ligne qu'un nombre restreint de bâtimens, pour

qu'ils puissent battre, à une distance vraiment utile, les ouvrages ennemis. Pourtant, il fallait déblayer le chenal : sans cela, il n'y avait rien de fait. Il fallait arrêter le mal que causaient à nos dragueurs les batteries situées à fleur de côte par le travers du grand champ de mines.

Ce n'était pas une petite affaire, comme bien vous le supposez. Pensez à la magnifique cible que nous offrions à l'ennemi. A droite, à gauche, il y avait des canons et c'étaient de grands et solides forts que ceux que nous allions attaquer... Les rapports officiels ont dit en leur temps à quelle combinaison on s'était arrêté. Moi, je vais vous l'expliquer...

Ici, notre gamin fit une pause, comme pour bien tasser ses souvenirs, les reprendre un à un, pour que chacun pût comprendre et surtout aussi pour qu'il n'y eût point d'erreur.

— Eh bien ! on avait décidé d'envoyer une première ligne de quatre cuirassés anglais qui se tiendrait en travers du détroit à 13 milles de la ligne Khanack-Kidil-Bahr. Ils avaient reçu pour mission de bombarder en tir lent les cinq principaux ouvrages, tout en restant, bien entendu, hors de leur portée... Vous voyez cela d'ici... Ils devaient attendre l'instant que l'on jugerait convenable, c'est-à-dire lorsqu'on aurait eu l'assurance que les forts étaient suffisamment désorganisés, pour permettre à une seconde ligne, comprenant quatre vieux cuirassés, de se porter à 4 000 mètres en avant d'eux. Ces derniers avaient reçu ordre de ne pas entamer le tir de la première ligne, tout en attaquant comme elle les mêmes grands ouvrages et aussi en contrebattant les forts secondaires qui seraient à sa portée... Ce n'était pas très commode comme mission ; mais ce fut rudement chic ! Entre la première et la seconde ligne, on avait envoyé un cuirassé flanqueur le long de chaque rive... Car il faut vous dire que les batteries de campagne ne se faisaient pas faute de nous cracher dessus, et il fallait leur imposer silence... On avait tout prévu, et une relève vers les quatorze heures devait remplacer les quatre cuirassés de la ligne d'avant, ainsi que les deux flancs-gardes.

Eh bien ! ce poste d'avant-garde, aux quatre vieux cuirassés, c'est nous autres, les Français, qui l'avons eu. Et nous n'en étions pas peu fiers. Pensez donc, c'était le poste le plus dangereux... Nous devions manœuvrer avec précaution pour ne pas masquer les vues des quatre cuirassés modernes. Notre divi-

sion se fractionna donc en deux sections : l'une devait opérer le long de la terre, sous la presqu'île de Gallipoli ; l'autre, nous autres, le long de la côte asiatique. Vous savez, cette belle côte qui s'allonge et sur laquelle on trouve de si jolies lumières! Mais ce jour-là, elle était spécialement dangereuse ; aussi notre amiral, qui n'avait point peur et qui se connaissait en bravoure, la revendiqua pour sa propre section *Suffren-Bouvet*.

Maintenant que nous étions en plein dans l'action, nous nous rendions compte des difficultés. On était tout près des mines ; l'eau près de terre n'avait presque pas de profondeur ; et comme nous étions obligés de conserver notre objectif et qu'il fallait bien le battre avec toute notre bordée, cela n'était pas très commode. Pensez à la petite marge qui existait entre la limite ordinaire de nos pièces, les moyennes, et la distance initiale du tir si rapidement augmentée par le courant. Tout cela constituait un ensemble de circonstances qui enserraient de plus en plus nos mouvemens, — si bien que notre champ d'action se trouva réduit à un point presque mathématique. Le bâtiment qui avait mission de tirer sur les grands forts devait stopper bien qu'il dérivât par ailleurs... Le second cuirassé, lui, tout en restant à peu près sur place à 500 mètres en aval, devait tirer sur les batteries secondaires tout en restant prêt à venir à notre aide et nous relever...

D'ailleurs, les chefs, et c'était convenu d'avance, avaient décidé des mutations tant pour nous permettre d'équilibrer les fatigues de notre artillerie que pour nous permettre de remonter le courant — sans avoir pour cela à interrompre le tir.

Vous voyez : le *Suffren* et le *Bouvet* étaient le point de mire des trois grands forts de la côte d'Europe (Yeni-Medjidie, Hamazieh, Roumeli-Hamadieh). Les trois plus grands forts! On savait très bien qu'on ne pouvait lutter avec succès qu'avec un seul des deux grands forts d'Asie, Chanack et Hamidieh d'Asie. Quant aux batteries de Soan-Dere et de Dardanus, on savait aussi qu'elles ne se laisseraient pas battre si facilement, car elles étaient rudement bien armées, et surtout qu'elles étaient soutenues par des pièces de campagne...

Mais cela ne faisait rien : on était décidé à lutter. On se disait que l'affaire serait des plus chaudes, qu'un tas de difficultés allaient surgir, — tant pis, il fallait y aller et on y allait

de gaieté de cœur, sans oublier ce qu'on allait risquer. On pouvait bien sacrifier sa vie pour son pays. Et une mort comme celle-là n'était pas une mort à dédaigner...

Maintenant que je vous ai si bien expliqué nos positions, vous connaissez les Dardanelles : vous voyez la côte d'Asie et la côte d'Europe? Alors... écoutez.

Les cuirassés modernes obéissant aux ordres avaient, à onze heures, ouvert un feu très lent. Les gros canons tapaient lourdement, s'arrêtaient comme s'ils voulaient entendre le bruit qu'ils faisaient, puis reprenaient. Il n'y avait plus dans l'air que le bruit du canon. Le contre-amiral de Robeck qui avait remplacé la veille le vice-amiral Carden pour le commandement de la flotte alliée, nous avait donné l'ordre à 12 h. 15 de rejoindre notre poste. Nous nous sommes scindés immédiatement. Le *Gaulois* et le *Charlemagne* filaient sur la côte d'Europe pendant que notre *Suffren* et le *Bouvet* rejoignaient le point désigné, marchant à une vitesse de 12 nœuds, vers la côte d'Asie. Nous arrivâmes à 9 000 mètres des forts de Fridil-Bahr... Et juste à 12 h. 40, notre bateau commençait son tir sur le fort de Yeni-Medjidie...

Mes amis, à peine étions-nous en position que ce fut comme une pluie d'obus tout autour de nous, ainsi qu'autour du *Bouvet*. Il y en avait de tous calibres. C'étaient des gerbes d'eau, des coups de boutoir contre la cuirasse de notre bateau, comme si d'énormes, de prodigieux marteaux voulaient la défoncer. On aurait dit que tout le bateau allait céder. Ajoutez la trépidation intérieure des machines, la répercussion de notre tir, la vibration intensive, insoupçonnée, qui l'ébranlait.

Malgré cela, nous avons rempli à la lettre notre programme. Nos deux bateaux obéirent ponctuellement aux ordres. Ils se relevèrent comme il avait été convenu, si bien que l'objectif principal n'a pas cessé une minute d'être battu... Chacun des deux bateaux a occupé deux fois le poste de tir et vingt minutes chaque fois...

Nous autres on ne vivait plus que par le cerveau et par le cœur. On ne pensait plus à soi, on ne pensait qu'aux canons, qu'à son bateau et on était fier. Notre *Suffren*, lui, après son premier round où il était arrivé à la distance-limite du tir, n'avait reçu, — et pourtant Dieu sait si l'ennemi nous avait largement gratifiés d'obus! — que deux atteintes sans gravité.

Mais le *Bouvet*, lui, qui avait repris notre place, n'avait pas tardé à avoir deux incendies à bord et sa pauvre tourelle avant mise hors de combat. Cela ne l'empêchait pas de continuer son travail comme s'il n'en était rien.

Notre *Suffren* revint, reprit son poste, sur lequel l'ennemi n'avait pas manqué, comme bien vous devez le penser, de régler son tir. En moins d'un quart d'heure, nous avions reçu une douzaine de gros projectiles dont l'un glissa dans la casemate 10 et la tourelle 6. Nous eûmes là douze hommes tués... On avait vu de grandes projections de flamme et de fumée dans les soutes à munitions de bâbord et les chaufferies incendiées dans les entreponts. Mais surtout le circuit de conduite du tir à bâbord, bord armé, était complètement mis hors d'usage...

Et ce n'était pas fini. Nous n'avions pas cessé de tirer, lorsqu'une voie d'eau se déclarait à bâbord avant. On en déduisit que les soutes bâbord avaient dû être noyées et le bâtiment commença à s'incliner légèrement... La cheminée avant était presque démolie à sa partie inférieure... Nous autres, on entendait toujours le vacarme, on sentait le bateau qui s'inclinait, mais on n'avait pas peur.

Le pauvre *Bouvet*, malgré les coups qu'il avait reçus, vint immédiatement à notre secours, pour nous permettre de reprendre du champ et présenter tribord au but. Il continua l'attaque sans la moindre défaillance. Vers 13 h. 45, nous nous apprêtions à le remplacer encore une fois, lorsque l'amiral de Robeck, se rendant compte du feu intense auquel la division française était soumise, nous signala de nous retirer. La place allait être occupée par les cuirassés anglais de relève qui arrivaient en ce moment-là dans les Détroits...

Notre *Suffren* et le *Bouvet* avaient pris quelque chose, c'était incontestable. Ils avaient des morts, des blessés... Mais ce qui était important, surtout, c'est qu'ils avaient bien exécuté leur mission. Nous avions, c'est vrai, subi, sans faiblir, non seulement le feu concentré des cinq grands forts des Narrows, mais aussi celui des batteries rudement bien armées de Dardanus, de Soah-Déré, de Sephez et de la Quarantaine. Et aussi, nous avions eu les canons de campagne. Tout cela faisait un ensemble qui réunissait bien vingt-cinq pièces battantes de gros calibre (24 centimètres et 35 centimètres), à peu près autant de 15 centimètres. Je ne crois pas exagérer en évaluant à

quatre cents le nombre de projectiles qui étaient tombés autour de nous deux pendant un peu plus d'une heure.

Il y a même eu un obus de 15 centimètres qui a traversé la passerelle en écharpe. Il est allé se loger dans la chambre de navigation. Il avait passé à toucher l'amiral et le commandant, car notre amiral et notre commandant étaient sortis hors du blockhaus pour mieux se rendre compte des circonstances de l'engagement.

Il fallait veiller à tout, suivre le tir, prescrire les mesures nécessaires pour remédier aux avaries, veiller jalousement sur la manœuvre du bâtiment. Nous étions tout près des petits fonds et à toucher le champ de mines fixes... Sur la mer, on voyait des flotteurs multiformes qu'il fallait absolument éviter... Et nous savions aussi que des mines dérivantes pouvaient être lancées contre nous. Vous voyez quelle attention!

Mais nous n'avions pas travaillé pour rien. Tous les grands forts étaient devenus presque silencieux.

Ce n'est pas tout. Notre magnifique *Bouvet*, celui que nous avions appelé notre vaillant matelot d'arrière, a eu plus de malheur que nous. On s'en retournait, il était exactement 13 h. 58, il était à environ 500 mètres de nous en arrière, lorsqu'on l'a vu s'incliner brusquement sur tribord... Cela a été fait avec une rapidité inouïe. Il s'est incliné jusqu'à peu près 50°. Nous ne comprenions pas... On a vu un peu de fumée qui paraissait sortir de la tourelle de 27 centimètres tribord, mais on n'a pas entendu la moindre explosion, il n'y a eu aucune gerbe d'eau, aucun débris... Nous regardions toujours sans comprendre, lorsque, après douze ou quinze secondes d'arrêt pendant lesquelles l'arrière s'enfonçait et la bande paraissait stationnaire, le pauvre *Bouvet* a brusquement chaviré... Sa quille s'est profilée sur la mer toute bleue, puis il a disparu par l'arrière. Cela s'est passé si rapidement! Sur la carène toute verte d'algues et de goémons, on a vu des hommes courir... Presque aussitôt ils ont été jetés à la mer, engloutis... La disparition du *Bouvet* a pris moins de temps que je ne mets à vous la raconter... Moins d'une minute... Cela a été foudroyant...

On a mis à la mer tant du côté anglais que du côté français toutes les vedettes possibles. Les Turcs tiraient toujours. On en a sauvé si peu! mieux vaut n'en pas parler...

Moudros, octobre 1915.

Hier soir, une magistrale ondée due à un violent orage nous a valu d'être réveillées en sursaut. Il pleuvait partout dans notre baraque. Il pleuvait sur notre petit lit de fer qui, chaque fois que l'on change de place, menace de s'effondrer. Il pleuvait le long des cloisons et, grâce au vent violent qui venait du Sud, j'ai reçu sur la tête et sur les épaules une vraie douche.

Depuis quelques jours, j'avais une grosse fièvre. Tout ce froid qui a pénétré chez moi m'a glacée jusqu'aux moelles. L'eau courait sur notre plancher. Il a fallu mettre des pierres sous nos cantines pour les préserver un peu. On a mis partout de la toile imperméabilisée. Nous nous sommes glissées dessous. On avait ouvert les parapluies, et on a attendu que la pluie voulût bien cesser. Ce mauvais temps a duré trois jours.

Dans leurs baraques, nos pauvres malades avaient été transpercés. Malgré la nuit noire, il a fallu les transporter ailleurs. On les entassa dans des pièces exiguës où il pleuvait moins fort...

Si vous aviez vu cet air de misère qu'avait notre hôpital quand le beau temps est revenu! La boue vous montait jusqu'aux chevilles et on en avait plus haut que les genoux. Une boue grasse et tenace où on enfonçait et qui vous retenait. Il fallait se servir de cannes comme points d'appui si on ne voulait pas s'étendre tout de son long!

. . . .

Le mauvais temps a amené une recrudescence d'insectes. Deux énormes tarentules qui se promenaient en allongeant leurs longues pattes velues à l'intérieur de nos moustiquaires ont été les victimes d'une chasse soutenue et victorieuse... Un énorme cent-pieds a été trouvé dans les draps d'une de mes compagnes. Il avait eu froid, le pauvre! On l'a tué aussi!

Et il y a les rats qui, sur les toits chaque soir, dansent une sarabande. Courses d'obstacles, courses au trot, nous avons toute la gamme... Les souris, elles, détiennent le record... Dans ma chambre pour laquelle elles ont une prédilection marquée, c'est plaisir de les voir s'époumoner... Dès que je souffle ma bougie, alors elles s'en donnent à cœur joie. Elles me dégringolent sur la figure, elles courent sur mon lit, elles grimpent,

elles redescendent, tout cela dans une précipitation vraiment excessive. Quelquefois, un fracas épouvantable me réveille en sursaut. C'est mon quart qu'elles ont traîné derrière elles et qui roule à terre...

Je dois dire, à ma honte, que je n'ai pas pour ces souris d'Orient toute l'animosité qu'il conviendrait. Bien qu'elles n'aient pas la grâce, le velouté et l'esprit de leurs sœurs tropicales, je ne puis m'empêcher d'admirer leur souplesse, leur petitesse et aussi ces yeux malins qui percent sur leur peau brune... Évidemment, j'entends vos cris d'horreur; mais voyez-vous, les bêtes, quelles qu'elles soient, c'est encore d'elles qu'il faut avoir le moins peur...

De Moudros à Seddul-Bahr.

Pour aller de Moudros à Seddul-Bahr, nous avons mis un peu plus de vingt-quatre heures. C'est un voyage que l'on fait généralement en six heures. Mais le vent et la pluie avaient secoué la mer tant et si bien qu'elle en était tout en colère... Et puis...

Nous avions levé l'ancre vers les dix-sept heures, lorsque, à vingt-trois heures, je fus réveillée en sursaut par un va-et-vient inaccoutumé dans le corridor... Des voix se firent entendre : le feu était à bord !... Où ?... Dans la cale... Comme nous étions un navire-hôpital et que nous n'avions pas de munitions, ce n'était pas la peine de se déranger pour si peu... Donc, je me retournai du côté du mur et je m'endormis.

A quatre heures, nouveau réveil... Cette fois-ci, je n'entendis point de bruit, mais le balancement de notre bateau était caractéristique. Je n'eus aucun doute. Nous nous en allions à la dérive, faute de direction.

Quelques instans après, j'entendis encore des pas précipités, je devinai l'angoisse que l'on voulait dissimuler. Je regardai l'heure... Quatre heures... La nuit était noire... Sans aucun doute, il faisait froid sur le pont... J'étais au chaud... D'ailleurs, à tout prendre, cela n'aurait servi à rien de grimper là-haut... Et je m'endormis à nouveau, — d'un sommeil si tranquille qu'il était presque sept heures lorsque je m'éveillai...

Nous étions ancrés en face de Kephalo...

Ah ! les jolies lumières qui se jouaient sur l'île ! Je vous assure que mon hublot me parut trop petit et qu'il ne suffisait

pas à mes exigences... Je montai vite sur la passerelle. Là, le commandant me raconta. Le feu avait pu être circonscrit. On l'avait éteint, mais il avait eu le temps d'atteindre la chambre de gouvernail. Les chaudières, à cause du mauvais charbon acheté au Pirée, avaient été plus que paresseuses. Pendant quelques heures, on n'avait plus été maître du bateau. Le courant l'entraînait raide comme balle vers la côte d'Asie, d'où on s'était approché à deux mille mètres à peine. Heureusement un autre courant était intervenu, et, les réparations aidant, on avait pu remonter petit à petit et non sans peine vers une zone moins dangereuse... Et aussi, on avait passé aux côtés d'une grosse mine flottante qui s'en allait à la dérive... Ah! le pauvre commandant, avec ses sabots qui faisaient clic cloc sur les planches! Il commençait seulement à se rasséréner. Quel brave homme c'était! Il en avait vu de dures en mer. Avant d'être bateau-hôpital, son bâtiment avait servi de transport... Et il fallait l'entendre raconter ce débarquement à Koum-Kalé, tous ces navires qui attendaient en face de Seddul-Bahr, pendant que l'on faisait une diversion sur la côte d'Asie pour permettre aux troupes de descendre sur la côte d'Europe :

« C'était noir de bateaux, le canon tonnait, les obus tombaient, il y avait des rafales de mitraille... Cela a marché quand même. On y est arrivé... Mais ce qu'on a laissé d'hommes! »

Seddul-Bahr.

Quand nous ancrâmes à la pointe de cette fameuse presqu'île de Gallipoli, juste entre le cap Tépé et le cap Hellès, j'eus comme un grand coup au cœur... J'eus froid, tellement froid... Il y avait dans le ciel de grands nuages lourds et tristes, les grands nuages de noir présage. Le vent du Nord, glacial, fouettait sans trop de hâte, jetant son suaire de cimetière sur les eaux, sur la terre.

J'étais à l'entrée des Dardanelles et je savais l'immense cimetière que représentait ce bout de terre... Seddul-Bahr était là, à portée des yeux, tout haché, sa mosquée défoncée. Et, là, le vieux château d'Europe à moitié écroulé, mais portant beau encore par endroits ses créneaux meurtris. La vieille forteresse avait l'air de pleurer. Ses cyprès roussis par les flammes tremblaient comme de peur. Et tout ce bout de presqu'île avait à ses

flancs des multitudes de tentes... La terre était toute battue, aride... Plus loin, on apercevait Kritia ravagée, criblée jusqu'aux entrailles avec la ligne noire qui, en arrière d'elle, indique le fameux et sinistre ravin du Kérévés-Déré, le ravin de la mort, comme l'appellent les soldats. En haut, Achi-Baba, imprenable à cause de sa position...

Et plus loin, toujours plus loin, dans le grand lointain, l'Olympe de Brousse élevant ce soir, à cause du ciel d'hiver, une masse harmonieuse, mais courroucée... La côte d'Asie, avec Chanak tout à côté de nous qui domine... La plaine de Troie maintenant, à droite, avec son *tumulus*, le tombeau d'Achille, assure-t-on. Yenikeuy, Yenicher, les monts Ida qui ferment l'horizon... et Koum-Kalé en face, tout proche de nous.

Et puis, l'entrée des Dardanelles... J'ai éprouvé rarement, en la regardant, impression plus douce... Comme elle était belle, cette eau tranquille! Quel charme infini, quel calme, quelle quiétude! Des reflets nacrés, des reflets qui se jouaient sur elle, des reflets qui s'étendaient, se repliaient, puis revenaient et se perdaient encore... Dire qu'elle glissait sur tant de morts!

Mais de grands éclairs ont sabré l'horizon, de grands éclairs qui s'en viennent d'Achi-Baba. Un bruit sourd et retenu, des secondes s'écoulent en silence, puis tout à côté de nous, le bruit sec et terrible qui frappe et tue. Des flocons blancs s'élèvent et se dispersent lentement. Un... deux... trois... On compte, on recompte. Et à nouveau, on recompte. Les mêmes éclairs jaillissent maintenant de la côte d'Asie, crèvent sur Seddul-Bahr et Kritia. A terre la vie continue, sans arrêt. Des chevaux défilent, des convois passent, d'autres chevaux hennissent au flanc de la côte où ils sont curieusement perchés... Des bateaux vont, viennent. Les obus tombent toujours... La coque du *Majestic*, gluante, pèse lugubre au-dessus de l'eau, carapace morte qui conserve ses cadavres... Et le *River Clyde*, avec son allure de cargo juché bien en évidence, insolent jusqu'au bout, narguant l'ennemi, bien qu'il soit criblé, rouillé...

De la mer, d'autres éclairs, plus grands parce que plus proches peut-être... Les monitors tirent. Ils répondent machinalement en larges bordées...

. . . .

Aujourd'hui, c'est un matin radieux comme pour un jour de fête, avec une lumière fine et limpide qui pare chaque détail d'une grâce très douce. Et c'est si lumineux que les yeux en sont éblouis! Imbros tout en arrière de nous, Imbros dont le nom demeure une consonance jolie, Imbros avec ses lignes larges et souples, son mauve qui va s'irisant, s'estompant avec le bleu merveilleux des eaux. Ténédos et encore l'incomparable côte d'Asie qui se rapproche et se perd. Mouvemens félins, grâce féline. L'immense plaine de Troie, Yénicher qui pleure toute pantelante, Koum-Kalé désorienté, mais conservant encore sa ligne dans l'amoncellement de ruines...

Le canon tonne... Les monts Ida se précisent davantage élevant leurs sommets avec une grâce tout archaïque. Des bleus, des mauves se promènent toujours, et les yeux vont, viennent, s'arrêtent et reviennent.

Je n'ai jamais vu nulle part ailleurs une lumière aussi pure, aussi belle, aussi prenante. Chaque heure transporte avec elle tout un cortège de coloris nouveaux, de douceurs inconnues...

Un aéroplane a tournoyé dans l'air, léger et gracieux comme une luciole. Et avec des sauteries et des bonds mutins, il s'est posé au sommet de la falaise bien en vue des tirs ennemis. Le soleil irradie ses ailes. Le pilote est descendu, un autre accourt prendre sa place : l'oiseau, en moins de temps qu'il n'en faut pour vous le raconter, repart, bravant les obus qui éclatent.

J'ai vu ces ambulances que rien ne préserve contre l'ennemi. J'ai vu sur la grève les innombrables tombes surchargées de galets et que la mer baigne. J'ai vu toutes les autres tombes où dorment, entassés dans chacune d'elles, vingt ou trente morts. J'ai vu cette fameuse baie de Morto où reposent tant des nôtres parmi les grands cyprès noirs. J'ai vu l'habituelle résidence de tous ceux qui vivent là. J'ai respiré l'effroyable odeur qui s'exhale de partout. J'ai eu les yeux brûlés et la bouche desséchée par les flots de poussière que soulève le vent... J'ai vu toute cette misère ignorée, toute cette souffrance et j'ai vu ce qu'endurent tous ceux qui « travaillent... »

De Seddul-Bahr à Moudros.

Drôle de voyage tout de même, celui que je fis de Seddul-Bahr à Moudros ! La *Jeanne-Antoinette* jaugeait un peu plus de cent tonnes, et à peine avions-nous quitté la jetée qu'abrite le

River Clyde qu'un violent vent du Sud se mit à souffler. Notre bateau, plus léger qu'un bouchon à cause de son manque de lest, sautait au-dessus des vagues avec un tel plaisir qu'on en restait surpris. Sur le pont, une centaine de malades avec quelques blessés étaient couchés ; car de cabines, il n'en fallait point parler. Il y avait tout juste au-dessous de nous la cale où d'habitude on entassait les fûts de vin.

A chaque coup de mer, et ils étaient nombreux, l'eau embarquait. Les hommes hurlaient. Quelques Sénégalais roulaient des yeux tout blancs en faisant d'incommensurables efforts. Ce n'était qu'un concert de plaintes et de gémissemens. On se levait, on retombait, on roulait. Parmi les évacués, il en était quelques-uns de gravement malades, couchés sur des brancards. Ils n'avaient pas la force de se plaindre, mais on lisait une telle souffrance sur leurs traits que cela faisait pitié. Moi-même, j'étais transie de froid, mouillée jusqu'aux os. J'essayais bien de me lever pour aller jusqu'à eux, mais, pan! un coup de mer arrivait et je me trouvais à nouveau par terre.

Nous sautions toujours et notre bateau paraissait de plus en plus léger. Le capitaine, un homme tout rond et très brave, secouait la tête. La mer resterait grosse pour toute la sainte journée...

En fin de compte, on se décida à nous grouper ensemble, en un grand tas : on aurait ainsi plus chaud ; et le capitaine généreusement nous recouvrit d'une bâche. Je ne dis pas qu'il fît bien bon là-dessous, mais nous étions si las que nous ne songeâmes plus à bouger. On tanguait, on roulait, il y avait des cris, des gémissemens, des hoquets. La mer enlevait ce qu'il y avait de trop, le vent raflait les émanations malsaines. On était couché les uns sur les autres, mouillés tous jusqu'aux os...

Les heures passèrent sur cette morne détresse et c'est ainsi que nous arrivâmes en tête de la rade de Moudros. A l'abri, derrière l'île, le vent ne soufflait plus, à moins qu'il ne fût tombé comme par enchantement. La mer était calme, un peu de brume se répandait à l'horizon.

Comme par magie, tout le monde s'était redressé. Les plus malades mêmes s'agitaient. On n'était plus sous la bâche, mais debout. Des cigarettes s'allumaient. C'était comme le réveil de jeunes poussins. La vie revenait, on était dispos, on respirait à l'aise et on ne songeait plus qu'à regarder. Vraiment,

variant d'une minute à l'autre, c'était un curieux spectacle... Moi-même, j'avais complètement oublié que ma robe blanche me collait sur le dos. Je me sentais en train, malgré la grande fatigue qui me cassait un peu les jambes.

Mais notre entrée en rade valait la peine d'être vue. A la tombée de la nuit, les bateaux sortent, tous feux éteints et prennent le large pour suivre leur destination. Ce soir-là, il y en avait bien une vingtaine, tous des gros, dont le plus volumineux était l'*Olympic*. Cette masse formidable se mouvait à l'aise, entre les autres bateaux, et nous autres disparaissant dans l'ensemble, nous avions à louvoyer avec adresse. Un ou deux coups de sirène, selon que nous passions à droite ou à gauche. Puis un coup de barre habilement donné, nous voilà presque sous le nez d'un de ces molosses. On esquivait le danger, puis on reprenait de plus belle, jusqu'à ce que nous les eussions tous passés. Jamais je n'oublierai l'impression éprouvée... Nous autres, si petits, perdus au milieu de cette horde, dévalant à ses côtés, sautant, glissant, nous autres pour qui ils semblaient ne pas même avoir un regard!

Tous ces bateaux prenant le large m'apparurent, ce soir-là, comme un vol d'oiseaux nocturnes qui attendraient la nuit pour s'en aller au loin chercher leur pâture.

Moudros, novembre 1915.

Un matin lourd de brouillard intense. Un matin d'hiver glacial et humide. Les brumes entassées, le grand suaire blanc, celui que connaissent les pays du Nord, écrase et pénètre. On ignore tout des choses les plus proches, et les silhouettes se perdent, fauchées comme dans un déclic. Tout est pris, diminué, effacé...

Il y a du malheur dans notre baraque. Une de nos infirmières a dû être évacuée pour France à cause d'une grosse fièvre intestinale. Et maintenant notre infirmière-major (1) est alitée à son tour. On avait parlé de typhoïde. On ne s'est pas trompé. Elle est mal, — très mal...

Deux de mes infirmiers sont atteints aussi. Le vilain vent continue. C'est une rafale qui passera peut-être, mais en attendant!...

(1) Mlle Oberkampf, qui refusa par la suite d'être évacuée, restant fidèle à son poste.

Oh! cette retraite de Serbie, comme nous l'avons vécue! Nous connaissions beaucoup de ceux qui étaient partis là-bas. Nous savions les mouvemens de troupes et on n'ignorait pas que l'on se battait un contre dix. Mais je dois dire que pas un instant la confiance n'a faibli. On a eu confiance jusqu'au bout. N'importe, il y eut de durs momens à passer. Brusquement, il nous avait semblé, dans notre île, être abandonnés de tous. Les hommes partaient, on transportait à Salonique le matériel en réserve. C'était une besogne folle qui écrasait l'appontement français. Et puis les bateaux dans la rade avaient diminué. La vie s'était faite plus calme, plus uniforme, les courriers devenaient plus rares et nous avons eu l'impression d'être ceux qu'on laisse, oubliés...

LA FIN DU *GOLIATH*

Par un de ces après-midi, à l'heure où la nuit arrive et que tout bruit diminue comme d'instinct, pour faire place au recueillement et au silence, les heures de veille deviennent plus grandes, plus paisibles. Chacun écoute en lui son angoisse ou son espérance. On vit plus rapproché de la terre. On vit en communion plus directe avec toutes les souffrances humaines. On sait mieux la vanité des choses qui passent.

Aujourd'hui, la douceur du soir fait plus pénétrant le silence qui vole au-dessus du camp et les trois hommes qui sont immobiles, assis sous cette tente qu'éclaire une pauvre lanterne, ces hommes-là ne causent pas. Ils vivent étrangement isolés les uns des autres. Chacun sans doute remue en lui de ces émotions qui appartiennent au passé et qui reviennent si fortement avec la tranquille beauté des soirs d'Orient.

Les minutes s'en vont dans le grand silence du camp qui s'endort... Mais un homme a surgi à l'entrée de notre tente. Puis, sans nous en demander l'autorisation, il prend une caisse à moitié ouverte, la retourne et s'assied.

Il parle à voix basse, comme pour ne pas interrompre notre rêve. Il passait justement pas très loin de nous, lorsque notre lumière l'attira. Il vient voir un peu ce que nous devenons. On n'avait pas de communiqués depuis plusieurs jours : savait-on quelque chose ? Un bateau de commerce coulé par un sous-marin ennemi, un bateau de peu d'importance d'ailleurs, mais

quand même, il y avait eu des morts. Et cette agonie, en pleine mer, dans la nuit noire, prenait pour nous une plus grande ampleur.

Or, notre homme se souvenait, et, à voix plus basse encore, pendant que tout alentour le silence grandissait, il raconta :

« Un soir, un matin plutôt, car il était deux heures, le 12 mai, j'étais à Seddul-Bahr, occupé à relever un blessé... La nuit était superbe et du silence partout, dès que le canon ne se faisait plus entendre. — Ici, il fit une pause. — La nuit, comme je vous le disais, était superbe, elle était pleine d'étoiles, de grandes étoiles qui se rapprochaient des plus petites comme pour les protéger. Chacun de nous vaquait à sa besogne sans perdre rien de ce qui l'entourait...

Tout d'un coup, un bruit formidable, un bruit immense, une terrible explosion broya l'atmosphère... On ne comprit pas tout d'abord... Puis doucement, comme la plainte d'un enfant, un cri monta, venant de la mer... D'autres cris suivirent, qui se fondirent en un seul cri... Ouh... Ououh... Ououh! Une clameur horrible, une clameur désespérée, comme le cri de tous les morts réunis. C'était terrible et fou... La clameur augmentait, accaparait le ciel, la clameur des hommes luttant pour la vie... Oh! ce fut intolérable.

Dans l'obscurité, on ne distinguait rien, on ne voyait rien. Seulement, le grand cri montait toujours, plus tragique, plus effroyable... plus puissant que jamais... Oh! comme il montait, ce cri... Oh! comme il dura!

Puis, comme si on se pressait sur une soupape, l'atroce clameur baissa, diminua lentement, plus douloureuse et plus terrible. Elle diminuait toujours... Et ce ouh... ouh... en venait à n'être plus qu'un râle... Un à un, les cris s'éteignirent, puis le silence reprit... Encore une longue, longue plainte, un immense appel, un hoquet... C'était fini!

Quand même, la nuit conserva comme un sanglot, et longtemps nous entendîmes en nous ce bruit de mort... Nos oreilles et notre cœur étaient tout emplis de la sinistre clameur... Oh! cette nuit-là, personne ne dormit.

Dès la pointe du jour, je m'en allai sur un torpilleur anglais. Je racontai notre angoisse. L'officier, un ami à qui je m'adressais, me répondit en saluant : « C'est le *Goliath* qui a sombré, six cents hommes ont péri... Mais c'est la guerre,

et c'est très peu de chose, — ce n'est rien... » Et il salua encore, comme pour saluer les morts. »

Notre homme reprit :

— Quand même, ce fut plutôt lugubre...

Et il se tut.

Dans notre silence à nous, on entendit distinctement, mais de très loin, le bruit très pur d'une mince clochette... Puis le *Parce domine* suivit.

C'était la prière du soir, qui nous arrivait avec le vent, nous apportant sa douceur... Et chacun pria avec son cœur, pour ceux qui étaient morts cette nuit-là... Et nos yeux tout pleins de larmes cherchaient d'instinct, par l'ouverture de notre tente, un coin de ciel où brilleraient quelques étoiles.

Moudros, novembre 1915.

La nuit dernière fut dure... Personne ne dormit. Le vent du Nord souffla avec des rudesses inconnues. Jamais on ne l'avait entendu d'aussi près. Les tentes se secouaient comme des bêtes, s'arc-boutaient dans une inconcevable colère. Les toiles claquaient, comme si elles en voulaient à ceux qu'elles abritaient. Le vent malin, aigre, s'engouffrait. Les supports qui retenaient les tentes s'agitaient bruyamment de droite et de gauche, en saccades brutales. Les cordes de suspension volaient et s'entrechoquaient. Tout tremblait, s'exaspérait dans une frénétique et désespérante lutte. Et le vent continuait toujours à monter à l'assaut dans un perpétuel corps à corps. Et jamais personne ne s'était senti aussi seul...

UN RAID DE SOUS-MARIN EN MER DE MARMARA

Hier, j'ai eu la visite de l'amiral C..., l'amiral anglais qui commande la base navale anglaise de Moudros et qui est gouverneur de l'île ! C'est un vieil ami de ce temps où j'étais petite... On m'a raconté le raid d'un des nombreux sous-marins britanniques qui pénétrèrent dans la mer de Marmara. J'en ai noté tous les détails pour mieux me les rappeler et aussi pour mieux les raconter à mes malades...

Il s'agit donc ici, écoutez bien, du sous-marin *E-11*, parti le 19 mai des Détroits. C'est difficile à raconter, mais j'essaierai quand même... Commençons... A peine en vue des Détroits, il

était à peu près deux heures quarante-cinq, le sous-marin fait route dessus... Le temps était beau, le ciel très bleu. Mais cela n'importait pas beaucoup, car il a fallu plonger tout de suite par le travers d'Achi-Baba. Ils ont plongé à vingt-deux mètres pour glisser sous les mines; trois heures après, ils contournaient Kilid-Bahr, après avoir touché le fond, qui n'était plus qu'à douze mètres. Ils continuaient tranquillement leur route, — tranquillement est peut-être excessif, — car l'attention déployée dépasse tout ce que l'on peut imaginer, quand leur périscope est repéré par un bâtiment et des destroyers ennemis... Alors, doublant de vitesse, ils sont partis à toute allure vers le Nord... Ils ne s'arrêtent pas, ils continuent leur route, ils doublent Nagara à une profondeur de vingt-cinq mètres et ils passent à Gallipoli sept heures après leur départ... Un peu plus de sept heures avaient suffi pour les amener là... Mais ils rentrent toujours en plongée, ils ne remontent pas. Ils continuent, et, trois heures après, pour se reposer, ils s'étendent sur le fond près de la côte Nord...

Enfin, à vingt et une heures, c'est-à-dire après dix-neuf heures de plongée, ils remontent à la surface. Gare! la chasse va commencer. Mais à peine sont-ils dehors qu'ils doivent replonger deux fois de suite : des destroyers ennemis les ont aperçus. Cela ne les empêche pas de faire les signaux réglementaires à leur amiral pour lui dire la réussite de l'entreprise... Peine perdue... l'amiral ne répond pas et pour cause : un fil d'antenne était brisé.

Alors, tous les jours, en plongée ou en surface, ils continuent leur mission. La mer de Marmara leur appartient. Ils vont, viennent. Ils émergent, ils plongent. Le 23 mai, ils ont la bonne fortune d'apercevoir une canonnière allemande devant Constantinople. Grande joie ! on se met en position et par le tube de bâbord, on la torpille et on la coule. La torpille l'a atteinte à tribord juste au milieu! Mais la canonnière ne se tient pas pour battue; pendant qu'elle coule, elle a aperçu le périscope sur lequel elle ouvre le feu. La première salve l'atteint... Ils ont dû alors faire route dans le Nord vers l'île... Après avoir émergé, on a réparé le périscope pour qu'il puisse recevoir une tête neuve.

Mais ils ne sont pas toujours sous l'eau; lorsque le temps et l'ennemi le permettent, on peut songer aussi un peu à soi : aussi

l'équipage se baigne quelquefois, mais pas aussi souvent qu'on le voudrait...

Le 24 mai, ils faisaient route au Nord-Est, lorsqu'ils ont aperçu un petit vapeur qui s'en allait, lui, dans l'Ouest. Ils l'ont d'abord reconnu avec le périscope, puis émergeant par son travers; le commandant de notre sous-marin a donné l'ordre au vapeur de stopper... Aucun résultat... Il continue à marcher ; alors, pour l'obliger à s'arrêter, ils ont dû faire tirer une salve de coups de fusil sur la passerelle. Et on a ordonné à l'équipage de quitter le navire... Oh! l'équipage le fit avec une terrible précipitation... Presque toutes les embarcations dans cet affolement chavirèrent. Heureusement il en restait encore, ce qui permit de ramasser les hommes qui nageaient.

Mais le plus curieux fut l'apparition sur le pont d'un gentleman américain. Très correctement, il avertit le commandant qu'il était M. Sillasq-Swing du *Chicago Sun*, et qu'il était ravi de faire sa connaissance.

Il était loquace et si charmé de les voir qu'il leur apprit que ce vapeur transportait à Chanak des soldats de marine turcs et qu'il était à peu près certain que des provisions se trouvaient sur le bateau. Immédiatement, on accosta le vapeur, et un des officiers monta avec une équipe de démolition.

On trouva tout de suite un canon de 150 amarré sur le panneau avant et, dans la cale avant, un gros affût de 150 et plusieurs affûts de petits canons de 12 livres. Quant à la cale arrière, elle était pleine de projectiles de 150 sur lesquels reposaient environ 50 grosses caisses à cartouches marquées Krupp...

Un pétard de démolition fut immédiatement placé dans la cale arrière au milieu des caisses à cartouches. Dois-je vous dire que cela fit une énorme explosion? Colonne de flammes et de fumée : puis le navire coula... A ce moment-là, ils aperçurent une fumée dans l'Est... Immédiatement, ils s'élancèrent en plongée pour attaquer. Mais le navire qui s'était aperçu de leur manœuvre changea de direction... Alors, à leur tour, ils ont immergé et l'ont poursuivi en surface... C'était un ravitailleur. Ils ont lancé leurs torpilles par bâbord, le navire a été frappé juste au centre; immédiatement, l'incendie se déclara...

Ils aperçurent le lendemain un transport qu'ils coulèrent encore.

Deux jours après, ils plongèrent sans être aperçus devant Constantinople. Un autre grand transport était accosté dans l'arsenal. Immédiatement, ils lancent par bâbord avant une torpille. Celle-ci ne se met pas en marche. Ils en lancent une seconde par le tribord avant. Ils voient enfin la trajectoire qui pique droit sur le grand bâtiment... Mais, à ce moment, ils ne peuvent pas se rendre compte s'ils ont atteint leur but, car le sous-marin est drossé à terre par le courant...

Pour arrêter la remontée, ils durent faire en arrière, à toute vitesse, en remplissant les caisses intérieures. Leur cap se déplaçait du Sud-Sud-Est à l'Ouest et par l'Est et le Nord. Le commandant a conclu qu'ils étaient échoués sur un banc, sous la tour de Léandre, et que le courant leur faisait éviter... Ayant ensuite le cap au Sud, ils mirent en avant, et le navire passa doucement dans le fond en s'enfonçant à vingt mètres... Ils ont encore touché plusieurs fois à cette profondeur, puis ils décollèrent du fond, et, après être revenus en surface, vingt minutes après, ils s'aperçurent que l'entrée était franchie...

Le 26 mai, ils s'offraient une journée de repos au centre de la mer de Marmara...

Et chaque jour ils continuèrent leur chasse, coulant transports et ravitailleurs. Mais la vie à bord du sous-marin était des plus pénibles ; l'air devenait irrespirable, en raison de la grande quantité de linge sale, et l'eau douce devenait si rare que l'on devait limiter la fréquence des « lavages corporels. » Aussi passait-on quelquefois la journée au beau milieu de la mer de Marmara, « pour faire une bonne propreté du navire et des hommes. »

Le temps continuait à être magnifique en cette fin de mai. La lune resplendissait, ce qui les empêcha plus d'une fois de poursuivre leur chasse. Ils continuèrent cette existence, en un perpétuel qui-vive, jusqu'au 7 juin, où ils effectuèrent leur sortie... Ils durent plonger à vingt mètres par Gallipoli ; mais, aussitôt après avoir doublé Kilid-Bahr, l'équilibre du bateau ne fut plus le même. Il devenait anormal, ce qui nécessita une augmentation de huit tonnes d'eau pour descendre à vingt et un mètres.

Deux heures après, on entendait un bruit comme s'ils touchaient... Sachant que ce n'était pas possible, par le fond où

ils étaient, ils remontèrent à six mètres pour voir ce que cela voulait dire... C'était une superbe grosse mine, qui était à peu près à six mètres du périscope, et sans doute était-elle suspendue par son orin à la barre de plongée bâbord... Ils la traînaient à la remorque...

Ils ne songèrent pas à se dégager, c'était impossible à cause des batteries à terre ; ils continuèrent donc à faire route dans le détroit à une profondeur de neuf mètres... Une heure plus tard, ils remontèrent à six mètres, au delà de Koum-Kaleh... Là, ils décidèrent qu'il fallait abandonner la mine. Ils firent machine en arrière à toute vitesse, après avoir vidé le ballast arrière pour laisser enfoncer l'avant et amener l'arrière en surface. La vitesse en arrière et le courant avaient fait dégager la mine de leur avant... Tout était sauvé...

C'est très simple, n'est-ce pas ?

Moudros, 25 décembre 1915.

Une nuit calme et pure. Une nuit tellement constellée d'étoiles, qu'il semblait qu'elles se fussent donné quelque rendez-vous mystique. Une nuit où de l'apaisement glissait des cieux, où les planètes grandissaient dans leur hiératique beauté, où tout devenait immuable. Une nuit lumineuse de clarté et de recueillement, une nuit où chaque chose parlait au cœur d'immense paix et d'infini pardon.

Ce soir, l'âme s'est repliée sur elle-même, en communion étroite. Elle est paisible et sereine, elle écoute et elle vibre d'amour. Il n'y a nulle rancœur, nuls regrets, seulement une grande paix ! Elle est émue et frissonnante, car, ce soir, c'est la nuit solennelle, la nuit où Dieu se rapproche des êtres...

C'est sous ce ciel d'Orient, dans ce cadre immense où l'œil se perd, où tout chante à l'unisson de notre cœur, qu'ont éclaté le « Minuit chrétien » et les cantiques naïfs des Noëls villageois ! Ce sont des voix d'hommes, rien que des voix d'hommes, des centaines d'hommes qui chantent têtes nues, debout et respectueux... Les soldats chantent graves et recueillis, et dans les yeux lointains passe le souvenir d'autres Noëls... On n'est plus seul, puisque l'on chante, et que tous ces chants-là ramènent au toit familial, au sol qui nous tient par toutes les fibres. On a beau avoir sous les yeux les feux silencieux des camps voisins, les innombrables lumières des navires ancrés, les

longues silhouettes souples des montagnes environnantes, l'âme court, vole au-dessus des mers et retrouve en quelque coin perdu, au fond des Cévennes ou dans les Landes bretonnes, ou encore plus loin, dans quelque chaumière du Nord, un Noël très vivant...

Ce soir, c'est encore la nuit de guerre, c'est le sacrifice consenti, accompli, et c'est l'humble hommage, le souvenir à tous ceux qui dorment pour notre paix à nous ! Tous ceux dont les âmes sillonnent les nues et qui demandent le respect de la cause pour laquelle ils se sont sacrifiés !

. . . .

Notre arbre de Noël a été un vrai succès. On avait battu toute l'île pour trouver de quoi composer cet arbre. Avec toutes sortes de branchages, on était arrivé à le confectionner, et bien qu'il fût de trois essences différentes, il avait encore assez bonne mine. On fit des nœuds de papier bleu, blanc et rouge que l'on piqua un peu partout. Il était ainsi tout habillé, sans compter les oranges et les lots qui l'ornaient. Haut sur pattes, on le voyait de loin.

Chaque malade reçut un paquet contenant quelques souvenirs, et chacun eut aussi une belle orange d'or et une grosse mandarine. Ce n'était pas beaucoup, mais c'était toujours ça, — une pensée, une façon d'un peu se rappeler la famille. Un chanteur de complaisance entonna *la Marseillaise*, après qu'un des soldats nous eut lu une trop touchante adresse. On reprit tous en chœur le chant national, et l'amiral Jaurès arriva sur ces entrefaites... Cela donna plus de cœur aux chanteurs... Il salua longuement, l'amiral, et son œil était humide. Il salua et l'hymne et les hommes. Puis il alla à chacune de nous, et nous remercia, de quoi ? mon Dieu ! Cet amiral-là était rudement populaire, parce qu'on le savait très fort, et puis aussi parce qu'en dehors du service, il s'attachait à effacer toute distance entre lui et ses subordonnés. Ce n'était plus l'amiral, mais l'ami...

Notre arbre eut donc son succès, un vrai... Puis ce fut le tour des grands malades, qui reçurent aussi chacun un souvenir... Et encore le chanteur suivait dans les salles pour dire, avec une chansonnette, notre *Marseillaise !* Ce fut une bonne journée...

Moudros, 1er janvier 1916.

Hier soir, les douze coups de minuit furent sonnés par douze magnifiques appels provenant des sirènes de la rade... Tous les bateaux s'étaient donné le mot, et, avec un ensemble surprenant, tous avaient hurlé dans la nuit douze fois, douze cris... douze cris immenses... Ce ne fut pas lugubre, ce fut très grand. C'était comme un rappel au ciel, ou encore comme un acte de suzeraineté... N'avions-nous pas l'audace de croire que c'était nous qui réglions le temps?

La nuit était grave, solennelle. Elle n'avait point de lune et les étoiles brillaient, très sages. C'était une année nouvelle... Formuler des vœux?... on osa à peine!... Des chants montaient des camps voisins, des cantiques que les soldats anglais entonnaient pour fêter le New Year's day...

Nous autres, dans notre camp, nous écoutions, muets. Au milieu de cette ceinture de monts, les sirènes avaient repris leurs chants et elles montaient haut, toujours plus haut vers les cieux... La mer retenait quelquefois le sillage d'une fusée... Puis, tout ayant une fin, les chants cessèrent, les sirènes se turent, le silence reprit... et chacun songea alors que nous étions bien le 1er janvier 1916...

. . . .

Nous avons eu une douce surprise, une jolie surprise. Une dizaine de marins de la *République* se sont amenés sans crier gare. Ils avaient sous les bras, dans des étuis bien propres, mandolines et guitares. Ils s'en venaient nous donner une aubade, pour nous remercier d'être accourues si loin, soigner leurs camarades. On les a fait entrer dans cette pièce qui nous sert tout à la fois et de salon et de salle à manger. Justement, sur la table, une pile d'oranges restait, avec, juchés bien en évidence au beau milieu d'elles, de minuscules drapeaux alliés, faits de soie très brillante...

Nous les avons installés autour de la grande table. Et je vous assure que ce fut un coup d'œil charmant. Les mains et les figures soigneusement frictionnées reluisaient comme il convient. Les cols bleus bien empesés encadraient les faces imberbes et égayaient le groupe...

Ce fut simple, ce fut joli... En ce premier de l'an, dans notre baraque de bois, si loin de la terre de France, on se

sentait quand même en famille... On était ému, et on était heureux... Ils ont joué longtemps, avec des yeux si pleinement ravis de notre approbation ! Nous leur servîmes à goûter. Et ces grands diables de marins, redevenus des enfans, recevaient avec des mains toutes tremblantes les morceaux de gâteaux que nous leur offrions... Nous ne savions plus, nous, si nous devions les remercier pour l'aubade ou pour la douce émotion qu'ils nous avaient causée. C'était tellement touchant, cette idée de s'en venir ainsi nous dire à leur manière leur pensée à eux ! Nous avons levé nos verres en l'honneur de la France, — et bu aussi à nos santés mutuelles. Puis, juste au moment de partir, un d'entre eux se redressa... Il nous a récité, d'une voix hésitante et diminuée, ce fameux couplet de Mayol qui parle des Dames de France...

Moudros, janvier 1916.

Ah ! oui, nous fûmes émues quand nous avons su qu'on allait évacuer définitivement Seddul-Bahr, dans la nuit du 8 au 9. Depuis plusieurs jours, les troupes arrivaient de là-bas pleines d'entrain et de mordant, toutes prêtes à aller se battre, pourvu que ce ne fût pas dans cette diable de presqu'île. « On l'avait assez vue et pour la poussière qu'on y mangeait, valait encore mieux aller ailleurs... Mais quand même, si on avait dû y rester, on se serait battu encore... » Chers soldats de France, ils sont tous les mêmes! Bons, francs, simples, intelligens. Et toujours une pointe de malice, le mot pour rire qui sert quelquefois à dissimuler la poussée d'émotion qui fait battre le cœur plus fort... Ce scepticisme français, comme on le connaît bien maintenant! Il n'y a pas meilleurs et plus honnêtes garçons que nos soldats... Et sachant tirer parti des moindres choses, s'accommodant de tout, grognant pour la forme et puis, demandez-leur un service... L'orgueil qu'ils ressentent en se sachant utiles! Et la douceur qu'ils éprouvent lorsqu'on leur montre qu'ils peuvent faire du bien, beaucoup de bien!

A force de vivre au milieu d'eux, à force de vivre de leur vie, comme on les connaît davantage on les apprécie mieux. Aussi, lorsque nous avons su que, chaque soir, on faisait partir quelques-uns des hommes qui étaient là-bas et que finalement une poignée seule en restait, et que cette poignée qui repré-

sentait pas mal de vies humaines, allait être enlevée à son tour en une seule et dernière fois... eh bien! je ne le cache pas, nous avons eu froid, très froid au cœur. Il nous semblait qu'il y avait un poids trop lourd pour nous qui s'accrochait à nos épaules...

Moudros, janvier 1916.

Il faut partir... Il faut dire adieu aux choses et aux êtres. Il faut partir... Les mois ont passé bienfaisans et doux. Tous nous étions une même famille, un même cœur avec un même désir... Tous nous pensions à la France avant tout. C'était une atmosphère très saine, très élevée, une atmosphère qui laissait si loin en arrière les mesquineries et les laideurs! C'était une grande fraternité, une touchante solidarité. Et c'était à tout cela qu'il fallait dire adieu...

A BORD DE LA *PROVENCE-II*

Février 1916.

L'amiral C... est venu me dire adieu à bord, ainsi que le général commandant la base de Moudros et ses officiers d'ordonnance. La majeure partie des médecins de notre hôpital, dont le groupe s'émiette chaque jour, car la dislocation commence. Mes compagnes sont là. La veille, j'avais reçu la visite du général anglais O. B., du colonel F.-M.-C., vieux amis de ma famille retrouvés ici.

L'amiral C... se souvenant que nous étions en temps de guerre, avec une charmante simplicité, m'avait envoyé quelques jours auparavant, des « comforts » pour le voyage. Une boîte de biscuits, une boîte de cacao et une boîte de lait! Il ne savait pas que j'allais voyager sur un aussi beau bateau, aussi il s'excuse...

C'est à toute cette douce simplicité de notre vie quotidienne qu'il faut dire adieu, à notre hôpital que j'aperçois de loin, à toutes ces baraques qui m'appartenaient, ces cinq baraques qui représentaient le service du IIe fiévreux. A chaque malade j'ai dit mes regrets et mes vœux. Nous nous sommes serré la main et j'ai revu une dernière fois un à un les moindres recoins de notre hôpital. La vie y fut dure au début, puis les améliorations sont arrivées, et il était devenu superbe, notre hôpital. Même des narcisses y avaient vu le jour...

Ce fut le lendemain, 7 février que j'abandonnai définitivement Moudros, à bord du croiseur auxiliaire la *Provence II*. Nous levâmes l'ancre tôt dans la matinée, après avoir hissé tout au haut du grand mât les signaux réglementaires. Et puis nous avons démarré lentement, glissant tout doucement sur l'eau toute grise, jusqu'au delà du barrage de mines... Mais tout de suite hors de l'enceinte, nous filâmes à grande allure...

C'était un matin triste avec une sorte de buée toute froide que ne parvenait point à chasser le vent d'hiver... Nous avions à bord quelque trois cents prisonniers turcs, près de cent cinquante officiers permissionnaires et nombre de soldats. Mais tout cela disparaissait dans la grande cité qu'était notre *Provence*. On l'avait habillée d'un magnifique gris sombre, qui devait la confondre avec la mer.

Du haut de la passerelle on la dominait presque entière, et du haut de la passerelle on voyait aussi loin, très loin. Les hommes de veille se succédaient toutes les heures. Les beaux canons de 14, tout lisses, s'allongeaient dans leur gaine de peinture. Les 47 plus aigus, plus effrontés, pointaient vers le ciel. Tout marchait à souhait, le commandant était satisfait... Les hommes, eux, se réjouissaient de s'en retourner au pays.

Nous vivions à bord une vie tranquille, car la *Provence* restait bien sage... Un soir, nous descendîmes presque à fond de cale, après avoir erré longtemps dans les corridors obscurs, pour entendre un concert improvisé par des soldats et des marins. Un quartier-maître nous fit les honneurs de leur carré. Et là, entassés, officiers, mousses, hommes de tous grades et de tous rangs, nous passâmes des heures exquises et bonnes. Un soldat nous joua sur une mandoline de sa confection, travaillée sous les obus de Gallipoli, de vieux airs charmans et doux. Un Provençal nous récita, en véritable artiste, des monologues de son pays, et la belle langue des gens de Provence résonnait magnifiquement. Puis armé d'une bouteille dans laquelle il avait glissé deux cuillers, il accompagna l'orchestre...

Le matin, on allait dire bonjour aux poulains, nés au corps expéditionnaire d'Orient. Certains avaient vu le jour à Moudros, d'autres à Seddul-Bahr... telle « Marguerite, » une brave petite bête, pas commode toujours, qui était née le 12 juin...

On parlait quelquefois de sous-marins que l'on savait dans

les parages. Nous étions une belle proie. Mais personne ne s'en émouvait. On n'en était plus là. Et puis, vraiment, on n'aurait pas été les seuls qui serions morts pour le pays. Seulement, un jour, un de ceux qui avaient fait le plus magnifiquement son devoir depuis le début des hostilités, jeta ces mots, comme répondant à un rêve :

— Ah! non, alors, sortir vivant des Dardanelles pour s'en venir mourir bêtement comme ça, non! Passe encore pour le retour, mais qu'au moins on aille embrasser sa femme et ses mioches!

Sur la mer, le sillage de notre bateau dessinait d'admirables zigzags. Et ainsi que le commandant aimait à le dire :

— Nous marchions comme un ivrogne...

On fila à dix-huit nœuds la nuit, le jour... A la nuit, lorsque je montai sur la passerelle, après avoir trouvé avec peine, dans l'obscurité qui régnait à l'intérieur de notre bateau, l'escalier qui y conduisait, je baignai encore dans les ténèbres... La nuit était noire, tout épaissie par l'amoncellement des nuages... On ne voyait pas à deux mètres de soi. Le grand bruit de la mer que l'on déchirait frappait les flancs du bateau. La mer dans cette nuit n'avait plus sa voix des jours ordinaires. C'était magnifique et terrible, cette course échevelée dans cette atmosphère de tempête. Le mugissement des machines, soutenu par le grondement de la mer que l'on broyait faisait un tout immense et insoupçonné. Les officiers de quart et les hommes de veille usaient leurs yeux en voulant percer les ténèbres. Et le commandant Vesco, toujours fidèle à son poste, où on le trouvait à toute heure du jour et de la nuit, sondait, lui aussi, d'un œil dur, ces mêmes ténèbres... Emmitouflé dans sa peau de bique, il allait et venait sur la passerelle, donnant un ordre, surveillant étroitement la marche du navire.

— On ne peut rien voir... on ne voit rien... On file dix-huit nœuds...

L'énorme masse de la *Provence* se confondait avec la nuit.

Deux jours après, nous eûmes une tempête. La mer embarquait à plaisir et chaque fois que nous tapions du nez dans une vague, un immense tapis blanc se projetait, recouvrant tout l'avant. Les canons sous le choc pivotaient... Nos beaux canons de 14 ruisselaient ensuite. Alors le commandant fit ralentir :

— Il faut qu'on me les soigne un peu, ces enfans-là... C'est

que je peux en avoir besoin... Aujourd'hui, ce temps-là, fichu temps pour les sous-marins !

Il disait cela en regardant la mer... Il parlait à la manière des marins qui semblent toujours s'adresser à la grande bleue, et répondre à une question que seuls ils auraient entendue.

Le commandant Vesco n'abandonnait toujours pas son poste, et je me demande, pendant ces cinq jours que dura la traversée, comment il put résister. Nous faisions d'immenses détours pour dépister l'ennemi... Chaque soir, je m'en venais là-haut, nous nous y retrouvions nombreux, car tous, nous étions une même famille, car tous me considéraient absolument comme une des leurs, et j'avais beau me dérober... j'avais fait campagne, moi aussi... Oh! il n'y avait pas moyen de se défendre... On disait : nous... Nous étions un bloc, le bloc de l'Orient, dont on parlait sans cesse... Car on parlait de tous les camarades que l'on avait laissés là-bas, des morts comme des vivans. On riait avec de bons rires émus des souvenirs que l'on avait amassés, et c'était sain, et c'était jeune, et c'était réconfortant, et c'était toute la France !

Ceux qui n'ont pas vécu cette vie-là ne peuvent pas savoir l'impulsion qu'elle donne à l'âme. C'est une porte qu'on ouvre.

La *Provence* a été coulée à son voyage de retour : on la guettait depuis longtemps... Le commandant Vesco est mort, héroïquement et simplement, aussi simplement qu'il avait fait son devoir jusque là. Quand on l'a connu, sa fin n'étonne pas... Cet « Adieu, mes enfans » qu'il a jeté à ceux qu'on sauvait, cet adieu, c'était lui. Il est resté accroché à sa passerelle, surveillant tout, jusqu'au bout... refusant d'être sauvé, lorsqu'il aurait pu l'être... Pourtant, il était heureux. Il avait une femme qu'il adorait, deux enfans dont il était fier... Mais l'amour de son pays primait tout.

Avec lui sont morts plusieurs des officiers que j'avais connus à bord, car plusieurs reprenaient la *Provence*... Puissent-ils avoir trouvé en France les joies qu'ils méritaient et puissent-ils emporter avec eux toute notre immense reconnaissance et tout notre douloureux respect !

JEANNE ANTELME.

LE *TROISIÈME*

LIVRE GRIS BELGE

RÉPONSE AU

DERNIER *LIVRE BLANC ALLEMAND*

Au mois de mai dernier, le gouvernement allemand a publié un *Livre Blanc*, tout entier consacré à la soi-disant « guerre populaire menée par la Belgique, en contradiction des règles du droit des gens. » *(Die völkerrechts widrige Führung des Belgischen Volkskriegs.)*

L'apparition de ce monumental in-4° officiel de 328 pages a fait quelque bruit. Il offrait les apparences d'un genre de travail « scientifique » où l'Allemagne s'est fait une réputation de maîtrise dont on voit bien aujourd'hui qu'elle pouvait être usurpée. Outre un mémoire introductif, daté du 10 mai 1915 et émanant du Département des Affaires étrangères, il comportait quatre rapports d'ensemble sur les événemens d'Aerschot, d'Andenne, de Dinant et de Louvain, œuvre d'un Bureau militaire d'enquête institué à Berlin, en vue de relever les violations du droit des gens commises par les Alliés, ainsi qu'un nombre considérable d'annexes documentaires (extraits de journaux de guerre, rapports militaires et dépositions d'officiers, de médecins militaires et de soldats) provenant de l'enquête menée par ce Bureau.

Trois chefs d'accusation y étaient développés :

1° La population civile belge avait opposé aux troupes allemandes une résistance irrégulière (*Volkskrieg*) et exercé d'horribles sévices sur les blessés allemands;

2° Le Gouvernement belge, non seulement n'avait rien fait pour empêcher cette « guerre populaire, » contraire au droit des gens, mais il l'avait clandestinement provoquée ou soutenue;

3° La Commission belge d'enquête avait répandu des calomnies sur le compte de l'armée allemande.

Le Gouvernement belge ne pouvait évidemment laisser sans réponse de telles accusations. Son honneur seul exigeait qu'il en confondît l'imposture. Après plusieurs mois d'enquête et bien qu'il fût fortement entravé dans ses moyens de contrôle par l'occupation de la presque totalité du territoire national, il est parvenu à réunir un faisceau de preuves, qui font dès à présent justice du réquisitoire allemand.

Sa « Réponse au *Livre Blanc* » va paraître sous la forme d'un *Troisième Livre Gris*, daté du 25 février 1916 et contresigné par les ministres de la Justice et des Affaires étrangères (1). C'est, sans doute, la plus considérable publication de ce genre qui ait paru du côté des Alliés depuis le début de la guerre.

Cette réponse belge au *Livre Blanc* allemand est divisée en trois parties.

La *première partie*, qui a le caractère d'un exposé général, est consacrée à la discussion des diverses accusations portées par l'Allemagne contre le gouvernement belge, contre la population belge, et contre la Commission belge d'enquête.

La *deuxième partie*, d'un caractère plus analytique, est constituée par l'examen et la critique détaillée des quatre Rapports d'ensemble du Bureau militaire d'enquête allemand, ainsi que de leurs pièces annexes, concernant les quatre villes d'Aerschot, d'Andenne, de Dinant et de Louvain et diverses localités.

Enfin, une *troisième partie*, en forme d'*appendice* documentaire, groupe les pièces justificatives et annexes belges invoquées à l'appui des démonstrations qui précèdent.

Les deux premières parties consacrées à une argumentation serrée et pressante suivent pas à pas chacune des imputations

(1) Paris, Berger-Levrault, 1916. — In-4° de plus de 500 pages.

du livre allemand. On comprendra qu'il nous soit impossible de les résumer ici. Par l'abondance même et la précision des détails, elles échappent à l'analyse. Il faut les lire dans le texte original. C'est rapprochées du plaidoyer allemand qu'elles prennent toute leur valeur. On apprécie alors comme elle le doit être la vigueur de cette réfutation qui ne laisse place à aucun doute. On se rend compte aussi des raisons qui expliquent l'acharnement du bourreau contre sa victime. *Proprium est generis humani odisse quem læseris.* Ce mot de Tacite devrait servir d'épigraphe au *Livre Blanc*.

Mais le *Livre gris belge* ne se borne pas à discuter méthodiquement et sans passion les questions de fait et de droit, nombreuses et complexes, soulevées par les accusations allemandes; il a fait aussi œuvre de démonstration positive, en procédant à une minutieuse reconstitution des événemens. Les relations qu'à son tour il en donne, avec pièces justificatives à l'appui, forment une série d'exposés historiques dont la persuasive sincérité et l'extrême précision s'imposent à tout esprit droit. Ce sont elles qui font surtout l'objet de la troisième partie. Nous nous y attacherons de préférence. Ce ne sont ici que des faits et des chiffres, — mais dont rien ne saurait dépasser l'éloquence.

I

Le Gouvernement belge annonce l'intention d'instituer lui-même, dès la libération du territoire, une enquête internationale. Il en souhaite le contrôle aussi ardemment que l'Allemagne le redoute. Mais les hommes exempts de prévention et désireux de juger en toute impartialité ne sont pas réduits à attendre jusque là pour se former une conviction sur les drames dont la Belgique a été le théâtre en août et septembre 1914. Quand, réprimant son émotion, on s'est penché sur ces puits d'horreurs et que l'on compare, avec le spectacle des forfaits qu'on y découvre, les relations fausses ou incomplètes qu'on donne le *Livre Blanc*, on reste positivement stupéfait de la mauvaise foi, — c'est le seul mot qu'on puisse employer, — avec laquelle la publication allemande a été composée.

Les communes ou sections de communes dont s'occupe le *Livre Blanc* ne sont qu'au nombre de 75. Or, en fait, le

nombre des localités, dans lesquelles ont eu lieu *des incendies et des destructions*, s'élève pour la seule province de Liége à 107 communes, avec 3555 maisons détruites; pour les provinces de Namur, à 141, avec 5243 maisons détruites; d'Anvers, à 51, avec 3588 maisons détruites; du Brabant, à 118, avec 5821 maisons détruites; du Luxembourg (renseignement approximatif) à plus de 3000 maisons brûlées (1). Quant au nombre de *meurtres de civils*, le gouvernement allemand a pu sur place en établir ou contrôler le total, mais il se garde bien d'en parler. Le *Livre Gris* publie une statistique (encore incomplète) commune par commune, des habitans tués, dont l'identité a pu être établie (chiffre très souvent inférieur à celui des massacres). En voici le résumé pour cinq provinces sur neuf :

Brabant . . .	renseignemens	sur 105	communes;	839	tués	identifiés.
Hainaut . . .	—	— 23	—	351	—	—
Liége.	—	— 42	—	1032	—	—
Luxembourg .	—	— 23	—	575	—	—
Namur. . . .	—	— 33	—	1166	—	—

Le *Livre Gris* énumère quelques-unes des tragédies les plus horribles sur lesquelles l'Allemagne a cherché, par une commode prétérition, à faire le silence :

Le *Livre Blanc*, dit-il, ne fait aucune allusion, notamment, à la destruction presque complète des villes de Visé (4800 habitans) et de Termonde (10000 habitans); — ni aux effroyables hécatombes de Barchon (32 tués), de Melen-la-Bouxhe (129 tués), d'Olne (62 tués), de Romsée (31 tués), de Soumagne (165 tués), de Sprimont (48 tués), de Wandre (32 tués), de Tamines (plus de 400 tués et 200 blessés), de Namur (75 tués), de Surice (25 tués), de Spontin (45 tués), de Jemappes et Quaregnon (70 tués), de Latour (71 tués), d'Ethe (197 tués); — ni aux massacres de Fléron (15 tués), d'Haccourt (18 tués), d'Heure-le-Romain (27 tués), de Liége (29 tués), de Magnée (21 tués), de Pontisse (23 tués), de Saint-André (4 tués), de Neufchâteau (26 tués), d'Hassières-par-delà (18 tués), de Marchienne-au-Pont (24 tués), de Farciennes (23 tués), de Lodelinsart (24 tués), de Nimy (17 tués), de Gelrode (18 tués), de Sempst (18 tués), de Wespelaer (21 tués), de Werchter (15 tués); — ni au martyre des habitans de Linsmeau (18 tués), de Lebbeke, de Schaffen (22 tués).

Aerschot, vieille petite ville brabançonne de 8000 habitans, en eut plus de 150 massacrés; à la date du 18 décembre 1914, 155 cadavres avaient été exhumés ; parmi les morts, on compte 8 femmes et plusieurs enfans. Orgie, viols, pillages et incen-

dies durèrent plusieurs jours ; 300 habitans, dont une trentaine de prêtres, furent déportés en Allemagne. Et il faut lire le rapport de l'un d'eux, le R. P. Goovaerts, pour avoir une idée des souffrances atroces qu'on leur fit endurer !

Aux environs immédiats d'Aerschot, les atrocités furent égales : pour la seule commune de Gelrode on compte, pour une population de moins de mille habitans, 18 tués, 99 déportés, 23 maisons incendiées, 131 pillées. A Wesemael, 13 tués, 324 déportés. A Werchter, 15 tués, 32 déportés, 267 maisons incendiées, 162 pillées, etc.

A Andenne-Seilles, autre petite ville de 7 800 habitans située sur la Meuse, les pillages, incendies, massacres et cruautés furent horribles : non loin de 300 victimes, environ 200 maisons pillées ; nulle autre ville ne fut le théâtre d'autant de scènes de férocité. Sur un cas d'une telle gravité, le *Livre Blanc* produit en tout et pour tout trois témoignages, ceux d'un général, d'un major et d'un simple soldat. Or, le général ne parle que par ouï-dire, et les allégations du major sont manifestement mensongères (il affirme que 100 soldats auraient été échaudés avec de l'eau bouillante, alors que pas une des victimes et pas un médecin ne témoignent à ce sujet). D'autre part, le *Livre Blanc* ne craint pas de reprendre des assertions démenties par les enquêtes allemandes elles-mêmes. Enfin, il fait état d'une enquête tardive menée par le sous-lieutenant Götze et qui n'a été qu'une comédie judiciaire. Huit jours après le massacre, le commandant d'Andenne invita l'administration communale et certains habitans à une réjouissance publique sur la place même où avaient eu lieu les massacres !...

A Dinant, la statistique du carnage est affreuse. La liste des cadavres identifiés est reproduite par le *Livre Gris :* un à un, comme à un appel de vivans, 606 morts se relèvent de la fosse commune pour accuser leurs bourreaux. Parmi les victimes : 71 personnes du sexe féminin, 34 personnes dépassant l'âge de soixante-dix ans et 66 enfans et adolescens de moins de dix-huit ans et dont le plus jeune avait trois semaines. Dinant comptait 7 700 habitans, dont il restait peut-être quelque 4 000 sur la rive droite de la Meuse, lors de l'arrivée des Allemands, le reste ayant pris la fuite ; sur 1 450 maisons, 1 263 furent incendiées ; 416 habitans de toutes les classes sociales furent déportés et détenus de longs mois en Allemagne : M. Tschoffen,

procureur du Roi, qui fut au nombre de ces malheureux, raconte, dans un rapport effrayant de précision, le sac de la ville, l'affreuse scène de la fusillade des otages (plus de 80 victimes en un seul endroit), et l'odyssée lamentable des survivans. Ce qui ressort de faits dûment établis de certains aveux allemands c'est qu'en réalité, l'armée allemande voulut faire expier à la population civile la résistance tenace que lui opposèrent à Dinant les troupes françaises.

Le *Livre Gris* invoque, à ce propos, deux documens communiqués au gouvernement belge par les autorités militaires françaises. Ils sont du plus haut intérêt historique et psychologique.

L'un est un rapport détaillé, extrait des renseignemens de l'état-major français sur les opérations autour de Dinant en août 1914 et publié à l'occasion de l'anniversaire du sac de Dinant par le Bureau documentaire belge; il suffit de le rapprocher des faits allégués par le Mémoire allemand pour voir que ce dernier attribue à la population des actes d'hostilité accomplis légitimement par les troupes françaises.

Le second, inédit, est la relation d'une enquête régulière faite par l'autorité française auprès des prisonniers allemands appartenant au XIIe corps d'armée (Ier corps saxon). Une rafle de plus de 1 100 hommes de ce corps fut faite au cours de la bataille de la Marne. Ils ont été interrogés sous serment par des membres des parquets militaires. Le lieutenant Loustalot, substitut du rapporteur près le Conseil de guerre de Bordeaux, qui a entendu 414 d'entre eux, a dégagé les conclusions de son enquête dans un rapport dont le *Livre Gris* publie les principaux passages, avec un certain nombre des dépositions enregistrées.

Ce rapport concorde absolument avec les conclusions tirées par la Commission belge de renseignemens d'une tout autre source. Les deux enquêtes, menées séparément, se contrôlent ainsi l'une l'autre. De l'avis du lieutenant Loustalot, le tableau qui apparaît dans les déclarations des soldats saxons, c'est moins encore le pillage et la dévastation d'une ville, que « l'hécatombe d'habitans de tout âge dont les corps tapissent le sol... » — « Ce qui frappe surtout, c'est la sauvagerie déployée vis-à-vis d'êtres faibles et sans défense qui furent parmi les premières victimes... » — « La ville a été mise à feu et à sang.

Pour obtenir plus sûrement ce résultat, les autorités militaires avaient été jusqu'à avertir les hommes que les habitans tiraient sur les troupes et coupaient les oreilles aux blessés. » Les unités les plus coupables, au jugement du rapporteur, sont les régimens 178e, 182e (garde), 100e, 101e et 103e.

Le lieutenant Loustalot dénonce la fausseté du système de défense imaginé pour excuser ces sanglans excès. D'après ce système d'une invention naïvement grossière, les Belges ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes, ayant organisé la « guerre de francs-tireurs. » Sur ce chapitre, que n'étaie aucune preuve de fait, les soldats se contredisent, répètent des « on-dit, » ou rendent franchement hommage à l'humeur paisible et au bon accueil des populations.

Ce faux bruit (attaques des troupes par les civils), il est désormais avéré, au résultat de la présente enquête, que c'est l'autorité allemande qui le créa de toutes pièces dans un but facile à deviner... Des soldats croyaient que la Belgique était leur alliée : il était donc indispensable de surexciter leur férocité native par des argumens de nature à les émouvoir. Bien vite, dans chaque régiment, circula, par ordre, le bruit des agressions sauvages qu'auraient commises des civils contre les soldats allemands isolés, des récits de mutilations, de torture, etc. Bientôt, le commandement ne s'arrêta pas là. Il fut porté au rapport que des patrouilles entières avaient été massacrées... C'est sous l'influence de ces idées sanguinaires et aussi de l'alcool que se commettaient les atrocités inavouables...

D'après le lieutenant Loustalot :

Ce sont les responsabilités des chefs qui apparaissent nettement au vu des déclarations enregistrées. Non point qu'aucun des soldats ou des sous-officiers ait songé, une seule minute, à dénoncer les auteurs véritables des forfaits dont ils ne furent que les exécutans anonymes et brutaux. Ce serait mal connaître la mentalité allemande que de penser qu'un seul d'entre eux, mis en présence de ces horreurs, a éprouvé un sursaut de sa conscience ou un sentiment de révolte contre ces gradés, indignes de leur rôle de chefs. Non, aucun n'a entendu attaquer ni découvrir l'officier. Mais ils se sont tout naturellement réclamés de l'exécution stricte des ordres à eux donnés, en conformité de ce qui constitue, pour l'Allemand, la loi de la guerre.

Quant au pillage, il suffit qu'un chef y préside, officier ou sous-officier, pour qu'il devienne légitime : on le baptise alors « réquisition. » Seul, le pillage pratiqué individuellement est tenu pour condamnable. « C'est sans honte aucune, du reste,

que la plupart de ceux qui font cet aveu, reconnaissent la multiplicité de ces pillages collectifs. » Une réponse typique est fournie par les hommes des corps de réserve :

Questionnés sur le point de savoir s'ils n'avaient point assisté ou participé à des scènes de pillage, nombre d'entre eux ont répondu avec une candeur désarmante : « Il n'y avait plus moyen de le faire, les troupes actives étaient passées par là. » Ou encore : « Tout avait été nettoyé et c'est en vain que nous avons parcouru ces maisons aux portes défoncées ; il ne restait plus rien à prendre. »

Ces conclusions du lieutenant Loustalot, sur la responsabilité du commandement allemand dans le sac et le massacre de Dinant, trouvent une pleine confirmation dans les dépositions relatées. « Nous allions là comme à l'exercice, sous les ordres et la conduite de nos officiers et de nos sous-officiers, » dit un témoin du 108e d'infanterie. Cet aveu, qui n'est pas unique, résume tout le drame.

On regrettera, sans doute, de ne pas trouver dans le *Livre Gris* le tableau nominatif des officiers qui assignèrent à leurs troupes cette besogne d'assassins, de pillards et d'incendiaires. La plupart d'entre eux sont connus par le *Livre Blanc* et par les dépositions des prisonniers allemands ; le *Livre Gris* se borne à reproduire ces indications dans le corps de ses exposés ou de ses pièces justificatives. Le Gouvernement belge s'est fait scrupule, paraît-il, de publier une liste probablement incomplète et dans laquelle il n'était pas encore possible d'établir le partage exact des responsabilités. L'opinion cependant n'aura pas de cesse jusqu'au jour où une publication officielle donnera les noms des coupables en tableau : la justice exige impérieusement, en attendant d'autres sanctions, que les responsabilités soient individualisées et que ces criminels soient nommément cloués au pilori de l'exécration publique.

Le dossier de preuves rassemblées sur Louvain n'est pas moins impressionnant. Là aussi, la statistique est épouvantable.

Le *Livre Gris* publie une liste nominative de 210 victimes de Louvain et de 4 communes suburbaines ; Corbeek-Loo, Hérent, Héverlé et Kessel-Loo ; en outre, 16 personnes qui n'avaient pas dans ces communes leur résidence habituelle y ont été massacrées ; 7 cadavres n'ont pu être identifiés ; 7 personnes ont disparu. La liste comprend 186 personnes du sexe masculin et

24 du sexe féminin : 14 de ces personnes étaient âgées de moins de 18 ans; 127 de 18 à 50 ans; 40 de 50 à 60 ans; 18 de 60 à 70 ans; 7 de 70 à 80 ans et plus.

A Louvain même, 1 120 maisons ont été incendiées, le pillage a été général, et environ 100 personnes ont été tuées.

En outre, des pillages, des incendies, des viols, des meurtres ont été commis sur les territoires des communes voisines. Voici un tableau de quelques constatations :

Kessel-Loo. . .	461	maisons incendiées;	325	maisons pillées;	59	tués.
Linden	103	— —	90	— —	6	—
Heverlé	95	— —	356	— —	6	—
Corbeek-Loo . .	129	— —	2	châteaux pillés;	20	—
Wilsele	36	— —	200	maisons pillées;	7	—
Winxele	67	— —	150	— —	5	—
Rotselaer . . .	67	— —	540	— —	38	—
Hérent.	312	— —	200	— —	32	—
Thildonck . . .	31	— —	15	— —	10	—
Campenhout . .	85	— —	29	— —	14	—
Velhem-Beyssem	44	— —	100	— —	14	—
Bueken	50	— —	30	— —	8	—
Wespelaer . . .	47	— —	350	— —	21	—

L'étude critique que fait de ces lugubres événemens le *Livre Gris*, en suivant toujours la même rigoureuse méthode de confrontation des documens allemands avec les documens belges, aboutit à la démonstration péremptoire de l'inanité de la thèse allemande (soulèvement populaire provoqué et soutenu clandestinement par l'autorité militaire belge). Cette thèse entasse d'ailleurs les invraisemblances sur les contradictions. A noter qu'en fait, le pillage à Louvain durait depuis le 2 septembre, alors que, au dire du *Livre Blanc*, le prétendu soulèvement aurait cessé dès le 28 août.

De l'ensemble du dossier réuni sur l'événement de Louvain se dégage nettement la conclusion que l'affaire, du côté allemand, fut préméditée : il est probable que les Allemands ont imaginé de saccager Louvain pour s'assurer, par un effet d'épouvante, la tranquillité de Bruxelles (1). N'est-il pas remarquable

(1) Le *Livre Gris* annonce la pnblication prochaine de deux nouveaux mémoires très détaillés sur les événemens de Louvain, écrits sur place par deux témoins oculaires d'une autorité toute particulière. Ces deux mémoires ont été reçus par le gouvernement belge, au moment où allait paraître le présent *Livre Gris*.

qu'un capitaine allemand, Walter Bloem, attaché au gouvernement général allemand à Bruxelles, et qui accompagna comme adjudant le général von Bissing en tournée d'inspection, ait rappelé, précisément au sujet de Louvain, dans la *Gazette de Cologne*, les principes de ce qu'il appelle lui-même la « théorie de l'intimidation : »

Les innocens doivent pâtir avec les coupables et, lorsque ces derniers ne peuvent pas être découverts, ils doivent pâtir à la place des coupables, non point parce qu'un crime a été commis, mais pour qu'à l'avenir il n'en soit plus commis. Tout incendie de village, toute fusillade d'otages, toute décimation de la population d'une commune dont les habitans ont pris les armes contre les troupes envahissantes, tous ces faits sont beaucoup moins des actes de vengeance que des avertissemens pour les villes non encore occupées.

Et il y a ceci qui ne peut faire de doute : c'est précisément en tant qu'avertissement que les incendies de Battice, de Herve, de Louvain et de Dinant ont eu de l'effet. La mise à feu obligée (*erzwungene*), le sang répandu dans les premiers jours de la guerre, ont préservé les grandes villes belges de la tentation de s'en prendre aux faibles garnisons que nous pouvions y placer. (*Kœlnische Zeitung*, 10 février 1915.)

II

Il nous reste à dire quelques mots d'un document capital entièrement inédit, publié *in extenso* dans l'appendice du *Livre Gris*. Il s'agit d'une double protestation officielle de Mgr Heylen, évêque de Namur et de Mgr Rutten, évêque de Liége, contre les accusations du *Livre Blanc* concernant leurs diocèses respectifs. Mgr Heylen a envoyé cette double protestation, d'une part, au général von Bissing, avec une lettre datée du 6 novembre 1915, d'autre part, au Souverain Pontife, avec une lettre datée du 7 novembre 1915; il l'a remise aussi aux représentans des pays neutres en Belgique; elle est accompagnée d'un mémoire de sa main daté du 31 octobre 1915 pour ce qui concerne son diocèse, et d'une lettre-mémoire de Mgr Rutten, évêque de Liége, du 1er novembre 1915, pour ce qui concerne celui de Liége.

La lecture de ces documens suscitera une émotion profonde. Point de phrases, rien que des faits; les constatations les plus épouvantables rapportées avec une pleine maîtrise de soi; les conclusions rigoureusement déduites et énoncées avec une

vigueur contenue : tous les signes réunis de l'impartialité la plus vigilante. Mais quel accent de vérité et quelle force ramassée dans cette concision! Quelle inflexible détermination dans la revendication de la vérité contre les artifices de la mauvaise foi allemande! Surtout quelle hardiesse apostolique dans la dénonciation de la calomnie à la face même de l'oppresseur omnipotent qui l'exploite! Quand on songe que cet acte d'accusation formidable contre l'armée allemande a été dressé en dépit des rigueurs du régime d'occupation, puis ouvertement et tranquillement envoyé au gouverneur allemand (6 novembre 1915), au Saint-Père (7 novembre 1915) et aux représentans des pays neutres en Belgique, on ne peut réprimer un frémissement d'admiration. L'esprit se reporte aux plus nobles exemples de courage et d'indépendance que nous présente l'histoire de l'Église persécutée.

Ainsi que je l'ai fait savoir à Votre Excellence, écrit Mgr Heylen, par message verbal, je ne puis ni ne veux demeurer insensible ou indifférent quand je vois formuler officiellement contre les prêtres et les fidèles de mon diocèse des accusations *que j'estime dénuées de tout fondement et attentatoires à leur honneur.*

Cette attitude et ces sentimens, je les ai déjà manifestés à Votre Excellence dans ma note du 10 avril 1915. C'était à propos d'une dépêche du ministre de la Guerre de Prusse au chancelier de l'Empire, dépêche dont j'ai eu connaissance par la presse hollandaise et qui contenait, à notre sujet, des accusations graves, quoique encore bien faibles en comparaison de celles du *Livre Blanc.*

Rien d'étonnant si, aujourd'hui, je me sens pressé *par un devoir grave de conscience* de renouveler ma protestation auprès de l'autorité occupante et, à cette fin, de lui adresser un exposé qui rétablit, pour chacun des faits repris au *Livre Blanc,* ce que j'affirme être la vérité historique.

Je tiens à le déclarer, en aucun passage de ma réponse, je n'ai été jusqu'au bout de ma pensée, m'appliquant à retenir les sentimens d'étonnement, ou mieux d'indignation, que me causaient, à chaque page, les affirmations de la publication allemande.

Nonobstant, Votre Excellence relèvera peut-être, dans mon travail, certaines expressions empreintes de sévérité, voire de dureté.

S'il en est ainsi, je n'hésite pas à demander à Votre Excellence de mettre en regard de ces expressions les termes autrement durs du *Livre Blanc,* comme aussi de songer à la douleur qui m'étreint devant la persistance de la calomnie. Et cette double considération lui rendra mon langage bien explicable.

Nous est-il permis de nourrir l'espoir que notre intervention épiscopale amènera le gouvernement allemand à examiner de plus près et impartialement les faits reprochés à ses armées? S'il s'y décide, il reconnaîtra

sans doute la gravité et la généralité des faits et il s'empressera d'édicter les mesures de répression que réclament la justice et l'humanité.

Si nous devons renoncer à cet espoir, si une fois de plus l'autorité allemande s'inscrit en faux contre la vérité irréfutable de notre enquête, ne se décidera-t-elle pas à adopter le seul moyen qui reste de faire, aux yeux de tous, la pleine lumière : à savoir l'enquête proposée à plusieurs reprises par l'épiscopat belge, enquête qui serait menée à la fois par des délégués allemands et présidée par un neutre?

Et de nouveau, en tête du long mémoire justificatif daté du 31 octobre 1915, qui accompagne sa lettre, l'évêque de Namur déclare :

Nous considérons comme un impérieux devoir de notre charge vis-à-vis de nos ouailles de ne pas garder le silence et d'adresser à l'autorité occupante une protestation énergique pour affirmer et prouver à la fois la culpabilité de l'armée allemande et l'innocence de nos diocésains.

Suit alors le détail justificatif de cette attestation.

L'évêque dénonce le concours apporté par les autorités allemandes, de tout ordre et de tout grade, à la propagation du calomnieux « *Man hat geschossen* (On a tiré sur nous!) » prétexte qui devait servir ensuite d'universelle et commode excuse. Elles ont été jusqu'à faire afficher le 9 août 1913 la sinistre prévision officielle des « représailles » qui allaient suivre : « Langage imprudent dans la bouche de chefs d'armées qui, au lieu de fournir la moindre occasion aux excès, doivent rappeler sans cesse le respect des civils et mettre un frein aux sentimens trop violens qui se font aisément jour au sein des armées. »

Le lendemain 10 août, l'hypothèse est érigée en fait accompli : désormais, la légende des francs-tireurs est accréditée dans l'esprit des soldats et de la nation allemande; elle y est entretenue par la presse et par l'image; les sphères officielles et l'Empereur lui-même n'échappent pas à l'universelle suggestion. Lorsque quelques journaux se résolurent à protester timidement, le mal était déjà fait.

Mgr Heylen écarte, en passant, d'un geste attristé, l'étrange « appel aux catholiques belges » d'un religieux résidant à Munich (dom Germain Morin), appel qui n'est, dit-il, « qu'une série d'incriminations injustifiées. » Il écarte de même les arguties de l'auteur de la *Réponse à « la Guerre allemande et le Catholicisme.* » Il pose à la base de son réquisitoire ce fait que,

« dans les atrocités allemandes de Belgique, il s'agit d'abus et d'excès non individuels, mais d'un système général raisonné et continu. » Puis il examine les tentatives individuelles souvent contradictoires, faites en Allemagne pour rejeter sur le peuple belge la responsabilité des atrocités allemandes :

On ne saurait assez le redire : nonobstant les mises en demeure qui lui sont adressées, l'Allemagne ne saurait prouver, nous ne disons pas seulement une organisation, mais un certain nombre de cas, même isolés, de francs-tireurs.

A ce jour, nous ne connaissons, pour les provinces de Namur et de Luxembourg, que trois noms de francs-tireurs qui auraient été cités par l'autorité allemande. Ce sont trois ecclésiastiques, M. l'abbé Laisse, curé de Spontin, M. l'abbé Bilande, aumônier des sourds-muets à Bouge et M. l'abbé Pierret, vicaire d'Étalle.

L'évêque a fait la lumière sur ces trois cas.

Dès le 10 avril 1915, il a protesté, documens en mains, de l'innocence du curé de Spontin. « Nous sommes de plus en plus, dit-il, à même de la prouver. »

Quant aux deux autres cas, il demanda à l'autorité militaire allemande de Namur de lui communiquer les « preuves » de culpabilité : elle lui répondit que l'un des cas (Étalle) n'était pas de son ressort, et que, pour le second (Bouge), « Sa Grandeur était libre de s'adresser à la rédaction des *Pax-Informatione* » qui avait reçu et publié le communiqué. Celui-ci, pourtant, avait été présenté comme émanant du ministère de la Guerre de Prusse; l'évêque insista donc (26 avril 1915) : « Cette lettre, dit-il, est restée sans réponse. » Et il ajoute :

L'Allemagne continuera à publier les noms des trois francs-tireurs namurois, mais le monde n'y croira pas.

A notre avis, en cette question si grave, la situation de l'Allemagne nous paraît exactement figurée par l'inextricable embarras d'un imprudent qui s'embourbe dans un marais et qui, à chaque effort tenté pour en sortir, s'enfonce davantage. L'orgueil national de ce pays l'a empêché, au cours de l'invasion, de soumettre à une enquête la parole de ses soldats; il l'empêche encore maintenant de répondre à la mise en demeure qui lui est adressée de faire contradictoirement la preuve que des civils ont tiré.

Pareil refus est un aveu de son impuissance à faire éclater la vérité.

Mgr Heylen en vient alors à discuter la tentative officielle de justification des armées allemandes, faite dans le *Livre Blanc.*

Il proteste contre les étranges omissions qui le caractérisent : le *Livre Blanc* cite en tout 48 localités ou sections du diocèse; il omet systématiquement de parler de plus de 70 autres, où il y eut des massacres épouvantables (1).

A travers ces pages apparaît l'intention manifeste de s'excuser, plutôt que de témoigner des faits. Et c'est pourquoi nous disons à la Justice allemande :

« Vous encourez une lourde responsabilité, au point de vue de l'honneur de votre nation, en couvrant d'un silence approbateur les actes de votre armée que nous vous dénonçons comme criminels... Si nous n'avions écouté que notre sentiment intime, nous nous serions bornés à crier : « Mensonge ! Imposture ! » Mais la dignité et l'honneur de la Patrie attaquée exigent un effort plus sérieux. »

Cet effort, c'est la réfutation, commune par commune et point par point, de toutes les allégations du *Livre Blanc*.

Impossible de résumer cette longue discussion, admirablement simple et précise. Contentons-nous d'y glaner quelques faits.

Mgr Heylen révèle qu'à Andenne, dès le 23 août 1914, une première enquête fut menée par le lieutenant Backhaus : « Au *Livre Blanc*, il n'en est pas de traces, probablement parce qu'elle a été favorable à l'innocence. » Il partage le sentiment des Andennais, qui croient que « le désastre était décidé d'avance, » et cite des faits qui corroborent cette opinion.

Au sujet de Dinant, la voix de l'évêque s'élève avec solennité :

Nous n'attendons que le moment où l'historien impartial pourra venir à Dinant se rendre compte sur place de ce qui s'y est passé, interroger les survivans. Il en reste un nombre suffisant pour reconstituer l'ensemble des faits dans leur vérité et dans leur sincérité. Alors éclateront d'une façon manifeste l'innocence des victimes et la culpabilité des agresseurs; on pourra constater que l'armée allemande s'est abandonnée à une cruauté aussi inutile qu'inexplicable. Alors l'univers, qui a déjà jugé avec une extrême et juste rigueur le massacre de près de sept cents civils et la destruction d'une ville antique, avec ses monumens, ses archives, son industrie, se montrera d'autant plus sévère pour les bourreaux que ceux-ci auront tenté de se disculper en calomniant leurs victimes.

(1) L'évêque rappelle, parmi ces cas omis, celui de Namur, où « nous avons été témoin, dit-il, de suppressions inconsidérées d'existences, de destructions désolantes de monumens et d'édifices, de la terrorisation systématique de la population, et où nous-mêmes avons été tenu sous la menace de la mort pour de prétendus méfaits de francs-tireurs. »

Après une enquête minutieuse, Mgr Heylen est en mesure d'affirmer que toutes les armes existant à Dinant avaient été remises à l'autorité communale avant le 15 août, et qu'aucun civil n'a été pris ni trouvé porteur d'armes, ni parmi les centaines de fusillés, ni parmi les milliers de prisonniers. Un seul cas était douteux : un homme, au moment où il avait été fait prisonnier, avait été trouvé porteur d'un revolver d'ailleurs sans munitions; il a été établi qu'un soldat allemand le lui avait mis en poche pendant qu'il tenait les bras levés, et le lui avait ensuite retiré en l'accusant d'être armé. Le malheureux fut fusillé!

« Le *Livre Blanc* raconte presque à toutes les pages que les civils ont tiré avec des fusils de chasse. C'est faux, et les Allemands sont dans l'impossibilité d'en faire la preuve. Mais l'autorité allemande sait-elle que des civils ont été criblés de plombs de chasse? Des médecins allemands l'ont reconnu. Et les coups venaient, — c'est établi avec certitude, — de soldats allemands. » Ceux-ci et leurs officiers s'étaient, en effet, adjugé comme butin le stock d'armes de chasse déposées par les habitans.

La collégiale fut « bombardée sans nécessité stratégique; » le 27 août, les troupes mirent le feu elles-mêmes au grand portail. Quant à la ville, l'incendie en fut volontairement allumé; les obus n'y firent que des dégâts insignifians.

Un reporter de guerre allemand, le Dr Wegener, a mis dans la bouche du curé-doyen de la ville des propos rejetant la responsabilité des désastres sur les troupes françaises : ce vénérable ecclésiastique nie formellement le langage qu'on lui prête. En revanche, il rapporte qu'en septembre 1914 un major bavarois, de passage à Dinant, voyant les ruines de la ville incendiée à la main, lui a dit : « Mais, monsieur, c'est affreux. On m'avait di que Dinant a été bombardée. Et il n'y a pas de traces de bombardement. » Cette constatation de la barbarie de la soldatesque l'avait tellement ému qu'il en versait des larmes.

D'après Mgr Heylen, les détonations entendues dans les maisons en flammes sont celles de provisions d'huile, d'alcool et essence des particuliers ou des munitions abandonnées ou mises à dessein par les soldats allemands dans les maisons.

Nous-même, dit l'évêque, n'avons-nous pas, au départ des soldats qui avaient séjourné à l'évêché, trouvé tout un panier de munitions délaissé par eux au grenier, et, ce qui est plus grave encore, trois douzaines de

cartouches allemandes mêlées soigneusement au charbon qui devait servir à la cuisine? Nous avons signalé ces faits, en leur temps, à l'autorité allemande.

A Dinant, dit le *Livre Blanc*, on tuait les soldats à coups de pierres. Ce sont les mitrailleuses allemandes fonctionnant sur les façades, qui ont fait jaillir sur les soldats des éclats de pierres.

A Namur, au palais épiscopal, les soldats se plaignaient aussi d'être, durant la nuit, assaillis de pierres; or, une enquête sommaire établit, — si incroyable que puisse être le fait, — que des sentinelles apeurées prenaient pour des pierres des poires mûrés qui tombaient des arbres!

L'évêque dénonce avec énergie la lâcheté de l'armée allemande rangeant les civils devant elle pour s'en faire un bouclier vivant contre les balles françaises :

A un notable qui protestait contre cette violation criante du Droit des gens, l'officier se borna à répondre : « J'ai des soldats à protéger! »

Le lendemain matin, une dame que les soldats voulaient empêcher de se mettre en sécurité, osa dire à l'officier : « N'êtes-vous pas honteux d'exposer ainsi des femmes et des enfans? » Et lui de dire : « Si notre sang doit couler, le vôtre peut bien couler aussi! »

Ces faits nous rappellent l'aveu que nous faisait, il y a quelques mois, un officier allemand : « Cette guerre n'a rien de chevaleresque. Il faut reconnaître que nous, Allemands, nous avions une culture supérieure. Mais il est triste de dire qu'à peine la guerre déclarée, il n'en restait plus rien. »

Autres mots d'officiers allemands :

A un groupe d'otages des deux sexes rangés près de la brasserie d'Anseremme, un officier dit : « Si les Français tirent encore, vous y passerez tous! » (Ils y passèrent.) Et l'officier même qui a ordonné cette fusillade, barbare entre toutes, avait, peu d'instans avant l'exécution, tenu aux victimes le langage suivant : « Vous tous, francs-tireurs et autres, vous avez tiré sur nos soldats. Si les Français tirent encore une seule fois, tous sans exception, hommes, femmes et enfans, tous vous serez tués. »

Que dire des mises en scène terrifiantes organisées pour augmenter les souffrances des survivans? Un seul trait, à titre d'exemple : Le lundi dans l'après-midi (24 août), un cadavre allemand a été plusieurs fois placé et déplacé, afin qu'on pût dire à des groupes successifs de vieillards, d'infirmes, de femmes et d'enfans, tenus durant des heures sous la menace de la mort : « Voilà votre œuvre! »

Enfin, quelque horrible qu'elle soit, une chose paraît certaine, c'est que le sac de Dinant était prémédité. Mgr Heylen invoque sur ce point une série de témoignages « qui seront

publiés un jour avec toutes les circonstances de lieux et de noms, tant d'officiers allemands que de civils et dont nous attestons l'authenticité. »

Il conclut en ces termes catégoriques :

La légende des francs-tireurs belges repose sur une simple affirmation de l'armée allemande, affirmation qu'elle est dans l'absolue impossibilité de prouver.

Ce qui revient à dire que la conduite des armées allemandes, en nos régions, a été une série d'actes injustifiés et inhumains à l'égard de populations innocentes.

La protestation de Mgr Rutten, évêque de Liége, pour être plus courte, n'est pas moins vigoureuse et précise.

En ce qui concerne son diocèse (province de Liége et du Limbourg), il affirme :

1° Que la guerre de francs-tireurs est une légende imaginée et systématiquement propagée par les troupes allemandes dès leur entrée en Belgique ;

2° Que les troupes allemandes ont incendié des milliers de maisons sans aucune nécessité militaire ;

3° Qu'elles ont fusillé des centaines de civils parmi lesquels des vieillards, des femmes et des enfans, sans enquête ni jugement préalable et, en tout cas, sans qu'on ait établi leur culpabilité ;

4° Que la ville de Hervé a été incendiée ; que celle de Visé a été rasée; que plus de soixante-dix localités ont été pillées, brûlées et détruites, en tout ou en partie, sur l'accusation stéréotypée, mais non démontrée : *Man hat geschossen !*

5° Que des milliers de civils inoffensifs ont été arrêtés et conduits comme prisonniers en Allemagne;

6° Que dans le diocèse de Liége six prêtres sont morts, fusillés; que deux prêtres sont morts à la suite des mauvais traitemens dont ils avaient été l'objet; que plusieurs autres n'ont échappé à la mort que par la fuite, ou ont été victimes de brutalités indignes, tandis que, pour aucun d'entre eux, on n'a prouvé le moindre méfait contre les Allemands;

7° Que plusieurs églises ont été dévastées et détruites, que des presbytères ont été pillés et incendiés, des quantités de prêtres arrêtés comme otages, sous des prétextes divers, mais toujours dénués de fondement;

8° Que, dans certains cas, on a forcé des prêtres et des civils à rester auprès des batteries allemandes en lutte avec celles des forts ou à marcher en tête des troupes pour leur servir de rempart contre les balles ennemies.

Tous ces faits et d'autres encore, nous les prouverons de la façon la plus péremptoire, le jour où le Gouvernement allemand consentira à ce que l'on fasse une enquête impartiale et approfondie.

Quant à celle qui a été faite par l'autorité militaire allemande et dont le *Livre Blanc* nous apporte les résultats, nous lui dénions toute valeur, car

elle ne s'est entourée d'aucune garantie d'impartialité et nous sommes à même d'établir, pour ce qui concerne le diocèse de Liège, l'inexactitude et même l'évidente fausseté des accusations.

Le vénérable évêque se borne pour le moment à citer quelques exemples à l'appui de sa protestation. Il la termine en écrivant ces lignes émouvantes :

Nous répétons que la justice exige que nous puissions nous défendre et que l'honneur même de l'Allemagne y est intéressé.

Quelle que soit l'issue de l'horrible guerre qui couvre l'Europe de ruines et de cadavres, la réputation de l'Allemagne n'en sortira pas intacte, si elle refuse l'enquête demandée.

Victorieuse, elle aura la honte d'avoir calomnié ou laissé calomnier la Belgique innocente, après l'avoir écrasée; vaincue, elle n'aura même pas la consolation de se dire, avec François Ier : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

***

Nous arrêtons notre analyse sur ce verdict.

Quand on a achevé la lecture de ces documens inédits et que la conviction pénétrante qui s'en dégage est venue renforcer la démonstration lumineuse jaillie de toutes les autres pièces du dossier belge, on ne peut plus qu'adhérer sans réserve à la conclusion officielle des deux ministres qui ont contresigné le troisième *Livre Gris* belge :

« Fort de son bon droit et de la loyauté scrupuleuse dont les membres de la Commission d'Enquête qu'il a instituée se sont fait une loi intangible, le Gouvernement du Roi attend avec confiance le verdict de la conscience universelle.

« Déjà la justice commence à luire. La pénurie et l'*insuffisance* des preuves allemandes ont déjà frappé tous les bons esprits. L'abondance et la pertinence des preuves belges achèveront de les convaincre. Ils comprendront et partageront le sentiment qu'en toute sincérité, devant Dieu et devant les hommes, le Gouvernement belge n'hésite pas à exprimer sur la conduite du Gouvernement impérial vis-à-vis de la Nation belge : celui-là est deux fois coupable qui, après avoir violé le droit d'autrui, tente encore, avec une singulière audace, de se justifier en imputant à sa victime des fautes qu'elle n'a jamais commises. »

FERNAND PASSELECQ.

SCÈNES DE LA VIE KABYLE

DE LA FONTAINE AU LOGIS

Sept heures : brume et soleil. Les rayons jouent avec les chevelures aériennes qui s'échevèlent de pic à pic. Le petit sentier d'argile rouge, qui descend du village à la fontaine, voit passer des théories de sveltes femmes en tuniques de la nuance des fraises, des mandarines, des aubergines, des cerises. Sur leurs reins cambrés elles appuient la base de leurs longues amphores qui rappellent, par leur galbe, les hanches féminines. Ces Kabyles, comme le veut l'usage, se sont appelées de seuil à seuil, afin de descendre en groupe vers l'eau :

— Eho ! Seffa.

— Ia ! Ammama !

— Oh ! Fatima, Turkia, Djelma, Tekla.

Les voilà rassemblées qui s'acheminent les coudes nus levés, les mains aux poignées. Leurs anneaux, leurs bracelets, leurs diadèmes, leurs fibules, leurs chaînes tintinnabulent, tandis qu'elles longent les oliveraies cendrées et qu'elles baissent leurs têtes comme dans un salut sous les branches flexueuses des figuiers.

Au fond de la vallée l'oued languit parmi les lauriers-roses. Depuis plusieurs mois la pluie n'est pas tombée, et les villages altérés, dès l'aube, doivent envoyer leurs femmes aux fontaines. Comme les besoins de la défense en ces pays jadis en guerres perpétuelles obligèrent les Berbères à construire leurs logis au sommet de cruels rochers calcinés que pas une goutte de liquide n'abreuve, chaque jour, femmes et filles dépensent plusieurs heures à remplir aux sources de la vallée leurs vases

de terre cuite. L'eau sourd dans un sous-bois exquis. Les viornes s'y épanouissent, tandis que les ficaria dont les griffes sont mangées s'y mêlent à l'acanthe et que la prune de chacal tente la gourmandise des fillettes, ces chevreaux bondissans.

Au-dessous de la fontaine dans les lentisques et les arbousiers, le pouillot siffleur fait entendre sa chanson ironique, tandis qu'au zénith les hirondelles des chrétiens (1) s'abattent rapides comme des flèches.

... Hélas ! la fontaine, presque tarie, oblige chaque femme à maintenir son amphore pendant de longues minutes sous le filet d'eau. Est-ce un mal? Ou un bien ? Djelma la rousse et Turkia la noire et Fatima la svelte et la vieille sorcière Aïcha elle-même, ne savent s'il faut se réjouir ou se désoler. Après tout, la fontaine et les rochers ombragés qui l'entourent ne forment-ils pas la *djemaa* (2) des femmes? Ici aucun homme n'a le droit d'approcher sous peine d'un franc d'amende, édicta la loi berbère, et sous risque d'un coup de fusil, ajoutent les maris jaloux. Seul l'étranger peut se permettre de passer par hasard en ce lieu. Mieux encore, s'il a soif, l'une de ces Rebecca est autorisée à pencher sur sa bouche son vase plein d'eau.

Toujours la petite Alima, dont la toge cramoisie drape le joli corps de danseuse, se souviendra du matin qu'il lui fut donné d'abreuver Ali, fils d'une famille maraboutique de Bougie qui passait sur sa mule. Combien sa politesse lui avait paru suave ! Les montagnards n'ont pas de ces manières onctueuses avec leurs épouses. Ils n'en usent avec elles que comme des vainqueurs le pourraient faire avec des vaincus, — tant qu'elles sont désirables, — et plus tard, chose singulière, la Kabyle vieillie, retirée de l'amour, devient parfois la conseillère du logis. Pauvre conseillère ! Sait-elle rien de la vie ? Voilà peut-être pourquoi la société berbère tourne comme dans un manège sans jamais avancer. La vieillesse des femmes devenues arbitres des familles ramène naturellement l'âge mûr des hommes vers leur point de départ : puérilité des sentimens, des désirs, des espoirs.

Turkia aux yeux de jais, ses cheveux teints au « hadidat, » accroupie devant son amphore vide, attend son tour, les paupières relevées vers le village dont les maisons aux toits de la couleur des nèfles mûres se silhouettent sur le ciel. Elle voit dans le

(1) Les martinets.
(2) Lieu d'assemblée et de récréation.

cimetière l'*amin* agenouillé sur une tombe réciter sa prière en faisant toucher au sol son turban. A cette distance, il semble un jouet, un pantin à bascule. D'autres villageois l'imitent et, parmi ceux-là, son mari, Bourrich le colporteur, libre penseur et anarchiste en France, musulman traditionaliste dans son douar.

Fatima et Seffa, à croupetons contre la fontaine, et tout en regardant tomber les larmes d'eau, s'entretenaient des mérites et des défauts de leurs maris.

— Cet homme-ci (1) raserait un sou et voudrait payer de ses miettes ce qu'il achète, geignait Fatima. Voilà donc pourquoi, ô Seffa, tu ne me vois pas de bracelets.

Et comme Seffa répondait, du village à cent cinquante mètres plus haut une voix rauque descendit :

— Oah! Fatima, rentreras-tu?

Ainsi l'époux de Seffa, pour obéir aux convenances, n'appelait pas sa femme par son nom, mais par un prénom supposé. En public, un Kabyle saurait-il jamais avouer sa liaison avec une épouse?

— Que faire? se lamenta Seffa qui avait un petit visage citronné et des cheveux nattés et huilés. Si je remonte sans eau, il me frappera et, si j'attends l'eau sans rentrer, cet homme-là me battra.

A la ceinture rouge de l'anxieuse Seffa pendait une sorte de bougette en toile dans laquelle elle serrait quelque monnaie.

— Récompense-moi, fit la vieille Aïcha, et je t'enseignerai le moyen d'éviter les coups et de contenter « l'homme-là. »

Seffa lui ayant mis un gros sou dans la main, Aïcha proclama parmi les rires :

— Monte vite sans ta cruche à ta maison, et ton mari sera le premier à t'ordonner de redescendre.

— Merci, ô Aïcha, répondit Seffa qui s'élança dans le sentier.

Et lorsqu'elle fut partie, comme, avec le soleil plus chaud, la gorge-bleue et le traîne-buisson s'égosillaient parmi les myrtes du ravin, Fatima, la petite danseuse qui sautait sur ses jambes fines avec autant d'aisance que les autres femmes bavardent, commença de bondir. Les mains de ses compagnes claquaient pour l'accompagner. Dans la frênaie voisine un pic de Numidie frappant de son bec un tronc d'arbre semblait battre la mesure.

(1) Les femmes berbères ne nomment pas leurs maris.

Lorsque Fatima, les bras arrondis derrière la nuque, se renversait, elle apercevait au loin, très haut dans le ciel, la cime de la Khadidja irisée comme un cristal au-dessus de la montagne. Tous les voiles de mousseline répandus par l'humidité sur les collines s'étaient évaporés.

Encore une journée torride qui s'annonçait.

Les amphores ruisselaient et les femmes ne se décidaient pas au retour lorsque des cris appelèrent de prétendues Ammama, Tekla ou Alima.

— Par Sidi Abderrhamane, ces « hommes-là » nous réclament, murmurèrent-elles effrayées. Soudain, se formant en monôme, Aïcha la sorcière en tête, comme une sauvegarde, elles remontèrent le chemin en corniche. Au-dessus des prés verts, elles semblaient une procession de fleurs en marche : anthémis, pavots, gentianes, soucis, allant fleurir de leur beauté les petites maisons de pisé.

***

Sur le rocher aux corbeaux un aigle affronte le soleil de ses yeux scintillans comme des gemmes, ouvre lentement ses ailes rousses dans une sorte de bâillement d'ennui et, dédaigneux, contemple, de son aire, la procession des femmes chargées de leurs cruches.

Sur l'autre bord du plateau rocheux l'étrange village d'Agouhni-Guehrane, de la tribu des Beni-Sedka-Chenacha, étale ses logis de terre aux terrasses souples, qui, s'unissant les unes aux autres, forment une sorte de place suspendue où papillonnent des enfans grêles, agiles, sauvages : fillettes nues dans une courte tunique ouverte sur les flancs et portant des bébés à califourchon sur un tissu noué comme une écharpe ; gamins au teint de réglisse, dégingandés comme des poulains avec des articulations saillantes et une maigreur sans grâce. Les filles, devant les bonds sauvages des petits mâles, parfois portent les bras devant leurs visages maquillés de noir et de bleu ou tatoués sur le menton et jettent des sifflemens de chattes en colère.

Agouhni-Guehrane est-il un village de la préhistoire? Avec ses portes en trapèze, est-ce une bourgade d'Égypte aux temps des Pharaons? La Chaldée enseigna-t-elle son industrie à ces Chenacha d'un type homogène avec leurs faces longues comme celles des chevaliers mystiques du Greco?

Un paysage provençal entoure Agouhni-Guehrane, mais c'est une Provence plus sauvage, une Provence d'avant la civilisation, et où l'industrie humaine qui donne sa grâce aux montagnes elles-mêmes n'apparaît pas encore.

D'admirables oliviers semblent y jaillir d'entre les grès arrondis et argentés qui donnent leur valeur aux herbages violacés et dorés par les mauves et les anthémis. Sur le sentier en escalier qui tombe vers la plaine, une caravane de Chenacha qui semblent tous des don Quichottes par leur longueur maigre, s'éloigne. Ce sont des villageois d'Agouhni-Guehrane, colporteurs de bracelets de corne, de tissus et de bijoux dont ils vont tenter les populations arabes. Plus tard, lorsque ces « gagne-petit » kabyles auront amassé un sac de douros, ils s'installeront usuriers. Quel rêve! devenir un vénérable trafiquant d'argent et s'enrichir, sans bouger, tapi dans sa maison comme l'araignée en sa toile.

Parmi ces voyageurs se trouve le mari de Fatima, la danseuse. Quoiqu'il ne soit pas séant d'assister au départ de son mari, la petite épouse est remontée vers le cimetière sous prétexte d'aller chercher au bois les fagots qui lui font défaut. Elle s'arrête sous le rocher des corbeaux où les corneilles, les freux et les charognards de la contrée rassemblés en bandes de vieux routiers fixent comme elle la plaine.

La joie de Fatima se traduit par des battemens du talon. Elle n'aime pas Arezki, son mari. Bien qu'âgée de dix-neuf ans seulement, Fatima consomma déjà trois époux; le second fut tué par le premier, qui était resté jaloux. Et Fatima songe à se mettre en insurrection. Elle se sauvera dans sa famille et obligera son troisième mari à la donner contre une dot profitable à un quatrième époux. Le changement distrait toujours quelques semaines et les coups ou les caresses d'un nouvel amant varient la monotonie des jours.

Des bergers sont perchés, tels des hérons, au sommet du rocher aux corbeaux. Fatima voit leurs silhouettes minces comme des bâtons se profiler dans le ciel. Si l'un ou l'autre tombait de son perchoir et se brisait dans le ravin, ce serait émouvant. Les femmes kabyles n'ont pas des cœurs de « Roumia. » Jamais Fatima ne manque d'aller voir les gens assassinés et, Dieu soit remercié! les « tsar » (1) fournissent

(1) La vendetta kabyle.

des occasions d'examiner de temps à autre des hommes hachés ou fusillés! L'homme mort peut être regardé par une honnête femme à défaut d'un homme vivant.

Cependant une grosse jeune femme rousse, Roua, salue Fatima et lui montrant la caravane des mulets, presque invisible maintenant à travers la plaine, lui apprend que Daroul, son mari, se trouve parmi ces voyageurs. Roua ne semble pas moins satisfaite que Fatima. Cette Roua, grasse, est bien une exception dans un village où les femmes sont sèches comme des sauterelles. Et d'où lui viennent ses cheveux rouges et ses yeux bleus? Quel sang du septentrion, jadis, jeta la semence en Afrique de ces êtres roux aux prunelles claires?

Peut-être à cause de son étrangeté, Roua obtient de Daroul ce qu'elle veut : aussi sa maison passe-t-elle pour la mieux garnie de vaisselle et la plus agréable d'Agouhni-Guehrane. Ce n'est pas d'ailleurs qu'elle soit jalousée de ce confort par les autres Kabyles, car même les plus aisées sont indifférentes au bien-être et à l'agrément du mobilier.

— O Fatima! viens chez moi, puisque Daroul est parti et que te voilà seule, proposa Roua.

Comme Fatima, contre l'opinion de ses compagnes, aurait voulu posséder les objets qu'on disait trouver chez Roua, ce fut avec empressement qu'elle suivit cette amie à son vaste logis. Cette étrange construction était adossée à un rocher calcaire. La terrasse était formée de branches d'oliviers et de frênes dans lesquelles on avait introduit de la terre mêlée de paille, de lianes et de petites pierres; afin de ménager l'écoulement des eaux, ce toit se gondolait comme d'ailleurs les terrasses voisines reliées à la maison Daroul. Ainsi le village ressemblait à une pâtisserie d'un moulage défectueux.

La demeure de Roua paraissait plutôt faite pour abriter des tombeaux que des vivans. Au premier moment, on croyait entrer dans un hypogée, un souterrain aménagé pour le repos des morts. Le constructeur s'était accommodé de la façade rocheuse, se contentant de l'enduire d'argile et les pièces qui se succédaient, grâce à cette matière plastique utilisée avec une véritable ingéniosité, avaient pris une apparence à la fois inquiétante et confortable. Un placard était formé d'un trou carré et les étagères qui bordaient les murs, prises dans leur masse, débordaient comme des corniches d'armoire. Des bancs et un

massif pour le couchage sortaient des parois boursouflées. Les angles n'existaient pas ou plutôt s'arrondissaient mollement. L'on éprouvait l'impression d'être dans un logis de beurre et l'on pouvait croire qu'en y touchant, on le modèlerait à sa guise.

Accoutumée à vivre dans une maison presque semblable de construction, Fatima ne s'en étonna guère; en revanche, elle admira les peintures qui décoraient, du plafond au sol battu, les murs. L'humble génie d'une femme avait imaginé des géométries et des polygonies heureuses, et les couleurs végétales empruntées au suc des plantes s'harmonisaient au clair-obscur. D'ailleurs, ces dessins ajoutaient encore à l'impression d'un hypogée égyptien, et l'on ne pouvait regarder les bancs maçonnés sans croire qu'ils fussent des tombeaux. Une femme d'une cinquantaine d'années au visage intelligent et aux grands yeux passionnés, le front serré dans un foulard orange, s'avança. C'était Malki, la mère de Daroul, créatrice de ce décor et de presque tous les ustensiles agréables de la maison. Malki, montrant ses fresques à Fatima, lui dit :

— Je crois bien que nous ne sommes pas de ce pays, mais que nous arrivons d'une terre lointaine qui nous enseigna la fabrication des tapis et de ces images. Qui sait?

Et tandis que Fatima ne pouvait se retenir de sautiller pour regarder les dessins, car elle était née pie sauteuse, des hirondelles pénétraient dans la vaste pièce par un trou circulaire ménagé dans la terrasse pour l'évacuation des fumées et l'aération, — car aucune fenêtre n'avait été réservée. Les fenêtres conviennent seulement aux demeures des Français dont les femmes peuvent être vues de tous les hommes.

De nature assez envieuse, Fatima examinait les plats vernissés et peints qui surmontaient les étagères en une disposition semblable, ô ironie ! aux intérieurs dits « modern style. »

Une singulière porte en trapèze donnait accès dans une sorte d'arrière-salle en grotte. Devant la porte peinte de rouge et de noir comme un vase étrusque, Fatima ne songea pas un instant que ce seuil d'une géométrie inusitée pouvait bien avoir trouvé ses modèles en Chaldée ou en Égypte. Pauvres Kabyles que les ethnographes s'arrachent et décrètent tour à tour gens d'Europe, d'Asie, ou bien autochtones de l'Afrique du Nord !

Fatima sauta les trois degrés qui conduisaient à cette nouvelle salle d'un caractère funéraire. D'énormes jarres de terre

crue, rehaussées de sculptures barbares, évoquaient des sarcophages. Sur ces vases assez vastes pour contenir plusieurs hommes, on pouvait relever jusqu'à des signes sémites contre le mauvais œil. Ces « akoufis » aux larges panses étaient disposés côte à côte sur un terre-plein. Ils renfermaient les provisions de figues sèches, de sorgho, d'orge et d'huile de la famille Daroul.

La grosse Roua, les mains à ses hanches, se rengorgea devant ces jarres d'abondance de l'industrie de Malki, mais Fatima n'y prêta aucune attention, et, comme si elle connaissait la maison, elle poussa un huis formé d'un plateau de frêne et elle bondit dans une courette qu'un grossier treillage de troncs d'olivier défendait contre les voleurs. A travers cette charpente, des fillettes grêles comme des statuettes florentines, courant de terrasse en terrasse, les bras ouverts ainsi que des ailes, s'apercevaient.

— Seffa, la sœur de Daroul, ne travaille-t-elle pas là? demanda la visiteuse.

— Oui, elle fabrique un burnous, répondit Roua en poussant son invitée dans une petite chambre nue.

A travers la chaîne d'un métier qui semblait une toile d'araignée, le visage d'un ovale très allongé de Seffa s'apercevait.

Cette jeune fille, adossée à la muraille d'un rouge de sanguine, accroupie devant son ouvrage, était vêtue d'une tunique à la grecque retenue aux épaules par des fibules d'argent. Son cou long et sa gorge avaient la nuance de l'ivoire ancien. Avec des gestes de harpiste, ses mains fuselées touchaient les fils de la chaîne; ou bien elle poussait la laine à travers la trame comme une musicienne s'exerçant à des arpèges. A l'entrée de Fatima, sans quitter son ouvrage, appelant le salut et la prospérité sur l'invitée, elle continua sa gracieuse besogne qui contrastait avec la barbarie de son installation, salle de terre battue sans un meuble. Et l'on pouvait lui comparer la vulgarité confortable des intérieurs de nos ouvrières travaillant de leurs gros doigts avec des machines à tisser admirables d'invention. Orient! ton prestige ne mourra pas autant que Seffa fabriquera des burnous et des tapis avec les grâces d'une joueuse de luth. De droite et de gauche, Fatima tâtait le tissu commencé; elle ne tarda pas à se lasser de cet

examen et s'étonna de n'avoir pas encore remarqué chez Roua les objets commodes qu'on prétendait en sa possession.

— Viens, prononça l'heureuse maîtresse du logis, et je te montrerai ce que tu n'as jamais contemplé, car tout ce qui s'est fabriqué en Kabylie d'utile et d'agréable, je le possède. Viens.

L'ayant ramenée dans la vaste salle, elle retira sa vaisselle des placards pratiqués dans les murailles. Avec un certain orgueil, Malki, qui suivait, pieds nus, Fatima, lui montra les dernières jarres cuites d'un beau rouge, destinées à contenir l'huile. Plusieurs « tabakilt, » et tous de taille respectable, furent placés sous les yeux jaloux de Fatima, qui touchait ces plats de bois en murmurant :

— Autant de couscous que vous fassiez, ils ne pourront pas être tous utilisés.

Roua et sa belle-mère protestèrent qu'aucun ne chômait, pas plus que les « aïdour, » ces pichets qui servaient à désaltérer les mangeurs de semoule. Orgueilleuse, Malki fit remarquer comment les anses de ses aïdour venaient s'incorporer au flanc du vase comme la liane autour de l'arbre. Ainsi que toutes les femmes kabyles, Fatima savait fabriquer un pot; elle goûta l'adresse de Malki.

— Toi, tu ne reproduis pas toujours les formes anciennes comme nous autres, lui dit-elle. Tu inventes.

— Au commencement des temps, répondit la mère de Daroul, il fallut bien que les premières Kabyles créassent des modèles pour qu'ils fussent offerts en exemple. Vous autres copiez depuis les siècles des siècles; moi, je prépare les vases que nos descendantes imiteront. Comprends-tu?

La grosse Roua rit lourdement, car elle ne comprenait guère ces paroles, et cette belle-mère trop intelligente, juge de ses actions puériles, lui déplaisait. Malki l'ayant regardée sévèrement, Roua s'accroupit pour se donner contenance et commença de tourner la petite meule de son moulin à main. Au milieu de la pierre supérieure, elle introduisit une poignée de grain par l'ouverture réservée à cet usage.

Malki considérait sa bru avec mépris; puis, la dédaignant, elle attira les lampes à trois et cinq becs, au riche décor rouge et noir de sa façon. L'une d'elles, patinée par l'âge, noircie par la fumée des mèches, parut vénérable à Fatima, qui l'éleva à bout de bras et marcha rapidement.

— Tu as deviné, prononça Roua, toujours assise, jambes écartées autour du moulin, cette lampe figurait au mariage de Malki, et l'on rapporte que celui qui la portait en avant du cortège fut obligé de rallumer trois fois la mèche du milieu qui fumeronnait. Mauvais présage! Un tel feu ne doit pas s'éteindre.

— Et toi, Roua, repartit Malki d'une voix amère, raconte donc qu'un jeune homme voulut éteindre la lampe de Daroul, le jour de tes noces. Pourquoi cela?

A cette allusion, le sang envahit la grosse figure de Roua. Afin de faire diversion, elle entraîna sa visiteuse devant un coffre de bois sculpté, semblable aux coffres à dîmes pour les grains tels qu'il en existe encore dans certaines sacristies de Bretagne. La façade en était gravée de lignes brisées, d'étoiles, de triangles, de feuilles de fougères et de cordonnets entrelacés. Une vieille serrure forgée défendait cette forteresse.

— J'apportai en cette maison ce coffre où j'enfermai mes bijoux et ma dot, déclara Roua.

— C'est du bois! Il est en bois, du bois, rien qu'en bois! répétait-elle en caressant le meuble.

C'était en effet, dans cette maison kabyle où la seule matière en usage fût la terre pétrie, une singulière exception.

— Cela vient d'Akbou, pays forestier, précisa Malki d'un air méprisant. Cela pourrit aisément.

Pour détourner l'attention de la visiteuse, elle continua :

— Possèdes-tu chez toi une baratte, Fatima?

Elle montra une courge creuse couverte à sa partie supérieure par un liège percé en son centre d'un trou dans lequel on introduisait un roseau pour l'extraction du petit-lait. Pour obtenir du beurre de ce curieux outil, Malki le secouait au moyen d'un lien noué dans le clissage qui recouvrait la partie inférieure.

— Du beurre, murmura Fatima, du beurre, cet « homme-là » ne m'en donna jamais, — et elle pensait avec amertume combien Arezki était ladre.

Un vagissement lui fit tourner la tête. Aux branches de frêne qui clôturaient la terrasse, d'un berceau de paille surgit la tête d'un petit sauvage bistré au front plissé de méchante humeur. Aussitôt, Roua s'élança vers son fils Ouaci et le balança comme une cloche, puisqu'il est de mode, en tous pays, d'écœurer les enfans pour en obtenir la paix. En effet, aussitôt secoué, Ouaci abattit son gros visage redevenu lisse comme la

calvitie d'un vieux monsieur, sur le tapis qui lui servait à la fois d'oreiller, de matelas, de drap et de couverture.

Cependant, quelques secondes ne s'étaient pas écoulées et le berceau s'agitait encore comme une barque dans le roulis, qu'un nouveau vagissement troublait Fatima précisément occupée à plonger son bras dans une jarre afin d'en goûter les fruits secs. Presque aussitôt sept, huit, dix vagissemens simultanés firent une musique surprenante.

— Par Sidi Abderrhamane ! je ne te savais pas tant d'enfans, Roua, s'exclama la petite danseuse égayée.

— Ses nouveau-nés, les voici, répliqua Malki en arrachant une cotonnade qui cachait une sorte de terrassement divisant une partie de la salle. En sous-sol, à travers des arcades, Fatima aperçut une douzaine d'agneaux.

Malki marmonna :

— Les enfans de Roua n'appauvriront pas cette maison.

Cette mère kabyle se plaignait d'une bru qui ne lui avait encore donné que le sauvageon du berceau, au lieu des sept enfans possibles en Kabylie, puisque Roua la Rousse était mariée depuis huit années à Daroul.

— Pourtant, cette maison pourrait nourrir beaucoup de monde, reprit Malki. Daroul, mon fils, disait :

« Chaque fois qu'il me naîtra un fils, j'irai placer en pays arabe une couple de bœufs pour son entretien. Ces bœufs fournis au cultivateur me rapporteront vingt-cinq mesures de blé et vingt-cinq mesures d'orge, c'est-à-dire de quoi entretenir un garçon avec abondance. Ah ! cette Roua n'apporta pas la bénédiction chez nous ! »

En entendant ces reproches, Fatima constata que Roua la Rousse payait son bien-être de quelques ennuis.

— Ah ! malheureuse, s'exclama brusquement Malki, en saisissant une corne de vache gravée au feu, percée à sa pointe et fermée d'un petit couvercle, tu n'as pas plus de tête que le *bibiti* (1). Tu n'as pas pris soin de remettre à Daroul sa blague à tabac.

Cette fois, Roua, se trouvant injustement accusée, repartit :

— Si je suis le « Bibiti, » vous êtes le « Bou-tata (2), » car vous ne cessez de m'asséner des coups de bec du matin au soir.

(1) Le hoche-queue.
(2) Le pivert.

— Je m'abusais, ô Roua, tu n'as pas plus de cervelle que l'étourneau.

— Et toi, pas plus d'amabilité que la chouette, ô vieille Malki!

Voyant que les querelleuses menaçaient de la prendre à témoin de leurs griefs réciproques, et ne se souciant pas d'être le doigt pincé entre l'arbre et l'écorce, Fatima salua et, en trois petits bonds, se trouva sur le seuil.

Au moment où elle allait descendre le sentier, elle fut rappelée par la belle-mère de Roua, qui lui remit un vase de la grandeur d'un verre à boire :

— Prends! Ceci te donnera contenance, Fatima.

La jeune femme reçut cet en-cas. Une Kabyle saurait-elle traverser son village sans avoir ce prétexte à ses déplacemens : une course à la fontaine?

« Dieu soit remercié! pensait Alima en retournant à sa maison avec sa petite cruche. Si nous n'avions pas à chercher de l'eau, ces « hommes-là » ne nous laisseraient plus sortir. Les djins emportent les Français qui voudraient faire monter les ruisseaux dans nos maisons! »

***

Tandis qu'elle s'acheminait de cette démarche ailée qui n'appartient qu'aux races antiques dont les pieds n'ont pas été déformés par nos grossières chaussures, Fatima s'entendit siffler. Elle en frissonna de terreur. Un homme se permettrait-il cette inconvenance? Il risquait sa vie. Un frère de Fatima, en l'absence de son mari, ou l'un de ses oncles l'abattrait d'un coup de fusil. Au sifflement succédait l'appel d'une voix féminine, et le profil assyrien de Turkia la Noire dépassa l'embrasure de son logis. Un collier de branches de corail, alternant avec des pièces turques anciennes, descendait en double rang sur la gorge de cette Kabyle, comblée de bracelets et d'anneaux de pieds en argent, si lourds que des forçats se fussent plaints de traîner ces bijoux massifs. Turkia était une fille des Ouadhia et, contre l'usage, Bourrich, son mari, était allé chercher épouse dans cette tribu.

S'étant approchée, Fatima demanda, craintive :

— Et Bourrich?

— Cet « homme-là » s'en est allé vers Aumale, afin d'y

acheter un chapeau de paille, orné de cuirs colorés. Tu sais combien il est glorieux de ses coiffures?

— Je ne sais pas, répondit hypocritement Fatima, car je ne l'ai jamais rencontré.

Elle mentait en prononçant ces paroles, car, tout au contraire, elle avait aperçu souvent de loin Bourrich, lorsqu'il était jeune homme, et elle avait même souhaité un époux de sa sorte. Turkia, qui ne l'ignorait pas, était un peu jalouse de la grâce de Fatima, et elle affectait d'en entretenir sa compagne, afin de l'amener quelque jour à se trahir. Qui sait? Peut-être en naîtrait-il quelque bonne bataille entre Bourrich et Arezki, mari de Fatima? Ce serait une distraction. Les jours ne seraient-ils pas tous blancs, en Kabylie, si le sang ne les colorait point quelquefois de sa belle pourpre?

Ce fut dans de telles dispositions amicales et avec cette arrière-pensée que Turkia sourit à son amie, en l'invitant avec un joli geste circulaire, tel qu'on ne le voit qu'en Berbérie, à s'approcher. Ce gracieux mouvement des bras appelait et enlaçait, caressait et choyait.

Fatima saute à pieds joints sur un seuil que l'usure avait poli en son centre, puis elle rebondit sur une aire formée du même stuc luisant qui recouvrait les murs. Ce stuc était composé d'enduits calcaires huilés. Le plafond, construit à la mode des Ouadhia, en roseaux, avait l'avantage, assurait Turkia, d'empêcher les punaises de s'y installer.

Aussitôt entrée dans la salle, Fatima, au lieu de l'admirer, fixa les oreilles de Turkia et remarqua qu'elles étaient percées chacune de trous superposés, où deux boucles à pendeloques de corail serti dans des chatons à émaux jaune et vert, étaient accrochées.

D'un air négligent, Turkia excita l'envie de sa compagne en lui disant qu'en son village, toutes les femmes étaient ainsi parées. Sans doute, l'avarice des Chenacha, des Kouriet et des autres gens de la montagne les empêchait d'orner leurs femmes.

— Oh! si nous voulions, protesta la petite danseuse. Aussitôt le retour de cet « homme-là, » je me ferai percer les oreilles comme toi.

Un gémissement cadencé, qui venait du fond de la pièce, parut gêner Turkia, et elle leva les coudes avec ennui. Une vieille femme aux chairs crayeuses, mal voilée d'une tunique

étroite, balançait à mouvemens égaux son pied blessé et se plaignait.

— C'est sa mère, à lui, expliqua Turkia, et ce sont ses sœurs à lui, continua-t-elle en désignant deux jeunes filles en toges de la chaude couleur du pollen de l'arum.

Leurs yeux énormes scintillaient dans l'ombre, magnifiques, sans pourtant rien exprimer : ni pitié, ni ennui, ni amour.

Le temps n'existait pas pour ces jeunes filles, qui restaient pendant des heures immobiles derrière leur mère souffrante, sans lui porter aucun secours.

Belles plantes du Djurjura, elles végétaient avec l'impassibilité des lis. Leur seule besogne, dans la journée, consistait à chercher l'eau et à tourner le moulin à farine. Chaque jour suivait ainsi le jour précédent.

Fatima, qui rôdait parmi les jarres carrées, fut invitée à plonger son bras par leurs bouches bâillonnées de tampons d'étoffe, et elle goûtait ce qu'elle retirait, au hasard. Elle arriva devant le « tiberkitht, » cette cuve maçonnée dans le sol où les femmes piétinent les olives, et, pour amuser ses compagnes, elle mima la danse des travailleuses lorsqu'elles écrasent les fruits afin d'en extraire l'huile.

Interrompant ses plaintes, la blessée prononça :

— Fatima, mon fils t'imaginait sautant ainsi, car vous avez joué étant enfans, et il te croit plus légère que les chèvres.

A ce propos, Turkia rougit de jalousie.

Sans paraître le remarquer, Fatima, par plaisanterie, sauta dans la grande écumoire de terre disposée dans la maçonnerie comme une cuvette sur une table de toilette et dans laquelle les tourteaux s'égouttaient.

Maintenant, Turkia regrettait d'avoir invité Fatima, parce que sa belle-mère l'admirait et que ses belles-sœurs ne la quittaient plus de leurs grands yeux. Mécontente, elle sortit dans la petite cour qui lui servait de cuisine d'été; elle évitait ainsi d'enfumer les murs recrépits au mois de mai, qu'elle tâchait de garder propres jusqu'à l'automne.

Sur le foyer formé d'un simple trou, Turkia posa les trépieds du « tégoui, » ce vase ouvert qui allait supporter « l'aseqsout, » la marmite-passoire où cuirait le couscous traversé par la vapeur de l'eau bouillante. Elle plaça même un

turban d'étoffe autour du « tegoui, » pour ne pas perdre une bouffée de cette vapeur.

Comme Turkia ne semblait plus prêter aucune attention à Fatima, celle-ci, mécontente de l'accueil reçu, avant de quitter ce logis, s'exclama :

— Ces maisons à la mode des Ouadhia ne valent pas les nôtres.

— Ah! c'est bien à toi de parler, riposta Turkia furieuse, ta demeure ne vaut pas plus de sept cent cinquante francs, comme d'ailleurs toutes les habitations de ce pays, le terrain compris.

Après avoir prié Dieu de guérir la mère de Bourrich, Fatima regagna sa demeure.

Quand elle l'atteignit, elle y trouva les jeunes frères de son mari, Silem et Lounas, enfans de dix et douze ans, et, comme elle était de méchante humeur, elle leur déclara que, puisque l'été approchait, ils iraient dormir sous le hangar qui servait de *djemaa* (1) : n'était-ce pas l'usage pour les garçons?

Mais une vieille femme aux reins voûtés comme l'anse d'un panier étant rentrée, entendit sa belle-fille et l'apostropha durement :

— Il n'en sera pas ainsi. Qui commande ici? Ne suis-je pas Smina, la mère de ton mari?

Fatma, Seffa et Aïcha la sorcière, qui passèrent quelques instans plus tard dans la venelle, entendirent un grand tapage de vaisselle cassée.

— Il est probable que Smina corrige cette sauterelle de Fatima, murmura la malicieuse Seffa. Laissons-les. Tout est bien qui est voulu par Dieu!

— Qu'aurions-nous à faire en l'absence de nos maris, s'il n'en était pas ainsi? conclut la vieille Aïcha qui connaissait l'instabilité des humeurs féminines et la fragilité des poteries kabyles.

CHARLES GÉNIAUX.

(1) Les maisons destinées à la *djemaa* sont rarement entourées de murs sur leurs quatre côtés.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU LIVRE DE M. ROOSEVELT

Fear God and take your own part! par Théodore Roosevelt, un vol. in-8°. New-York, librairie George H. Doran, 1916.

Les Américains d'origine allemande constituent l'un des élémens principaux de la population des États-Unis; et je persiste à croire que l'immense majorité d'entre eux ont l'âme foncièrement et exclusivement « américaine. » Moi-même, par exemple, je suis en partie d'extraction allemande; et de ces gouttes de sang allemand qui coulent dans mes veines je ne suis pas moins fier que des autres courans « ethniques » qui s'y trouvent mêlés. Mais, avec tout cela, j'ai conscience de n'être rien qu'un Américain! Un grand nombre de mes plus intimes amis, un grand nombre des hommes que je respecte et honore le plus dans notre vie publique sont, pareillement, des Américains de parenté allemande, ou même des Américains nés en Allemagne. Un Américain de cette espèce, qui descendait d'un colonel de l'armée de Blücher, a été l'un des membres de mon ministère, — où il siégeait à côté d'un autre Américain descendant de l'un des frères de Napoléon. Mais tous les deux n'étaient absolument que des Américains! L'ouvrage scientifique dont je m'enorgueillis le plus d'être l'auteur, je l'ai écrit en collaboration avec un naturaliste, — mon fidèle compagnon dans mes chasses d'Afrique, — dont les parens étaient Allemands : mais mon collaborateur, lui, est un Américain et n'est pas autre chose! L'homme qui m'a été le plus proche, au point de vue politique, pendant les dix années de mes fonctions de Gouverneur et de Président sortait, également, de souche allemande : mais lui-même n'était, de fond en comble, qu'un parfait Américain. Quelques-uns des meilleurs soldats et officiers de mon régiment, depuis mon « brosseur » jusqu'à l'un de mes capitaines, étaient de naissance ou de famille allemandes : mais eux-mêmes étaient, uniquement, des Américains. Enfin,

parmi les ecclésiastiques, philanthropes, publicistes, et autres bons citoyens de toute nature avec lesquels je travaille en cordiale sympathie, beaucoup sont de provenance allemande, et quelques-uns sont nés en Allemagne, — ce qui ne m'empêche pas de m'accorder avec eux tout à fait aussi pleinement qu'avec des compatriotes issus d'anciens colons américains : mais notre bon accord résulte de ce que ces hommes et ces femmes, tout comme moi, sont des Américains, et pas autre chose.

J'ai tenu à citer, tout d'abord, ce passage éminemment caractéristique du dernier livre de l'ex-président Roosevelt, — d'un livre qui se trouve n'être, en réalité, qu'un recueil d'articles ou de conférences, rassemblés sous un titre que l'on pourrait traduire par quelque chose comme ceci : *Crains Dieu, et ne crains pas de remplir ton devoir!* Le fait est que nulle autre part, peut-être, à travers tout le livre, ne nous apparaît avec autant de relief ce que je serais tenté d'appeler l'« égoïsme » ingénu de M. Roosevelt : mais à coup sûr, il n'y a pas une seule page du livre où ne se trahisse semblablement à nous la très innocente satisfaction de soi-même que ressent le fameux homme d'État, *sportsman*, et « publiciste » américain. « O Rome fortunée, sous mon consulat née ! » sans cesse la lecture du nouveau recueil nous remet en mémoire la manière dont s'épanchait autrefois l'orgueil patriotique du farouche accusateur de Catilina ; — et l'on entend bien que Catilina, dans le réquisitoire l'ex-« Consul » new-yorkais ne manque jamais à revêtir la paisible et circonspecte figure du président Wilson. Tout de même que M. Roosevelt se proclame « fier » des divers élémens « ethniques » du sang de ses veines, nous devinons qu'il l'est aussi de ses « chasses d'Afrique » et de ses exploits militaires, pour ne rien dire de ses « dix années de fonctions publiques en qualité de Gouverneur et de Président. » Ne va-t-il pas jusqu'à nous offrir en guise d'appendice, sous le titre bien « topique » de : *Un Record de Préparativisme*, la reproduction complète d'un abondant discours où certain sénateur de ses amis s'est naguère employé à établir que, dès l'année 1882, le jeune Roosevelt soutenait déjà la nécessité, pour les États-Unis, d'une « préparation » militaire et navale qui eût de quoi les garantir de tout risque d'agression, — ou même simplement d'humiliation, — de la part des grandes Puissances européennes ?

Mais par-dessous cette « fierté » tout à fait inoffensive, — et d'ailleurs très légitime à plus d'un point de vue, — je ne saurais dire combien la plupart des sentimens politiques exprimés par M. Roosevelt nous révèlent à la fois de sagesse généreuse et d'intrépide élan,

ni non plus combien nous émeut irrésistiblement la simple et nette vigueur du langage où il les traduit. C'est, il est vrai, un langage d'orateur plutôt que de pur écrivain, et toujours l'auteur s'y montre à nous plus soucieux de la force pathétique de ses phrases que de leur élégance proprement « littéraire : » mais il n'en reste pas moins que ces phrases, avec leur répétition trop fréquente des mêmes mots et des mêmes tournures, portent à un très haut degré l'empreinte d'un « tempérament » tout original. Qu'on lise, par exemple, — en s'efforçant de suppléer le mieux possible à l'insuffisance fatale d'une traduction, — l'un quelconque des passages où M. Roosevelt nous dénonce éloquemment la sottise, tout ensemble, et la « lâcheté » de l'espèce fâcheuse des « pacifistes » américains :

Dans la conception de son programme, l'Allemagne a tenu compte de l'effet certain de la terreur sur toutes les âmes naturellement craintives. C'est avant tout par manière d'intimidation qu'elle a décidé le torpillage de la *Lusitania;* et, semblablement, c'est par manière d'intimidation qu'elle a surtout adopté l'emploi, dans les tranchées, de gaz empoisonnés, — pratique excusable seulement si l'on excuse, du même coup, l'empoisonnement des sources et l'infliction de la torture aux prisonniers de guerre. Or, il se trouve que cet objet, consistant à fasciner par la terreur, n'a pas été atteint par l'Allemagne en ce qui concernait les combattans anglais, français, belges, russes, italiens, et serbes : mais il y a d'autres pays où ces pratiques allemandes ont positivement réussi à exercer un funeste effet de fascination sur des personnes d'un cœur prompt à s'effaroucher. Je ne crois pas, en vérité, qu'elles eussent réussi à fasciner le moins du monde la masse de nos compatriotes des États-Unis, si notre nation pouvait être amenée à prendre clairement conscience de ce qui s'est passé en Europe depuis dix-huit mois : mais c'est chose incontestable qu'elles ont agi très profondément sur cette partie, spécialement bruyante, de notre nation qui ne cesse point de nous parler de la paix à tout prix. Les hommes que nous entendons se féliciter de ce que les États-Unis aient eu l'heureuse chance d'éviter une guerre avec le Mexique ou avec l'Allemagne; les hommes qui disent que nous aurions tort d'agir à propos de l'aventure de la *Lusitania;* les hommes qui déclarent que nous aurions été insensés d'intervenir en faveur de la Belgique, il y a parmi eux une foule de couards qui ont été terrorisés par le crime allemand. Tout récemment encore, dans certains cercles de notre société, un grand succès de popularité a accueilli l'apparition d'un chant intitulé : *Je n'ai pas élevé mon garçon pour qu'il devînt un soldat!* — lequel chant ne devrait jamais être chanté qu'en compagnie d'un autre, son « pendant » naturel, qui s'appellerait : *Je n'ai pas élevé ma fille pour qu'elle devînt une mère!* Oui, voici que cet hymne en l'honneur de la lâcheté, voici qu'on l'a couvert d'applaudissemens dans nos cafés-concerts, et même dans maintes écoles de notre pays! Représentez-vous un chant comme celui-là entonné devant les mères, les

sœurs, et les femmes des Américains qui ont jadis combattu sous Washington, ou bien de ceux qui, plus tard, ont combattu dans la Guerre Civile, sous les ordres de Grant aussi bien que sous ceux de Lee! Comment s'étonner que ceux d'entre nous qui applaudissent un chant de cette sorte se soient facilement laissé épouvanter par l'odieux terrorisme des pratiques allemandes?

Et quant aux sentimens politiques de M. Roosevelt, je crois bien qu'on pourrait les rattacher tous à celui que nous exprimait le passage transcrit, tout à l'heure, au début du présent article. Ce « devoir, » — dont l'éminent homme d'État américain voudrait que ses compatriotes ne « craignissent » pas de l'accomplir, — consiste essentiellement pour eux à rester, ou à redevenir, de véritables « Américains, » tels qu'ont été non seulement les contemporains de Washington, mais jusqu'à ceux du récent « consulat » de M. Roosevelt. C'est à ce devoir sacré que manquent gravement aujourd'hui les « pacifistes » qui, « terrorisés » par les pratiques criminelles et surtout par les impudentes menaces de l'Allemagne, poussent l'oubli de leur dignité nationale au point de proposer qu'il soit interdit à leurs concitoyens de voyager dorénavant sur des bateaux anglais, — ce qui, d'après M. Roosevelt, « attesterait un degré d'abaissement pour le moins égal à celui d'un mari dont la femme aurait été souffletée dans la rue, et qui se bornerait simplement, là-dessus, à lui défendre dorénavant de sortir de chez elle. » Avec quelle énergie déjà l'illustre président Abraham Lincoln s'est élevé autrefois contre les premiers symptômes de ce reniement scandaleux du noble idéal américain! « Honte éternelle, disait-il, à ceux d'entre nous qui, plutôt que de consentir à la guerre, s'accommoderaient de voir périr la nation! »

Or, toujours à en croire M. Roosevelt, le triomphe des doctrines « pacifistes » exposerait infailliblement les États-Unis au danger de « périr. » L'ex-président ne serait pas éloigné de reprendre à son compte la thèse soutenue naguère par son compatriote M. Bernard Walker dans une sorte de « roman des temps futurs » dont on vient de nous donner la traduction française, et où l'auteur décrivait à l'avance les diverses péripéties d'une prochaine agression allemande contre la grande république américaine. Ou plutôt M. Roosevelt ne commettrait sans doute pas l'erreur de M. Walker, qui, dans sa fiction « prophétique, » nous a montré l'Angleterre et la France victorieuses consentant à ce nouvel essai de brigandage allemand. Mais que si, au contraire, l'Allemagne se trouvait avoir le dessus dans sa

lutte d'à-présent contre les Alliés, comment ne pas admettre qu'un peuple aussi dépourvu de scrupules moraux pourrait parfaitement s'aviser, ensuite, de profiter de l'extrême faiblesse militaire et navale des États-Unis pour recommencer contre eux le « coup » tenté naguère par lui contre ses voisins immédiats?

Si bien que, du devoir d'être « Américains, » résulte en premier lieu, pour les citoyens des États-Unis, le devoir non moins absolu de cette « préparation » militaire et navale que M. Roosevelt se fait très justement honneur d'avoir conseillée dès ses lointains débuts dans la vie politique. Il faut à tout prix que les Américains se rendent « prêts » à soutenir efficacement le risque d'une guerre, — les Américains, ou, pour mieux dire, les habitans des États-Unis, car ni le Brésil, ni le Chili, ni la République Argentine, notamment, n'en sont plus à avoir besoin de se « préparer, » toutes ces nations ayant adopté maintenant un régime d'obligation militaire plus ou moins imité de celui de la Suisse, — que M. Roosevelt considère comme le mieux fait pour servir, également, de modèle aux États-Unis. « Dans la République Argentine, par exemple, l'adoption du service militaire universel a été déjà d'un immense profit, et cela même au point de vue industriel et social. Elle a donné, dès aujourd'hui, aux Argentins une armée de près d'un demi-million d'hommes, encore que leur république ne contienne pas la dixième partie de la population des États-Unis. Dès aujourd'hui l'Argentine est infiniment mieux en état que nous de défendre son territoire contre l'attaque soudaine d'un puissant ennemi. Combien nous ferions sagement de prendre d'elle les précieuses leçons qu'elle peut nous offrir ! »

Et combien il serait « sage » aussi, aux compatriotes de M. Roosevelt, de s'instruire des « leçons » des nations européennes qui sont en train de « défendre leur territoire contre l'attaque soudaine d'un puissant ennemi ! » Il n'y a pas un des chapitres du livre nouveau de l'ex-président qui ne renferme un magnifique éloge de la manière dont notre résistance française et celle de nos Alliés ont eu pour effet de réveiller, chez nous, maintes facultés et vertus nationales que l'on avait pu croire à jamais assoupies. Infatigablement l'auteur nous propose en exemple à ses lecteurs ; et cela seul aurait déjà de quoi lui valoir, de notre part, une sympathie très reconnaissante. Qu'on me permette encore de citer, un peu au hasard, l'un de ces morceaux où il parle de nous :

C'est toujours chose malaisée d'obtenir qu'une démocratie se prémunisse

à l'avance contre des dangers dont la réalité n'est aperçue que d'un petit nombre d'esprits clairvoyans. En France même il y avait, hier encore, une foule d'hommes qui, avec les meilleures intentions du monde, ne découvraient pas la menace suspendue au-dessus de leur patrie, de telle sorte qu'ils s'opposaient, eux aussi, à la « préparation » d'une guerre prochaine. Mais aujourd'hui tous ces hommes tâchent de toutes leurs forces à réparer leur ancienne erreur, — qui déjà, au reste, leur a coûté un douloureux tribut de larmes et de sang. Sous la leçon cruelle de l'invasion, la France a déployé un héroïsme et une élévation d'âme que Jeanne d'Arc elle-même n'avait point dépassés. Depuis le premier mois de la guerre, elle a fait tout ce qui se trouvait être humainement possible. L'union profonde des cœurs français, leur résolution calme et forte, l'esprit de sacrifice témoigné par la masse entière du peuple, — soldats et civils, hommes et femmes, — tout cela est d'un niveau moral supérieur. L'âme de la France, à cette heure, nous apparaît purifiée de la moindre scorie; elle brûle pareille à une claire flamme sur un trépied sacré. Et comme les Français se trouvent être une race généreuse non moins que vaillante, il faut voir avec quelle noble gratitude ils reconnaissent l'effort tenté, à côté d'eux, par les deux autres grands peuples qui partagent avec eux le fardeau de la même défense, en y apportant le même élan de cœur!

Mais une forte « préparation » militaire et navale n'est pas l'unique devoir qu'impose, aux compatriotes de M. Roosevelt, leur qualité d'« Américains » dignes de continuer la noble tradition de leurs devanciers. Un « Américain » ne doit pas seulement accomplir « sans crainte » l'obligation de protéger sa patrie contre toute possibilité d'agression étrangère: il doit en outre « craindre Dieu, » et éviter, dans sa propre vie, aussi bien que dans celle de sa patrie, toute action qui risquerait de charger d'un poids trop lourd sa conscience de chrétien. Or, c'est précisément contre cette obligation « religieuse » qu'ont « péché » les États-Unis, en s'abstenant de protester contre l'invasion de la Belgique et les autres grands crimes du brigandage allemand. Sur ce point encore l'indignation patriotique de M. Roosevelt s'épanche avec une éloquence et une vigueur inlassables. « La neutralité, s'écrie-t-il, n'implique nullement l'indifférence du cœur; et jamais une âme droite n'accepterait de demeurer neutre entre le bien et le mal! » De page en page, il rappelle à ses lecteurs que « ce n'est point la paix, mais par excellence la probité et l'honneur, qui ont de quoi constituer une fin à nos actions humaines. »

Lorsque le Sauveur a vu les marchands installés dans le Temple, pas un instant il n'a hésité à rompre la paix en procédant à leur expulsion. Au lieu de maintenir la paix, comme il l'aurait fait s'il avait consenti à se

tenir tranquille en présence du mal, le Sauveur s'est armé d'un faisceau de cordes et a chassé du Temple tous les trafiquans. C'est uniquement le bien qui doit être la fin de nos actions humaines, et la paix n'est jamais qu'un moyen en vue de cette fin, et il y a des cas où ce n'est point la paix, mais la guerre, qui se trouve être le « moyen » convenable en vue de cette « fin. » Le triomphe du bien réussit toujours, tôt ou tard, à ramener la paix : mais il s'en faut que la paix ait pour suite nécessaire d'amener, ici-bas, le triomphe du bien.

Objectera-t-on à cela, — comme le font volontiers les « mauvais Américains, » — que toute guerre est expressément condamnée par la doctrine du Christ? M. Roosevelt aurait trop beau jeu à répondre en citant maintes paroles de l'Évangile qui, non moins que déjà l'histoire des marchands du Temple, réfuteraient une telle interprétation « pacifiste » de la sainte doctrine. Mais le fait est qu'en réalité, suivant lui, l'Évangile ne touche pas une seule fois au problème de la guerre, tel qu'il se présente aujourd'hui devant nous. « Les préceptes divins sur lesquels on prétend se fonder ne s'appliquent pas à la naissance d'un conflit entre deux nations, mais simplement à des questions morales d'ordre individuel. » Et encore que l'on ne puisse s'empêcher de tenir pour erroné, par exemple, un « pacifisme » tel que celui de certains « tolstoïens » qui s'interdisent de résister à la violence sous aucune de ses formes, du moins ceux-là apportent-ils un semblant de logique à leur théorie : tandis que les soi-disant « chrétiens » qui allèguent l'Évangile pour se justifier de leur « neutralité » vis-à-vis des forfaits allemands ne refusent nullement d'invoquer, au besoin, l'intervention de la police, lorsqu'il s'agit de défendre leurs intérêts privés. Leur « christianisme » inconséquent n'est rien qu'un misérable prétexte dont ils tâchent à couvrir la honte secrète de leur égoïsme et de leur lâcheté. « La seule nation qui, dans les circonstances présentes de notre vie politique, pratique vraiment la crainte de Dieu, c'est la nation qui, non contente de s'abstenir de faire tort aux autres nations, s'emploie de son mieux à les secourir. Et lorsque nos pacifistes n'osent pas même applaudir à la guerre entreprise par les Belges pour la défense de leur patrie, lorsqu'ils redoutent de tenter le moindre effort pour flétrir et pour punir des atrocités comme celles que nous avons vues s'exercer à l'endroit de la Belgique ou de l'Arménie, ces pacifistes-là craignent Dieu exactement comme le faisaient jadis les Pharisiens, quand ils proféraient en public de longues prières, mais n'élevaient pas un doigt pour alléger le fardeau des victimes de l'oppression et de l'iniquité! »

On sait en effet que dès le premier jour, — et longtemps presque seul parmi les « autorités » politiques de son pays, — M. Roosevelt a réclamé l'intervention des États-Unis en faveur de la Belgique. Si encore, disait-il, le nouveau gouvernement de Washington partageait l'opinion, — pour fausse et révoltante, et funeste, qu'elle soit, — suivant laquelle les États-Unis ont le devoir et le droit de se désintéresser du reste du monde, l'attitude qu'il a adoptée y trouverait son excuse ; mais évidemment cette opinion n'est point la sienne, puisqu'il a laissé jusqu'au bout sa signature, en compagnie de celles des grandes Puissances européennes, sous l'acte solennel qui garantissait la neutralité de la nation belge ; et ne suffirait-il pas de cette signature pour le contraindre à une intervention qui, d'ailleurs, ne lui est pas moins rigoureusement commandée par tout un ensemble de traditions religieuses et morales ? Je résume là en quelques lignes un argument que l'on pourra voir développé à maintes reprises, dans tout le cours du livre de M. Roosevelt ; et voici, par exemple l'une des pages où l'auteur rappelle à ses compatriotes tout ce qu'a eu d'incroyablement criminel la conduite de l'Allemagne à l'égard de la Belgique :

Ne nous lassons pas de tenir nos yeux fixés sur le cas de la Belgique ! Celle-ci a fidèlement observé ses obligations internationales. Elle a rempli ses devoirs dans un esprit de loyale impartialité. Elle n'a négligé aucune occasion d'affirmer le maintien de sa neutralité, et de l'imposer au respect des autres nations. La manière dont l'Allemagne s'est conduite envers elle a été une violation flagrante de la loi des nations, et un crime monstrueux contre l'humanité. On chercherait vainement, dans toute l'histoire, un spectacle plus odieux que celui des représailles exercées par les Allemands contre la Belgique pour lui faire expier sa courageuse défense des droits nationaux et des obligations internationales. L'Américain qui approuverait ce traitement infligé à la Belgique, ou même qui hésiterait simplement à le condamner, se montrerait indigne de vivre dans un pays libre, indigne de prendre place parmi des hommes d'une âme droite et d'un cœur généreux. Aucun des autres crimes accomplis par l'Allemagne depuis le commencement de la guerre européenne n'a aussi profondément atteint et blessé notre conception de la loyauté internationale. Et aussi bien est-ce de ce premier acte d'impardonnable traîtrise que sont dérivées toutes les infamies allemandes ultérieures. Ce qui n'empêche pas que ce crime sans nom de l'Allemagne ait été accueilli chez nous d'un silence quasiment approbateur, et cela malgré nos promesses solennelles à la Belgique !

Je ne parle pas, en ce moment, des « atrocités » hideuses que nous attestent les rapports de deux commissions officielles, anglaise et française. Je ne veux m'occuper que de faits sur lesquels aucune contestation n'est

désormais possible; et précisément l'invasion de la Belgique est un fait de cet ordre. Tout récemment encore une feuille officieuse de Berlin, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, a reconnu, avec une impudence effarante, que l'Allemagne tirait de la Belgique absolument tout le profit qu'elle en pouvait tirer. « L'impôt que nous exigeons aujourd'hui de la Belgique représente la limite extrême de la capacité financière de ce pays, qui a eu déjà, naturellement, à nous dédommager de toutes lés dépenses qu'il nous avait coûtées. »

Et c'est pour le maintien d'une oppression aussi monstrueuse que travaillent à présent nos lâches pacifistes, en s'efforçant de rendre impossible tout envoi d'armes et de munitions destinées aux Alliés ! Et nous songeons qu'il y a eu un temps où les Américains s'enorgueillissaient de soutenir Kossuth et Garibaldi, où ils souscrivaient des sommes considérables pour les victimes de l'oppression en Irlande et en Pologne, un temps où toute nation injustement opprimée était sûre d'éveiller leur active sympathie ! Ces Américains d'une espèce désormais éteinte ont dû frémir douloureusement dans leurs tombeaux, en apprenant que de prétendus amis de la paix étaient en train d'agir maintenant au profit d'un peuple d'oppresseurs qui venaient de fouler aux pieds le corps et l'âme de la paisible, inoffensive, et loyale Belgique !

A propos de ces efforts, — heureusement avortés, — d'un groupe de « pacifistes » des États-Unis pour faire interdire l'exportation en Europe d'armes et de munitions américaines, M. Roosevelt nous révèle un détail curieux. On sait que l'un des articles de la Convention de la Haye stipulait précisément l'entière faculté, pour tous les pays neutres, de fournir de munitions et d'armes les troupes de telle ou telle nation belligérante, — cette même faculté contre laquelle s'élève aujourd'hui l'Allemagne. Or c'est précisément l'Allemagne qui naguère, à la Haye, a d'abord proposé l'adoption de l'article, et montré le plus d'ardeur à le faire voter ! Son unique objet était, à ce moment, de conserver ou d'étendre la fructueuse clientèle que s'étaient acquise, à l'étranger, les produits de la maison Krupp et d'autres fameux ateliers allemands ; et toujours, depuis lors, elle a très largement utilisé à son profit la clause ainsi votée sous son inspiration. C'est l'Allemagne qui, pendant de longues années, a procuré à la Turquie le moyen de « tyranniser les Chrétiens de ses provinces d'Europe et d'Asie. » C'est elle qui a installé des canons fabriqués à Essen dans les forts de la Belgique, — en ayant soin de garder des plans minutieux de ces forts, comme aussi de toutes les localités environnantes. Dans la guerre des Anglais contre les Boers, — et malgré toutes ses préférences secrètes en faveur de ceux-ci, — l'Allemagne a livré aux armées anglaises 108 canons de quinze livres à tir rapide,

65 000 quintaux d'épées, de poignards, et de baïonnettes, et plus de 27 000 quintaux de cordite, dynamite, et autres explosifs. « Certes, en un mot, l'Allemagne ne s'est point privée de pratiquer pour son compte, lorsqu'elle était neutre, cette vente de munitions à l'étranger qu'elle prétend, sans l'ombre de droit, nous défendre aujourd'hui ! »

Et pour ce qui est de ces « pacifistes » américains qui, au jugement de M. Roosevelt, se sont à jamais couverts d'opprobre en empêchant leur patrie d'intervenir en faveur de la Belgique, l'ex-président nous apprend encore que l'un de leurs argumens principaux consiste à soutenir l'obligation, pour les États-Unis, de demeurer neutres pendant toute la durée de la guerre. afin de pouvoir, ensuite, être choisis comme arbitres lorsqu'il s'agira de conclure la paix. La perspective d'un tel arbitrage exerce, nous dit-il, un attrait tout-puissant sur l'imagination du public américain. Mais sans parler même du prix fâcheux dont serait payé cet honneur à venir, M. Roosevelt estime qu'il n'y a guère de chance que les nations belligérantes recourent à l'arbitrage d'un peuple qu'elles se seront accoutumées à tenir en mépris. « Ou bien que si vraiment elles s'avisent de nous prendre pour arbitres, nous seuls, dans l'aveuglement de notre vanité, ne verrons pas que l'on nous aura fait jouer un métier de dupes. »

L'attitude des compatriotes de M. Roosevelt en présence de l'attentat commis contre la Belgique est même en vérité, pour l'ex-président, la mesure de leur degré d' « américanisme. » Parler de la possibilité d'une paix qui ne serait point précédée d'une réparation totale de cet attentat, c'est « se montrer honteusement dépourvu de toute notion de moralité internationale ; » et M. Roosevelt ajoute que, pour sa part, il se refusera toujours à discuter aucune question de politique étrangère « avec un Américain qui ne commencera point par consentir aux risques d'une guerre pour défendre la cause sacrée de la Belgique. » Mais on entend bien que le souvenir de ce premier crime allemand ne l'empêche pas de s'indigner et de protester autant qu'il convient contre la longue série des forfaits qui ont suivi celui-là. « Lorsque les hommes qui dirigent la politique militaire d'un État, — écrivait-il dès le 9 mai 1915, en apprenant la catastrophe de la *Lusitania*, — lorsque ces hommes conseillent aux soldats de leur armée l'imitation des Huns, et les engagent à renouveler la terreur produite jadis par l'invasion des Huns, ils se rendent par là entièrement responsables de toutes les atrocités qui se produiront depuis lors, si même ils ne les ont pas expressément comman-

dées. C'est au gouvernement impérial allemand que nous devons demander compte de l'horrible catastrophe qui vient de précipiter au fond de l'Océan une foule de femmes et d'enfans américains, sans nous inquiéter de savoir s'il a donné ou non à ses marins l'ordre spécial d'accomplir ce crime, digne de figurer désormais en parallèle avec la destruction de Louvain et de Dinant, les massacres pratiqués en Belgique et dans le Nord de la France, afin d'intimider la population civile, et tant d'autres actes d'affreuse barbarie. »

Et voici de quelle façon M. Roosevelt énonçait, à ce moment, son projet d'une « intervention » des États-Unis :

J'apprends aujourd'hui par des télégrammes de Washington, — écrivait-il, — que l'Allemagne veut bien nous offrir d'arrêter ses procédés d'assassinat maritime (commis en violation de nos droits de neutres, qu'elle s'est engagée à respecter), si, de notre côté, nous voulons bien abandonner encore d'autres de nos droits, — des droits dont elle s'était également engagée à nous les laisser exercer sans molestation. Une offre semblable ne mérite pas même l'honneur d'une réponse. L'envoi d'armes et de munitions à une armée belligérante peut être une chose morale ou immorale, d'après l'usage qui doit en être fait. Que si cet envoi, dans l'espèce présente, devait avoir pour effet d'empêcher la réparation des dommages monstrueux causés à la Belgique, en ce cas il serait immoral de l'autoriser. Mais si armes et munitions doivent servir à la réparation de ces dommages, si elles doivent hâter le jour où la Belgique se trouvera rendue à son peuple innocent cruellement lésé, en ce cas leur envoi devient une action éminemment morale.

Et donc, pour en revenir à la situation où vient de nous placer l'attentat allemand, il faudrait que, sans même attendre vingt-quatre heures, les États-Unis commençassent d'agir. Tout de suite il faudrait qu'ils missent la main sur tous les vaisseaux allemands internés dans leurs ports, y compris les navires de guerre allemands, et les retinssent en garantie de l'ample satisfaction qui aurait à nous être accordée le plus vite possible. Et puis, en second lieu, les États-Unis devraient déclarer que, par suite des outrages meurtriers de l'Allemagne contre les droits des neutres, tout commerce avec elle serait dorénavant interdit à nos concitoyens, tandis que, au contraire, toutes facilités seraient octroyées au commerce de ceux-ci avec la France, la Russie, l'Angleterre, et le reste du monde civilisé.

Je ne crois pas qu'une telle assertion vigoureuse de nos droits signifierait pour nous la guerre avec l'Allemagne : mais, en tout cas, il est bon de nous rappeler qu'il y a ici-bas des choses infiniment pires que la guerre, et que la paix ne vaut d'être possédée que quand elle se trouve employée au service de la loyauté internationale.

Tel est, en résumé, le contenu de ce livre, où il semble bien que M. Roosevelt ait voulu exposer le programme de sa nouvelle candi-

dature à la présidence des États-Unis. Impossible de souhaiter, comme l'on voit, un programme plus généreux, ni mieux fait pour contraindre un lecteur français à souhaiter vivement le succès de l'auteur. Sans compter que celui-ci ne se borne pas, dans son livre, à exprimer avec une sincérité intrépide ses sentimens politiques d'exemplaire « Américain » en présence de la grande guerre européenne; plusieurs des chapitres de son livre sont consacrés à des questions d'ordre plus « local, » dont la compétence nous est malheureusement fermée, — mais non pas assez pour nous empêcher de découvrir que, là encore, les conclusions de M. Roosevelt se trouvent animées du même esprit de haut idéalisme et de bon sens pratique. Sur l'aventure mexicaine, par exemple, et les devoirs qu'elle crée aux États-Unis, sur les relations de ces derniers avec la Colombie, sur le problème de l'immigration japonaise, l'ex-président soumet tout franchement à ses concitoyens ses idées d'aujourd'hui, en même temps qu'il leur rappelle quelques-uns de ses actes d'hier. Et toujours l'affirmation de son « américanisme » nous donne clairement à entendre que l'heure lui paraît venue, pour lui-même aussi bien que pour ses lecteurs, de renoncer à leurs anciennes divisions de partis ou d'écoles. Évidemment M. Roosevelt estime que la gravité de la situation présente impose dorénavant aux États-Unis la nécessité d'une « union sacrée, » où « Démocrates » et « Républicains » n'auront plus d'autre opinion que ce « préparativisme » dont il se flatte d'avoir lui-même, depuis trente ans, « détenu le record. » Puisse-t-il être entendu de la foule innombrable des lecteurs de son livre, — dont la publication semble bien avoir été, avec celle de l'*America fallen* de M. Walker, le principal événement de la littérature américaine depuis deux ans! Mais surtout puisse-t-il achever de faire partager à ses compatriotes cette noble détestation des procédés allemands qui s'exhale avec une éloquence et une vigueur admirables de chacune des pages de son *Crains Dieu et ne crains pas d'accomplir ton devoir!*

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'événement de la quinzaine passée, qui la remplit et la fait mémorable entre toutes, a été la Conférence des Alliés. Les conséquences en seront décisives sur la suite et la fin de la guerre. Sans en préjuger, sans prétendre en devancer les résultats, en amplifier la portée, on peut dire, dans un certain sens, que ce fut un grand spectacle d'histoire : huit Puissances, délibérant en pleine guerre, pour la continuation, pour le renforcement de la guerre, comme, à l'habitude, leurs envoyés s'assemblent pour des négociations de paix. C'est, en tout cas, un fait qui rejette au second plan les autres faits des derniers temps. Nous ne nous excuserons donc pas de ne nous occuper cette fois que de lui seul, et d'y rapporter tout le reste, puisque ainsi nous ne ferons que donner à chaque chose ses proportions et mettre toutes choses à leur place.

Lorsque, le 30 avril 1856, Cavour, revenant du Congrès de Paris, reparut à la Chambre piémontaise, de tous les bancs on se précipita à sa rencontre. Le député Buffa demanda aussitôt la parole. « Je suis heureux, dit-il, de voir de nouveau parmi nous l'éminent président du Conseil des ministres, et d'autant plus heureux qu'il nous revient précédé d'une belle renommée, qui tourne au plus grand honneur de notre pays.... Mais il ne s'étonnera pas que les âmes des députés soient prises d'une forte anxiété et qu'ils désirent entendre de sa bouche des informations plus complètes que celles qu'ils ont pu recueillir des très brefs résumés des protocoles du Congrès récemment publiés. »

A leur tour, soixante ans plus tard, le 6 avril 1916, MM. Salandra et Sonnino sont revenus à la Chambre italienne, rentrant de la Conférence de Paris. La curiosité qui leur a fait cortège n'a pas été moins empressée ; et, pour la satisfaire, dans la mesure, bien entendu, où, suivant la formule dont on usa envers Cavour, « leur sagesse et leur

prudence » le leur permettront, il a été convenu que, tout de suite après le budget du ministère de l'Agriculture, on examinerait celui du ministère des Affaires étrangères, ce qui fournirait à M. Sonnino une occasion naturelle de s'expliquer. Pourtant nous aurions tort de nous promettre (et de M. Sonnino il faut s'en promettre moins que de personne) d'extraordinaires révélations. Nous pouvons dès maintenant nous représenter l'émotion que M. Salandra et lui-même ont éprouvée à pénétrer dans la même salle et à s'asseoir peut-être à la même place où siégèrent, voilà plus d'un demi-siècle, le comte de Cavour et le marquis de Villamarina. A cette heure grave, ils se sont rappelé avec une juste fierté que, malgré la hardiesse de son génie et la trempe de son caractère, Cavour n'avait pas franchi cette porte sans trembler un peu, sans craindre de se heurter à des objections ou des restrictions qui lui eussent interdit de rester. Mais eux, ce n'était plus son dessein, c'était son œuvre qu'ils y ramenaient ; non plus le Piémont, mais l'Italie ; un peuple majeur, une nation unie, un État armé, une Puissance égale à toute autre, indépendante de toutes, ni inférieure ni inféodée à aucune. Comme Cavour encore, sur le point de participer librement à l'expédition de Crimée, s'était cru obligé de le faire, aujourd'hui M. Sonnino a le droit d'apporter à la Chambre cette affirmation si chère au légitime orgueil italien : « Je me borne à déclarer que, soit dans la première invitation qui nous fut adressée, soit dans tout le cours des négociations, il n'a jamais été prononcé une phrase, un mot, une syllabe,... qui pût être interprété comme un essai de pression ; rien que les protestations les plus amicales, les plus affectueuses. » Et que de souvenirs, que de réflexions éveillées par ces souvenirs mêmes ! La loyale, fidèle et malheureuse Belgique, dont les plénipotentiaires sont là, n'y est-elle pas dans la situation diplomatique où précisément se trouvait le Piémont en 1856 ? A l'une, récemment, ainsi que jadis à l'autre, il a été juré qu'on ne traiterait point de la paix en dehors d'elle, et que, s'étant offerte au sacrifice, elle contribuerait à dicter la réparation. La seule pensée de cette réparation nécessaire nouait entre les Alliés une sorte de lien sacré, les élevait au-dessus de leurs intérêts particuliers, dans le sentiment plus haut, plus général, et comme plus humain, du droit. En ce lieu se répétait le fait tenu pour capital par le comte de Cavour, à savoir que « depuis bien et bien des années, depuis le traité d'Utrecht peut-être, » c'était la première fois que des Puissances de second ordre étaient « appelées à concourir à la solution des questions européennes. » Ainsi, remarquait l'illustre homme d'État, tombe la

maxime établie par le Congrès de Vienne, au préjudice des petits pays. Mais si chacun donne pour la même cause son plein effort, il n'y a plus de premier, ni de second ordre. Quelle amertume, en revanche, de songer que c'est toujours ici, dans cette même salle, à cette place même, que furent élaborés les actes qui devaient garantir au commerce des neutres la liberté des mers, et de comparer à l'aurore saluée par Cavour, qui cependant ne passait par pour un utopiste, le jour sinistre ou l'horrible nuit dans lesquels la barbarie allemande s'ingénie à étouffer tout progrès et à éteindre toute espérance !

Mais, pour nous en tenir aux quatre séances historiques des lundi 27 et mardi 28 mars 1916, jusqu'à ce que nous ayons reçu de « bouches autorisées, » qui sans doute ne les prodigueront pas, « des informations plus complètes, » nous n'avons de ressource que d'interroger, suivant les règles d'une bonne exégèse, le « résumé très bref du protocole » de la Conférence. Au préalable, et comme introduction, il est utile de noter quelques circonstances de milieu et de moment dont a été précédée ou accompagnée la réunion même de la Conférence. Ni les gouvernemens ni les états-majors n'avaient laissé s'écouler vingt mois de guerre sans prendre contact les uns avec les autres. Soit ensemble, soit séparément, les ministres français, ou plusieurs de nos ministres, s'étaient souvent rendus en Angleterre ; les ministres anglais, ou des ministres anglais, étaient venus en France. Le voyage à Rome de M. Briand, de M. Léon Bourgeois et de M. Albert Thomas ne date guère que de six semaines. Le général Joffre était allé visiter le front italien; le maréchal lord Kitchener et le général comte Porro, le front français. Cette prise de contact, on tendait de toutes parts à la rendre et plus étroite et permanente. Tandis que le général Pau faisait un long séjour au grand quartier des armées russes, le général Gilinsky s'installait à Paris. L'Italie, préoccupée de la rareté du charbon et de la cherté du blé, conséquence de la hausse des frets, détachait à Londres en mission spéciale son ancien ambassadeur aux États-Unis, le baron Mayor des Planches. Des comités ou commissions de tout ordre, officiels ou officieux, nationaux ou mixtes, militaires ou commerciaux, d'achat, de transport ou d'approvisionnement, fonctionnaient, au moins de façon intermittente, dans les diverses capitales. On avait senti assez vite, et l'on sentait chaque jour plus vivement, nous ne disons pas l'espèce de faiblesse, ce serait trop dire, mais l'affaiblissement relatif, ou la déperdition de forces, qui résultait de la dispersion, qui s'accusait à mesure que se multipliaient les fronts et que s'étendaient les lignes, et qui faisait que la

Triple, puis Quadruple, puis Quintuple, puis Sextuple Entente ne gagnait pas en efficacité autant qu'elle s'augmentait en volume. Un Montesquieu, un Tocqueville, un Taine, s'ils eussent vécu, en auraient conclu qu'il manquait un organe de coordination. Et de fait, entre les différentes nations de l'Entente, absence presque totale de cet organe; à l'intérieur même de chaque nation, il n'était pas toujours suffisamment actif. L'Entente n'avait point, apparens, évidens, un cerveau directeur, un système nerveux central, une pensée qui s'impose, une volonté qui se fait obéir. Par-ci, par-là, il perçait bien quelque germe, quelque embryon, mais que des obstacles de tout genre, immensité des distances, interruption des communications, différence des climats, des mœurs, des traditions, des institutions, empêchaient de se développer. Politiquement aussi, l'Alliance des Empires du Centre avait l'avantage de la manœuvre par lignes intérieures. Quand elle s'annexa la Turquie et la Bulgarie, elle n'eut qu'à les subordonner : ce n'étaient pas des États de la même grandeur qu'elle, ni du même degré; et ces États n'entrèrent point dans sa société, mais dans sa sujétion. Au contraire, l'Entente ne contient ni Turcs, ni Bulgares. Peuplés de centaines de millions d'hommes comme la Russie et l'Empire britannique, ou seulement de quelques millions comme la Belgique et le Portugal, occidentaux comme la France ou orientaux comme la Serbie, extrême-orientaux comme le Japon, les huit États marchent de pair; leurs civilisations sont différentes et peuvent même sembler opposées, mais se dirigent par les voies les mieux connues de chacun d'eux vers ce quelque chose de commun et d'universel qui est proprement « la civilisation. » Aucune de ces huit Puissances égales et libres n'accepterait d'être subordonnée à aucune autre : néanmoins, il fallait entre elles une discipline; et il ne restait donc qu'à les coordonner; mais, pour qu'elles y consentissent, il fallait tout d'abord que le besoin créât l'organe jusqu'alors défaillant, et c'était d'autant plus difficile qu'elles étaient huit.

En ce qui concerne la guerre elle-même, la position des huit Puissances qui ont pris part à la Conférence de Paris était très nette, ne laissait point de place à l'équivoque, mais n'apparaissait pas rigoureusement identique. Il serait instructif, il serait presque édifiant de dresser le tableau des déclarations de guerre : dût-on n'en relever que les principales, celles faites aux adversaires principaux ou par les adversaires principaux, en montrer l'enchaînement serait établir la vérité, évoquer la justice, porter ou préparer la sentence définitive; et toute une morale tiendrait dans cette simple chronologie. Le

28 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie a signifié à la Serbie sa résolution inflexible; immédiatement la Russie se range derrière le gouvernement provoqué. C'est le geste, inévitable, que guettait l'Allemagne; le 1er août, elle déclare la guerre au Tsar. Mais le mouvement spontané de la Russie va fatalement déclencher un mouvement réflexe, ou il n'y aurait plus de foi publique au monde. L'Empire allemand, qui connaît peu les peuples et qui les comprend mal, connaît pourtant la France et la comprend assez pour savoir qu'elle ne désertera pas son devoir et n'abandonnera pas son alliée dans le danger. Il prend ses précautions contre elle; le 2 août, il lance son ultimatum à la Belgique, la sommant de lui livrer passage; le 3, il déclare la guerre à la France; le 4 au matin, il viole cyniquement le territoire neutre. Le 5 août, la Grande-Bretagne, cosignataire des traités de 1831 et de 1839, et qui ne renie pas sa signature, assure la Belgique de son assistance effective, et déclare la guerre à l'Allemagne. Mais voici qu'aux extrémités de l'Asie, le Japon, lui aussi, respectueux de ses engagemens, « offre à l'Empire allemand, avec sincérité, un conseil pacifique, » et, n'en ayant pas obtenu de réponse dans le délai fixé, lui déclare la guerre le 23 août. Six Puissances, à la fin d'août 1914, se sont jetées ou ont été jetées dans la lutte contre les empires du Centre : la Serbie, la Russie, la France, la Belgique, la Grande-Bretagne, le Japon.

Mais ce n'est pas tout, et deux autres États vont successivement se joindre à l'Entente. Déçue par ses alliées de trente ans, trompée sur le caractère même, l'objet et les intentions de l'Alliance, l'Italie se retire premièrement et se retranche dans sa dignité : dix mois durant, elle se réserve, elle écoute, elle médite; le 3 mai 1915, elle dénonce cette alliance menteuse, et, le 23, déclare formellement la guerre à l'Autriche-Hongrie. Le même jour, par représaille, l'Allemagne rompt son alliance avec elle, et rappelle son ambassadeur, M. le prince de Bülow, qui part en murmurant des menaces enveloppées dans des ironies; mais les choses en demeurent là. Enfin, l'une des dernières quinzaines, le 13 mars 1916, le colossal Empire saisissait sa massue, et furieux de ce qu'on avait osé confisquer ses navires contraints au repos, blessé surtout de tant d'insolence qu'il attribuait à l'amitié anglaise, défiait le Portugal en un champ clos où il lui est impossible d'aller le chercher. Telle est la trame des événemens, si l'on néglige les fils entre-croisés ou redoublés, les contre-coups, les querelles secondaires. Sont en état de guerre déclarée : d'une part, la France, la Grande-Bretagne, le Japon, la Russie, le Portugal, contre l'Allemagne; de l'autre, la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, la

Russie, la Serbie et l'Italie, contre l'Autriche-Hongrie. Mais il n'importe. Dans l'un ou l'autre de ces groupes, en droit, dans l'un et l'autre, en fait, se retrouvent les huit Puissances représentées à la Conférence de Paris.

Nous pouvons à présent passer à l'examen du texte, qui peut-être s'éclairera par ces observations préliminaires. Le protocole final, qui gardera le nom de « Déclaration de Paris, » se compose de quatre articles. La première phrase est, pour ainsi dire, une « clause de style. » Les représentans des huit gouvernemens y affirment « l'entière communauté de vues et la solidarité des Alliés. » Cela n'est point aujourd'hui du nouveau et n'en était déjà point du tout le 28 mars. Pas même dans la forme, dans l'expression. Le dimanche 26, M. Briand, portant un toast à ses hôtes, fêtés l'après-midi, à leur arrivée, par la chaleureuse sympathie de la population parisienne, avait dit : « Nous avons vu avec quelle foi dans ses immortelles destinées l'Italie, terre d'action et de rêve, ardente et réfléchie, en même temps qu'elle poursuit sa dernière guerre d'affranchissement national, participe à la lutte gigantesque qui doit assurer le triomphe de la vraie civilisation dans la dignité et la liberté des peuples. » A quoi M. Salandra avait répondu : « Les traditions, les principes, les aspirations des deux peuples les appelaient à défendre ensemble la cause de la justice, du droit, du respect des petits États, de la rédemption des nationalités opprimées ; à cette cause nous resterons fidèles, et la signature de la paix devra en consacrer le triomphe. La confiance dans ce triomphe a été toujours inébranlable en nous. Elle trouve déjà dans les derniers heureux événemens, et elle trouvera davantage dans ceux que prépare l'union de tous les Alliés, solennellement affirmée par leur présence à Paris, la plus éclatante confirmation. » Ayant ainsi parlé, comment penser encore à « *la guerra nostra,* » distincte de « *la guerra europea?* » L' « égoïsme sacré » de la fin de 1914 et du commencement de 1915 s'était, à la fin de 1915, dilaté, et comme épanoui, dans la péroraison du discours de Palerme : « Tous pour un, un pour tous; » si bien qu'il n'y avait plus qu'une seule guerre, la grande, qui n'était « nôtre » en particulier pour personne, mais qui commune à tous, indivise entre tous, de l'Yser à l'Isonzo et de Dvinsk à Kout-el-Amra, devenait pour chacun sa guerre et pour tous « notre guerre. »

En conséquence, les huit États représentés « confirment toutes les mesures prises pour réaliser l'unité d'action sur l'unité de front. » Les mesures étaient prises, étudiées, arrêtées par les états-majors

dans leurs entretiens antérieurs; cela non plus n'est donc pas du nouveau; mais la confirmation par les gouvernemens donne à ces mesures force exécutoire; l'expression au moins est nouvelle, et l'on n'en peut souhaiter de plus énergique: « l'unité d'action sur l'unité de front; » les huit Puissances se fondent et se soudent en un bloc. D'un acier très homogène, car leurs représentans précisent: « Ils entendent par là, à la fois l'unité d'action militaire assurée par l'entente conclue entre les états-majors, l'unité d'action économique, dont la présente conférence a réglé l'organisation, et l'unité d'action diplomatique, que garantit leur inébranlable volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune. » L'unité d'action et l'unité de front doivent ainsi s'entendre de toute la guerre, dans tous les domaines, et doivent même dépasser la durée de la guerre, dans le domaine économique.

La Déclaration de Paris le prévoit ou le laisse prévoir, en ses trois autres articles, qui ne sont que le développement de ce point : l'unité d'action économique. L'article II conserve encore une allure un peu générale, et pose encore un principe ou trace une direction : « Les gouvernemens alliés décident de mettre en pratique, dans le domaine économique, leur solidarité de vues et d'intérêts. Ils chargent la conférence économique qui se tiendra prochainement à Paris de leur proposer les mesures propres à réaliser cette solidarité. » Mais cet article renferme probablement quelque chose de plus solide ou de plus positif, de plus substantiel ou de plus matériel qu'une intention à effets futurs. Peut-être n'est-il pas défendu de soupçonner qu'on pourrait bien, entre États dont le but est le même, mais dont les ressources et les besoins ne sont pas les mêmes, avoir examiné les moyens d'accorder les ressources de l'un avec les besoins de l'autre, afin de les employer le mieux possible à l'objet commun, sur la base du *Do ut des :* donne-moi ce dont tu as trop, je te donnerai ce dont tu manques. Supposé, par exemple, qu'une des Puissances alliées dispose d'un outillage industriel qui lui permette de fabriquer plus de munitions qu'elle n'en consomme, mais qu'une difficulté l'arrête, le manque de main-d'œuvre, tandis qu'une Puissance voisine aurait de la main-d'œuvre en abondance, avec un outillage insuffisant, ne serait-ce pas organiser l'unité d'action économique, et par elle coopérer à l'unité d'action sur l'unité de front, — sans épithète et sans limite, — que de faire entre elles un échange, ou mieux une association, que rétribuerait une part de l'accroissement de production? Ce serait, à coup sûr, pour les gouvernemens alliés une manière d'orga-

niser, dans le domaine économique, « leur solidarité de vues et d'intérêts ; » mais imitons le vague prémédité du protocole, et bornons-nous à dire que, là comme en ce qui est du domaine diplomatique, la volonté de victoire est la garantie de l'unité d'action.

Le paragraphe III et le paragraphe IV abordent les détails : « En vue de renforcer, de coordonner et d'unifier l'action économique à exercer pour empêcher les ravitaillemens de l'ennemi, la Conférence décide de constituer à Paris un comité permanent dans lequel tous les Alliés seront représentés. » De plus. « la Conférence décide : 1° de poursuivre l'organisation entreprise à Londres, d'un Bureau central international des affrètemens ; 2° de procéder en commun, et dans le plus bref délai, à la recherche des moyens pratiques à employer pour répartir équitablement entre les nations alliées les charges résultant des transports maritimes et pour enrayer la hausse des frets. » En résumé, l'article III devrait être intitulé : *Du blocus*, et l'article IV : *Des frets*. Tous les deux sont d'une importance qu'il est oiseux de souligner. Parce que les mailles du blocus sont trop larges, parce qu'il y a des trous et des déchirures dans le filet, les Empires du Centre ne sont pas paralysés comme ils pourraient l'être ; et parce que les navires sont trop rares, ou trop longtemps retenus dans les ports, les frets trop élevés, les transports trop lents, l'Entente souffre tout au moins d'une espèce de paralysie partielle, qui fait qu'elle n'a pas jusqu'ici donné le plein de son pouvoir. L'Italie, notamment, attend du blé et du charbon. En temps de guerre, la maîtrise de la mer n'est rien, si ce n'est pas l'usage exclusif et intensif de la mer.

Récapitulons. On se plaignait que l'Entente n'ait pas eu, pendant plus de vingt mois, d'organe de coordination, dans l'absolue nécessité où les huit Puissances qui la forment sont pourtant de tout coordonner. La Conférence l'aura enfin dotée de plusieurs de ces organes ; de deux au moins : à Paris, un comité permanent, qui a pour tâche d'empêcher les ravitaillemens de l'ennemi, qui existe dès maintenant et travaille sous la présidence d'un de nos cinq ministres d'État, M. Denys Cochin ; à Londres, un second comité permanent, Bureau central des affrètemens, dont les élémens étaient rassemblés et dont la mise en train sera rapide. Par surcroît, des organes, si je puis ainsi dire, intermittens. Une grande conférence économique ; une grande réunion des états-majors ; dans les intervalles, pour faire la liaison, des délégations civiles, militaires et parlementaires. Après avoir déploré que nous fussions si dépourvus, Montesquieu, Tocqueville ou Taine, s'ils revivaient, penseraient peut-être que 'est beau-

coup. *Quis custodiet custodes?* Qui coordonnera toute cette coordination? Il faut que ce soit dans chaque pays le Gouvernement, et, pour l'alliance des huit Puissances, une sorte de « surgouvernement » en qui réside l'unité de volonté d'où dépend l'unité d'action, elle-même condition de la victoire : un suprême conseil périodique, qui d'ailleurs ne sera jamais trop resserré, puisqu'on n'atteindra le plus près possible de l'unité d'action qu'en partant du plus près possible de l'unité de volonté.

Le grand mérite de la Déclaration, dont nous ne savons pas davantage, parce que peut-être elle ne s'est pas proposé davantage, est de ne dire que ce qu'elle veut dire, d'être claire et directe, courte et dépouillée de vain ornement. La grande vertu de la Conférence elle-même, quoi qu'elle doive produire dans l'avenir, sa grande vertu actuelle, c'est premièrement qu'elle ait eu lieu. Que l'on ait pu réunir dans la même salle et conduire à la même résolution les premiers ministres de cinq Puissances, MM. Briand, Asquith, Salandra, de Broqueville, Pachitch, quatre ministres des Affaires étrangères, cinq ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires, deux ministres de la Guerre, des généraux en chef, des chefs d'état-major, le fait, en soi, est considérable. Deuxièmement, c'est à Paris que la Conférence a eu lieu; et notre imagination ou notre vanité ne tirera pas de cette circonstance des conséquences démesurées; mais nous avons le droit de nous en féliciter. Je feuilletais l'autre jour la collection de la *Revue*, année 1856, l'année, justement, du Congrès par où devait se clore la guerre de Crimée. « Singulier retour des choses, s'écriait ici Charles de Mazade, singulier retour qui ramène un congrès où la France va figurer en victorieuse dans ce Paris même où le duc de Richelieu signait, il y a quarante ans, le désespoir dans l'âme, le traité du 20 novembre 1815! » Ah! que l'augure s'accomplisse; et que, par avance, ce soit victorieuse avec ses alliés que la France ait figuré à la Conférence de 1916, dans ce Paris même qui, il y a quarante-cinq ans, subit, en frémissant, sur son avenue triomphale, la souillure de la botte ennemie! Par la santé de la race, par la pureté du sang, par la beauté du sacrifice, par toutes les qualités vraiment françaises de la vraie France, soudain remontée à la surface et découvrant les trésors de sa vie profonde, la plus dure et la plus glorieuse des batailles est déjà gagnée, immortellement, dans le cœur et devant la conscience de l'humanité.

Bismarck lui-même, de tous les politiques contemporains celui qui, par l'amoralité de son personnage public, s'est le plus approché

du type machiavélique du Prince, a connu le poids des impondérables. Or, dans la partie, d'un si gros enjeu, qui se dispute, tous les impondérables sont de notre côté. C'est de notre côté que sont le martyre de la Belgique, la torture de la Serbie, la patience de la Russie, l'opiniâtreté de l'Angleterre, l'enthousiasme de la France, l'élan généreux de l'Italie, le désintéressement, la probité, la fidélité de tous, la certitude qu'a chacun que, si grand qu'il soit, il collabore à une œuvre infiniment plus grande que lui. Le pâle successeur du Chancelier de fer, dont l'amoralité est d'un autre ordre, comme d'un bureaucrate à un reître, mais qui restera l'auteur de la théorie du « chiffon de papier, » ne peut pas ne pas sentir que partout la situation morale, la cote humaine de l'Entente est excellente, et que la réputation de l'Allemagne est chaque jour plus mauvaise. Vainement il alignera, en face des faits innombrables qui en témoignent, les boursouflures de sa froide et vide rhétorique. Son embarras n'éclate pas moins lorsqu'il parle que lorsqu'il se tait. Il vient enfin d'apporter au Reichstag, avec quinze jours de retard, l'exposé qu'il devait lui présenter le 15 mars, et qui n'a pas gagné à être retenu. Pour que ce discours rentré pût honorablement sortir, il eût fallu deux choses qui ne se sont pas produites : que Verdun eût été pris, et que la Conférence de Paris eût échoué. Le succès de la Conférence et l'échec de l'attaque ont mis en morceaux un ouvrage, péniblement échafaudé, dont les débris ne se rejoignent pas. Les Italiens, avec leur pénétration ordinaire, ont eu tôt fait de s'en apercevoir, et ils s'amusent de la gaucherie de M. de Bethmann-Hollweg, qu'ils secouent rudement. « Le discours d'avril du chancelier de l'Empire a dû être pensé en février, » remarque le *Corriere della Sera*, qui ajoute qu'en ce discours, d'un ton moyen entre « le rageur » et « le fanfaron, » « l'hypocrisie se mêle à l'audace et le sauvage au pathétique. » Le *Giornale d'Italia* n'est guère plus indulgent : « Le discours du Chancelier, dit-il, était préparé dans le ton majeur, comme il est prouvé par sa construction et par quelques apostrophes orgueilleuses. Mais, nonobstant la bonne volonté de l'orateur, il en est sorti une symphonie en ton mineur. » Quant à nous, dans cette harangue telle qu'elle nous est parvenue, ce qui nous frappe surtout, c'est le mépris où l'esprit allemand tient l'intelligence du reste des hommes. Nous savons bien, et nous l'avons fréquemment constaté, quelle est sa capacité d'absorption. Nous savons bien aussi, — comment l'oublierions-nous ? — qu'il y a des siècles que l'Allemand est jugé : *natum mendacio genus*. Mais, tout de même, qu'il croie qu'on va le croire, tant de naïveté

dans la fourberie (on risquerait presque un autre mot), cette puissance de mensonge, qui commence par se mentir à soi-même, nous accable de stupéfaction. Il est prodigieux que, depuis le 1er août 1914, après Louvain, après Arras et Reims, un Allemand puisse encore, sans rire, vanter à des Allemands, qui n'en rient pas, la candeur allemande, la douceur allemande, l'honnêteté, la bonté, la culture allemandes! Mais, là-dessus, le blocus moral a resserré impitoyablement son cercle, et des fausses vertus allemandes, sous aucun emballage ni truquage, à l'exportation, rien ne passe plus. « Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre, » gémissent d'une voix qui ne trompe ni n'attendrit personne, l'Empereur et le chancelier de l'Empire. Mais nous verrons toujours M. de Bethmann-Hollweg dans l'attitude où nous le livre le récit tragique de sir E. Goschen : « Eh! quoi, pour un chiffon! » et, s'il lui plaît de prendre des airs de victime, nous le clouerons au calendrier : 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie; 2 août, l'Allemagne envahit le grand-duché de Luxembourg et somme la Belgique de lui livrer passage; 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France, etc. Pour essayer de laver la tache ineffaçable dont l'Allemagne s'est couverte, ni l'Empereur allemand, ni le Chancelier allemand, pas même « le vieux Dieu allemand, » ne sauraient renverser la succession des jours.

Les jérémiades de M. de Bethmann-Hollweg n'auront pas meilleure fortune que ses rodomontades, ni les unes, ni les autres ne vont où il les adresse. « Notre armée, gronde-t-il, frappera des coups toujours plus forts. » Oui, si elle le peut; mais on voudrait savoir ce qu'elle a jusqu'ici épargné. La Belgique, la Pologne, les provinces baltiques sont « les portes » par où entrera « la paix allemande. » Oui, mais les huit Puissances de l'Entente les tiennent solidement et n'y laisseront passer que la paix européenne, celle qui ira de chez elles en Allemagne, et non pas celle qui viendrait de l'Allemagne chez elles. A l'univers récalcitrant, qui ne veut pas être germanisé, encore moins prussifié, le Chancelier montre « le poing allemand » et énumère « les victoires allemandes. » Seulement, l'univers a appris que le poing a une foulure, et que la page a un revers.

A l'opposé, la Sextuple Entente est en hausse. Dans le camp des adversaires de l'Allemagne, ce qui n'était pas préparé est prêt, ce qui n'était pas organisé s'organise. S'imaginer une Angleterre lasse et débile au bout de vingt mois n'est pas la moins grossière erreur psychologique que M. de Bethmann-Hollweg ait pu commettre. Lente à se lever, la Grande-Bretagne est encore beaucoup plus lente à se ras-

seoir. Elle a toujours été ainsi, dans tous les temps et dans toutes ses guerres. A cet égard, la chronique de 1916 pourrait reproduire littéralement celle de 1856. Alors aussi, quand, au bout de deux années de guerre, après la chute de Sébastopol, on annonça que des négociations allaient s'ouvrir, « la vérité des sentimens du peuple anglais s'est révélée sans feinte, sans détour. Il est certain que la possibilité d'une paix immédiate a causé tout d'abord chez nos puissans Alliés un moment de déception. Quelques-uns des hommes publics ne l'ont nullement caché. L'Angleterre a éprouvé comme un regret d'avoir à déposer les armes au moment où elle sentait ses forces croître en quelque façon et où elle pensait être en mesure de frapper des coups terribles dans la Baltique. » Que l'Allemagne « frappe des coups plus forts, » on lui rendra « des coups terribles. » La résolution des sept autres Puissances de l'Entente ne le cède en rien à la constance britannique. Elle leur a appris les secrets merveilleux du temps : qu'endurer, c'est durer, et que durer, c'est plus qu'aider le miracle, c'est le faire. La formule : « jusqu'au bout » a, pour elles toutes et pour nous tous, un sens exact. « Jusqu'au bout, c'est à-dire, — et c'est la Déclaration qui le dit : — « Jusqu'à la victoire de la cause commune. »

Au vingt et unième mois de guerre, les volontés n'ont pas fléchi. La Conférence de Paris les a dégagées, condensées, tendues. Elle les a fixées. Qu'on me pardonne une métaphore et une réminiscence : elle vient de planter les poteaux qui marquent sa route au Destin. Hercule, « promenant l'éternelle Justice, » n'hésitera point au carrefour. Ce qui fera l'étonnement de la postérité, ce sera de voir que, tandis que l'Allemagne impériale, après s'être donné l'apparence de désavouer M. de Tirpitz pour opérer plus à son aise, envoyait par le fond des paquebots chargés de voyageurs et des bateaux-hôpitaux chargés de médecins et d'infirmières, il y avait des neutres, imperturbablement neutres, qui pesaient ses crimes avec des scrupules, dans des balances de précision.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant.

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53345.

Pages.